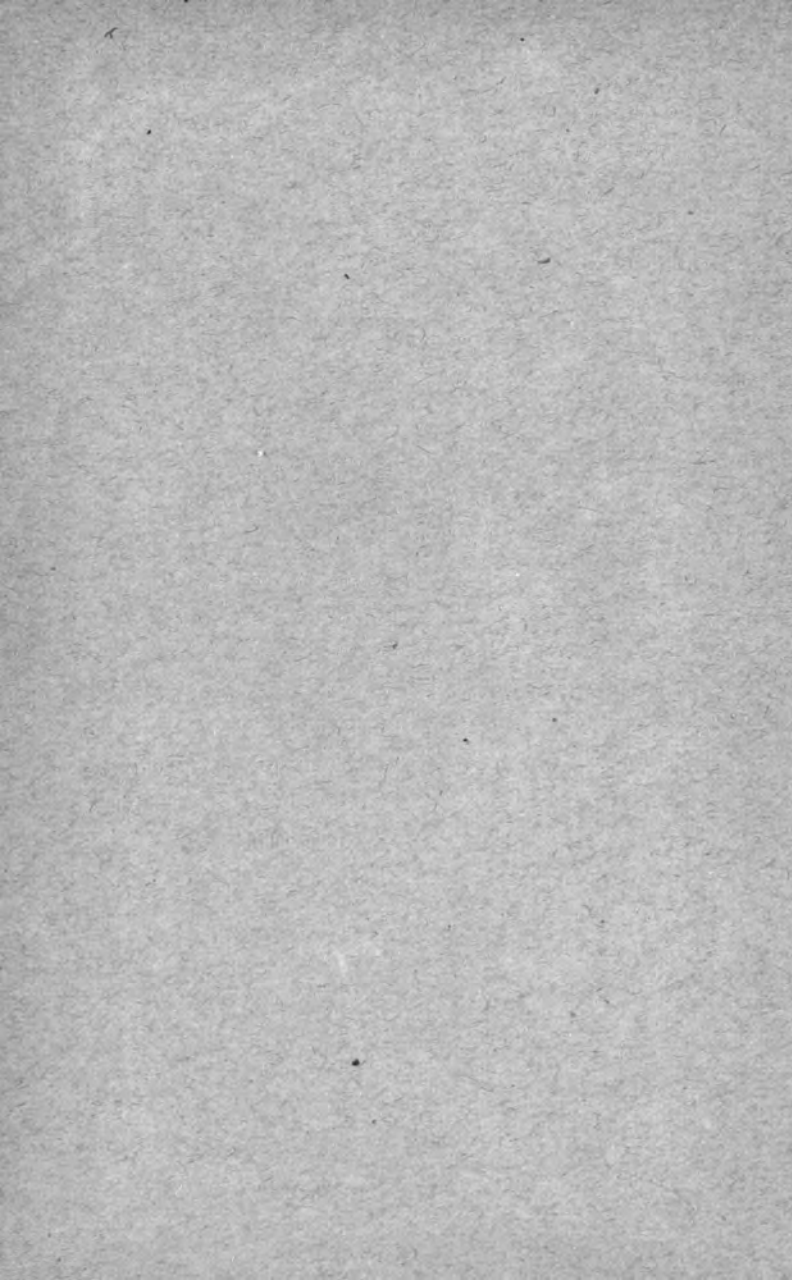


9  
b







Rózi Lamoyskiej  
od Nany.

**BIGARRETTE**

OUVRAGES DE M<sup>lle</sup> Z. FLEURIOT  
PUBLIÉS PAR LA LIBRAIRIE HACHETTE

---

**BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE**

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE

Format in-8 raisin, couverture en couleurs  
2 fr. 50 le vol. broché; 3. fr. 25 le vol. cartonné

GRANDCŒUR. — LA PETITE DUCHESSE

---

**BIBLIOTHÈQUE ROSE ILLUSTRÉE**

Format in-16, à 6 fr. le vol. broché

9 fr. le volume relié en percaline rouge, tranches dorées

LE PETIT CHEF DE FAMILLE, 17<sup>e</sup> édit., avec 57 gravures

PLUS TARD, ou le *Jeune Chef de Famille*, 14<sup>e</sup> édit., avec 60 gravures

EN CONGÉ, 12 édit., avec 61 gravures.

BIGARRETTE, 13<sup>e</sup> édit., avec 48 gravures.

UN ENFANT GATÉ, 12<sup>e</sup> édition, avec 48 gravures.

TRANQUILLE ET TOURBILLON, 14<sup>e</sup> édit., avec 45 gravures.

CADETTE, 11<sup>e</sup> édit., avec 52 gravures.

BOUCHE EN CŒUR, 9<sup>e</sup> édit., avec 45 gravures.

GILDAS L'INTRAITABLE, 9<sup>e</sup> édit., avec 56 gravures.

---

**PETITE BIBLIOTHÈQUE DE LA FAMILLE**

Format petit in-16, à 2 fr. le vol. broché

FLEURIOT-KÉRINOU : *Zénaïde Fleuriot* sa vie, ses œuvres,  
sa correspondance.



298/cx

M<sup>LLE</sup> ZÉNAÏDE FLEURIOT

---

# BIGARRETTE

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 55 FIGURES

PAR A. MARIE

---

QUATORZIÈME ÉDITION

---



LIBRAIRIE HACHETTE

79 BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

---

1921

Droits de traduction et de reproduction réservés.



A-30439

~~78790~~

35363

Wojewódzka i Miejska  
Biblioteka Publiczna w Rzeszowie

**A-30439**



001-0035363-00

Les contes tendent à disparaître de notre littérature : les enfants deviennent vieillots ; la tristesse qui est dans l'air assombrit même les fronts qui devraient être sans nuages.

Qui nous donnera les riantes narrées d'autrefois ? qui fera renaître cette bonne gaieté française que nous ne connaissons plus, hélas ! que de réputation ?

En attendant que le bon temps revienne, en attendant que la sécurité, l'ordre et une paix solidement affermie rendent à nos existences le repos qui féconde réellement l'intelligence, laissons parler la fantaisie et ne dédaignons pas d'écouter une humble poule qui s'est imaginé de griffonner le récit de ses modestes aventures et qui m'a fait l'honneur de me choisir pour son introductrice auprès du public.





## I

**Ma naissance. — Mon nom. — Monsieur C'est-Évident.**

Je suis née à Paris, au n° 50 du boulevard Montparnasse, chez M. Pierre Roux, nourrisseur. Je reconnaîtrais le grand portail vert qui, en s'ouvrant tous les matins, me donnait le spectacle du boulevard. Ce portail était surmonté

d'une sorte d'enseigne parlante, un joli tableau, devant lequel les enfants s'arrêtaient avec complaisance, et qui représentait un riche paysage au milieu duquel paissait une vache rouge, chargée d'annoncer au public qu'au fond de cette cour sombre il coulait des ruisseaux de lait. Tout près de la vache, une poule blanche et un coq à la queue en éventail levaient coquettement la tête et de leur bec entr'ouvert semblait s'échapper ce cri : OEufs frais! œufs frais!

Notre maison ne manquait pas d'apparence : elle déployait une très-belle façade sur le trottoir; mais, à peine avait-on franchi le seuil, qu'on se trouvait dans une cour étroite, bordée de hautes maisons qui n'étaient point habitées par des millionnaires, ni même par des gens très-soigneux. Pour moi, j'eus le bonheur de naître dans un milieu remarquablement propre. M. et Mme Roux étaient fort intelligents et bien sérieusement occupés de leurs affaires. La grande étable, où rumaient vingt-quatre belles vaches laitières, était entretenue avec soin, et, quant à l'appartement où Mme Roux débitait son lait, c'était le plus ravissant endroit du monde. Je le vois encore avec ses murs peints en jaune clair et tapissés de boîtes de fer-blanc brillantes comme de l'argent, sa grande table de sapin couverte de jattes pleines, son carreau si bien lavé,

que je pouvais m'y mirer, mais non point y découvrir le moindre butin.

Je m'éveillai à la vie dans une belle étable d'où les araignées et les souris étaient soigneusement exilées, et mes premières impressions furent agréables.

Les animaux ont cet avantage sur les hommes, qu'ils mènent tout de suite une vie personnelle et indépendante. Pendant que le bébé, aveugle, sourd et muet, vagit dans son maillot, le poulet à peine hors de la coque a la liberté de ses pattes et se tire très-bien d'affaire.

Par une disposition particulière, je naquis, je crois, très-avisée, et la preuve, c'est que je restai la seule d'une nombreuse famille. Il n'y avait pas quinze jours que la poule grise ma mère avait quitté son nid de paille entouré<sup>ag</sup> de huit beaux poussins, qu'il ne lui restait plus qu'un petit. Les autres avaient tous fini tragiquement : un de mes frères, qui était fort curieux, mourut écrasé sous la roue d'un fiacre en station sur le boulevard ; deux se firent maladroitement étouffer par les vaches, nos commensales ; quatre périrent dans un affreux orage qui transforma notre cour en un torrent noir. De chaque gouttière, et Dieu sait combien il y avait de gouttières autour de ces maisons ! tombait une douche d'eau qui faisait rouler l'imprudent poussin dans le ruisseau :

un s'y noya, trois moururent de refroidissement, et je restai seule de la couvée.

Depuis mes malheurs de famille, Mme Roux me porta l'intérêt que l'on porte aux éprouvés et me laissa sautiller par la première cour en toute liberté.

La laiterie ouvrait dans cette cour, et c'est ce qui me fit remarquer de plusieurs clients habituels, et particulièrement de *M. C'est-Évident*.

Tous les jours, à quatre heures de l'après-midi, apparaissait sous le portail vert un homme grand et maigre qui avait des cheveux gris flottants, des lunettes bleues, un menton énorme rasé avec soin et enfoncé dans un épais cache-nez rouge, un grand parapluie marron, ou une canne à pomme d'ivoire, selon le temps. Il entrait dans la laiterie, saluait de la main et sortait un petit sac noir de la poche de son paletot.

Et pendant que Mme Roux glissait deux œufs frais dans ce sac étroit, il entamait une conversation à voix très-haute, car il était un peu sourd. Il parlait de sa mère, de sa santé à lui qui était chancelante, de son chagrin de ne plus donner de leçons d'écriture.

Sa main, — et il allongeait une longue main osseuse, — était encore d'une fermeté remarquable; mais les yeux s'en allaient.

Arrivait-il d'autres clients, il tirait de sa poche



une bourse de velours râpé, donnait solennellement trente centimes à Mme Roux, ouvrait son gilet, y glissait le mince sac noir, boutonnait délicatement, par-dessus, son gilet et son paletot, drapait élégamment le cache-nez rouge, et disparaissait.

« Quel brave homme est ce bon M. C'est-Évident ! » disait Mme Roux.

Tout le monde à la laiterie l'appelait ainsi, parce qu'il prononçait sans cesse ces deux mots en levant la main droite, le pouce et l'index bien collés l'un contre l'autre.

Le premier jour qu'il m'avisa, il me prit pour une perdrix. J'en étais une, c'était évident. Il me plaça sur son doigt osseux, m'examina longtemps à travers ses larges lunettes et dit tant de fois : « Elle est bigarrée comme une perdrix, » que le petit Pierre Roux, qui allait à l'école et qui était très-intelligent, m'appela sur-le-champ « Bigarrette ».

M. C'est-Évident fut enchanté d'avoir été mon parrain sans le savoir.

Il arrivait bien souvent la main pleine de miettes de brioche, m'appelait dans un coin et me donnait un excellent petit lunch.

Et moi, par reconnaissance, le voyant toujours seul, je guettais son départ de la laiterie, et, sautillant sur ses talons, je le reconduisais jusqu'au

grand portail. Il s'était aperçu de cette délicate attention et ne manquait jamais de se détourner pour voir si je l'avais suivi.

Mes autres connaissances dans la cour étaient : un savetier, qui avait son échoppe au rez-de-chaussée ; un vieux monsieur aveugle, qui sortait tous les jours avec un grand violon et sa petite fille Mélina ; enfin une jeune couturière, qui travaillait au cinquième et qui me regardait aimablement à travers le treillis de feuillage posé devant sa fenêtre.

Je l'aimais beaucoup, parce qu'elle était très-douce et très-soignée dans sa mise.

Le matin, à la laiterie, on la distinguait facilement des vilaines dames aux cheveux mal soignés, aux peignoirs mal attachés, garnis de volants crottés, qui arrivaient en foule avec leur boîte à lait.

Je m'éloignais de celles-là avec un peu de dédain ; je n'aurais pas voulu salir mes pattes à la queue traînante de leur robe : la jeunesse est naturellement fière.

Le savetier et sa femme étaient bons pour moi et m'accueillaient par un sourire quand je me perchais sur le seuil de la porte ; mais ces vieilles gens avaient de singulières habitudes : le bonhomme était toujours cloué à son tabouret de cuir, et la bonne femme cousait toujours des bot-



Elle est bigarrée comme une perdrix. (Page 5.)



tines. Le jour appelé dimanche, le travail cessait partout, excepté chez eux. M. Roux mettait un col et un paletot; Mme Roux se coiffait d'un bonnet à rubans; ma jeune couturière, le joueur de violon et sa fille, un peu plus élégants aussi, quittaient la maison, un beau livre doré à la main. Seul le vieux savetier martelait son cuir et tirait son ligneul, comme s'il n'y avait pas eu plus de dimanche pour lui que pour le gros chat noir qui dormait sur son établi, et pour la pauvre Bigarrette, qui voletait par la cour et qui, poussée par je ne sais quel amour de l'inconnu, s'en allait ce jour-là flâner par le boulevard et boire au petit ruisseau quand il était clair, ce qui ne lui arrivait pas souvent.

Les échappées que je me permettais au dehors me donnaient une vague idée du monde, et l'étrange faculté que je possédais d'entendre parler les hommes développait singulièrement ma petite cervelle.

« Que de toits! me disais-je; que de balcons! que d'enseignes! que de passants! »

Je soulevais de temps en temps mes ailes naissantes; j'aurais voulu m'élancer par delà ces murs; mais quelle est la poule qui a jamais pu voler par-dessus des maisons de six étages?

J'enviais les oiseaux qui franchissaient si aisément

ment ces barrières immenses; et cependant je comprenais qu'il eût été déraisonnable de m'attrister de ne pouvoir les suivre. Je me résignais à n'être qu'une poule modeste, fort heureuse au demeurant, puisque bêtes et gens m'aimaient.

Je me plaçais souvent, moi chétive, entre la belle vache grise du coin, qui était une hollandaise d'un caractère grave et triste, et le jeune cheval bai-brun qui faisait les charrois et auquel on servait ses repas légers dans l'étable.

Je trouvais amusant de le voir manger à belles dents de l'herbe et du foin, et, quand M. Roux lui fourrait le nez dans un petit sac de toile plein d'avoine, je me donnais garde de quitter son voisinage. Le gros dada était un peu gourmand et redressait brusquement la tête pour se donner de larges bouchées. Par ces secousses, il tombait du sac des grains d'avoine, qui me fournissaient une becquée délicate et nourrissante. Le bon cheval avait remarqué mon assiduité à le suivre dans ce coin retiré et arrêtait sur moi, avec une certaine complaisance, ses gros yeux brillants. Evidemment il croyait que c'était l'admiration qui attirait cette petite bestiole dans sa solitude, et je souriais intérieurement de sa méprise.

Mais tous mes plaisirs n'étaient pas d'une na-

ture aussi vulgaire. Je portais une grande tendresse à la poule grise, ma mère, qui s'occupait peu de moi, il faut le dire, et je la suivais fidèlement dans ses promenades quelque peu agitées. Elle ne se remettait pas de la perte de ses petits et se jetait sans cesse à l'étourdie dans la foule des poules et des poussins, comme pour y chercher les absents. Je me consolais de son indifférence par des amitiés bien honorables pour une pauvre poule. J'aimais le petit Pierre Roux, qui courait après moi pour me lutiner ; j'aimais le vieux savetier, M. C'est-Évident, et surtout Mélina, la jolie petite fille aux grands cheveux noirs, qui ne passait jamais sans m'envoyer un baiser.

Quand elle et son père revenaient de leur journée, j'assistais au petit concert qu'ils donnaient aux locataires de tous les étages. L'aveugle, en arrivant dans la cour, posait son violon sur son épaule gauche, prenait une petite baguette de la main droite, et tirait des minces cordes tendues des sons que je trouvais ravissants. Les fenêtres s'ouvraient une à une, et des pièces de monnaie pleuvaient sur le pavé de la cour. Mélina, qui m'avait placée dans ses bras, les ramassait avec soin. La collecte faite, elle me baisait tendrement sur la tête, me posait à terre, prenait son père par la main, et l'entraînait dans un vilain corridor noir, beaucoup plus désagréable que mon

poulailler. Eux disparus, je rejoignais ma mère et je m'endormais, sous ses plumes, du sommeil de l'innocence.

Ma vie était obscure, monotone, mais tranquille, et je ne désirais pas beaucoup changer. Malheureusement, j'ai su depuis ce temps que tout change en ce monde, et j'étais bien jeune encore quand je fis la première expérience de cette vérité.







## II

La mort de Câlina. — Je la remplace.

Un matin je me réveillai glacée. Avant même d'ouvrir les yeux, je fis un mouvement pour me remettre sous l'aile maternelle; mais un brutal coup de bec m'arracha à ma somnolence. Je me trouvais entre deux poules quinteuses de ma connaissance : ma bonne mère avait disparu. Toute la journée je la cherchai en vain dans l'étable, dans la cour, et jamais poulet n'eut plus de désespoir au cœur. Pour comble de chagrin,

mon bon ami C'est-Évident disparut le même jour, et je passai des heures extrêmement douloureuses.

« Votre parrain est malade, Bigarrette, » me dit Mme Roux, le soir du troisième jour.

Et elle ajouta, en se tournant vers une voisine qui elle servait du lait :

« Voilà dix ans qu'il n'a pas manqué une fois de venir chercher des œufs. »

Le lendemain, quand j'entendis sonner quatre heures, je m'aventurai jusque sur le trottoir, et regardai machinalement du côté d'où venait ordinairement mon vieil ami. Quel vif mouvement de joie j'éprouvai en le voyant accourir vers la laiterie !

Il passa comme un tourbillon, sans me voir, et se présenta tout essoufflé devant Mme Roux, qui était seule et qui lui fit l'accueil le plus amical.

« Avez-vous été malade, mon bon monsieur ? » demanda-t-elle.

M. C'est-Évident était en effet plus pâle que de coutume ; ses longs cheveux gris si soigneusement lissés étaient emmêlés, et il paraissait pressé, ce qui ne lui arrivait pas souvent.

« Je n'ai pas été malade, madame, répondit-il en tendant le petit sac noir à Mme Roux ; mais vous supposez qu'il m'est arrivé quelque chose.

c'est évident. Hé oui, j'ai traversé une grande épreuve. »

Il soupira longuement et ajouta :

« Caline, la perruche de maman. est morte subitement. »

Aucune émotion sympathique ne se peignit sur le visage de Mme Roux; elle dit simplement :

« Et madame votre maman y tenait beaucoup à cette bête ?

— C'est évident : c'était sa distraction, sa société. Elle a été bouleversée par ce terrible accident; sa santé, déjà chancelante, en a été ébranlée. Aujourd'hui elle va mieux, beaucoup mieux.

— Vous lui achèterez une autre perruche, monsieur, et la bonne dame se consolera. »

M. C'est-Évident hocha gravement la tête.

« Vous ne connaissez pas maman, dit-il : jamais Caline ne sera remplacée, jamais ! Nous n'aurons plus de perruche, et si je puis obtenir de maman qu'un colibri ou autre petit oiseau vienne habiter la cage de Caline, je serai bien heureux. Ah ! si je pouvais trouver un oiseau qui lui fût une consolation, j'irais le chercher au bout du monde.

— Vous en trouverez sans aller si loin, dit Mme Roux, en tendant le petit sac noir chargé d'œufs : voulez-vous Bigarrette ? »

Perchée sur une patte, j'écoutais négligem-

ment cette conversation. Quel trouble profond me causa cette parole inattendue!

« C'est une idée : Bigarrette est charmante, répondit le vieux professeur, me cherchant des yeux au loin et ne s'apercevant pas que je touchais presque au talon de ses souliers à lacets. J'ai souvent parlé de Bigarrette à maman, et elle désire vivement la connaître; mais cela vous priverait, madame Roux, cela chagrinerait le petit Pierre.

— Je ne dis pas; mais, si j'écoutais cet enfant, pas une poule ne quitterait ma basse-cour. Il m'a fait une scène pour la mère de Bigarrette, dont j'ai dû me défaire à cause de son âge. Donc, si la poulette fait votre affaire, prenez-la, monsieur. Elle est comme un oiseau, cette petite : c'est la plus drôle de bête que je connaisse; mais je trouve qu'elle ne convient pas à mon commerce, et, si vous ne la prenez pas, je vous préviens qu'elle tâtera avant peu de la casserole ou de la broche. »

Je n'avais pas alors la pleine compréhension de ces mots; et cependant, en les entendant, je me sentis tressaillir de la crête aux pattes.

« Mais vous n'avez peut-être pas de quoi la loger, monsieur? ajouta Mme Roux.

— Ah! pardon, madame! cria à tue-tête M. C'est Évident, qui disposait les œufs dans son gilet:

notre logement est très-bien situé; nous avons une cour spacieuse, — et il arrondit ses grands bras comme pour enserrer un espace immense, — un joli jardin planté d'arbres fruitiers, d'excellents voisins.

— Mais pas de poules?

— Oh non! le propriétaire tolère à peine les cages qu'on suspend aux fenêtres.

— En ce cas, où logeriez-vous Bigarrette?

— Elle serait très-bien sous notre bûcher; et, comme elle ne pourrait batifoler dans la cour, je la mettrais sous une large corbeille, qui lui formerait une cage charmante, une maisonnette à treillis tout à fait riante.

— Eh bien, si elle vous va, prenez-la, dit Mme Roux, qui, se baissant rapidement, me saisit avant que j'eusse pensé à me sauver.

— Comment! elle était là, si près de moi!

— Oui, la tête en l'air, absolument comme une personne qui écoute : c'est une drôle de petite bête, tout à fait amusante; mais je sens que je n'en tirerai jamais grand profit. Dans quoi l'emporterez-vous, monsieur? Voulez-vous un panier?

— Non : maman me gronderait de porter un panier; elle est très-sévère sur l'étiquette. Je vais la prendre comme cela, — il me saisit dans sa main gauche, — et je la porterai comme ceci.»

Et il me cacha dans le pan de sa grande redingote.

« Très-bien ! dit Mme Roux : elle n'est pas plus grosse que le poing, de sorte qu'elle tient partout. Montrez-la-moi un peu, s'il vous plaît. »

Je crus qu'elle allait me baiser tendrement la tête, comme Mélina ; mais Mme Roux n'était pas une femme sentimentale : elle me tâta simplement le jabot et dit :

« Elle a bien dîné : vous pouvez l'emporter, monsieur. »

Je partis, enserrée dans les longs doigts secs de M. C'est-Évident comme dans une cote de mailles et sentant flotter sur mon bec le lourd pan de drap. Mille pensées confuses tourbillonnaient dans ma petite tête : je regrettais les vaches flamandes, le gros cheval bai-brun, mes camarades les poules, Mélina, la couturière, la famille Roux, et jusqu'au vieux savetier ; mais je sentais encore l'attrait vers l'inconnu, qui neutralisait mes regrets et qui endormait ma douleur. J'étais si jeune encore et si peu expérimentée !

Mon mode de voyager ne me permit pas de faire d'observations le long du chemin, et j'entrai dans la maison de M. C'est-Évident sans la voir.

Je compris que nous étions arrivés, en entendant mon nouveau maître s'écrier :

« Maman, devinez ce que je vous apporte!

— Des œufs sans doute, répondit une voix cassée et grondeuse.

— Bien mieux que cela; devinez!

— Jules, je n'aime pas les plaisanteries; tu es un grand benêt de poser toujours des énigmes à ta vieille mère.

— Eh bien, voyez. »

La main gauche de M. C'est-Évident se porta triomphalement en avant, et je me trouvai presque sous le nez d'une très-vieille, oh! mais très-vieille personne, qui me lança une verte chiquenaude sur le bec en disant:

« Retire vite cette bête, Jules. Qu'est-ce que cela? une poule?

— Oui, une poule, mais qui a tout à fait l'air d'une perdrix. Voyez quelle tête! quel plumage! Non, non, Bigarrette n'est pas une poule ordinaire, c'est évident.

— Ah! c'est ta Bigarrette, vieil enfant!

— Oui, c'est Bigarrette que Mme Roux m'a donnée pour vous.

— En qualité de poulet de grain? »

Je sentis trembler les doigts qui me tenaient.

« Non, non, comme une petite pensionnaire, comme une perdrix domestique qui nous dis-

traira; vous verrez comme elle nous distraira.

— Mon pauvre Jules, je ne comprends pas les fantaisies; va-t'en avec ta poule.

— Oui, mais je veux que vous la voyiez sautiller. »

Il se baissa pour me poser sur le parquet : me sentant glisser, il voulut me rattraper de la main droite.

J'entendis un très-léger bruit, et M. C'est-Évident se redressa brusquement en s'écriant :

« Mon Dieu ! les œufs ! »

Hélas ! l'omelette était faite. Quand il souleva le cache-nez rouge et qu'il entr'ouvrit délicatement son gilet, un parfum d'œufs cassés se répandit dans l'appartement.

« A quoi penses-tu?... à quoi penses-tu? lui dit la vieille dame en s'agitant sur sa chaise : avant de l'occuper de cette bête, tu devais mettre les œufs en lieu sûr.

— Maman, maman, il en reste un, je crois, reparti le malheureux en arrachant de sa poitrine le petit sac noir : oui, le vôtre est entier. Allumez, s'il vous plaît, la lampe à esprit-de-vin; je reviens préparer votre diner. »

Il me prit, alla me déposer dans une sorte de corridor obscur et disparut.

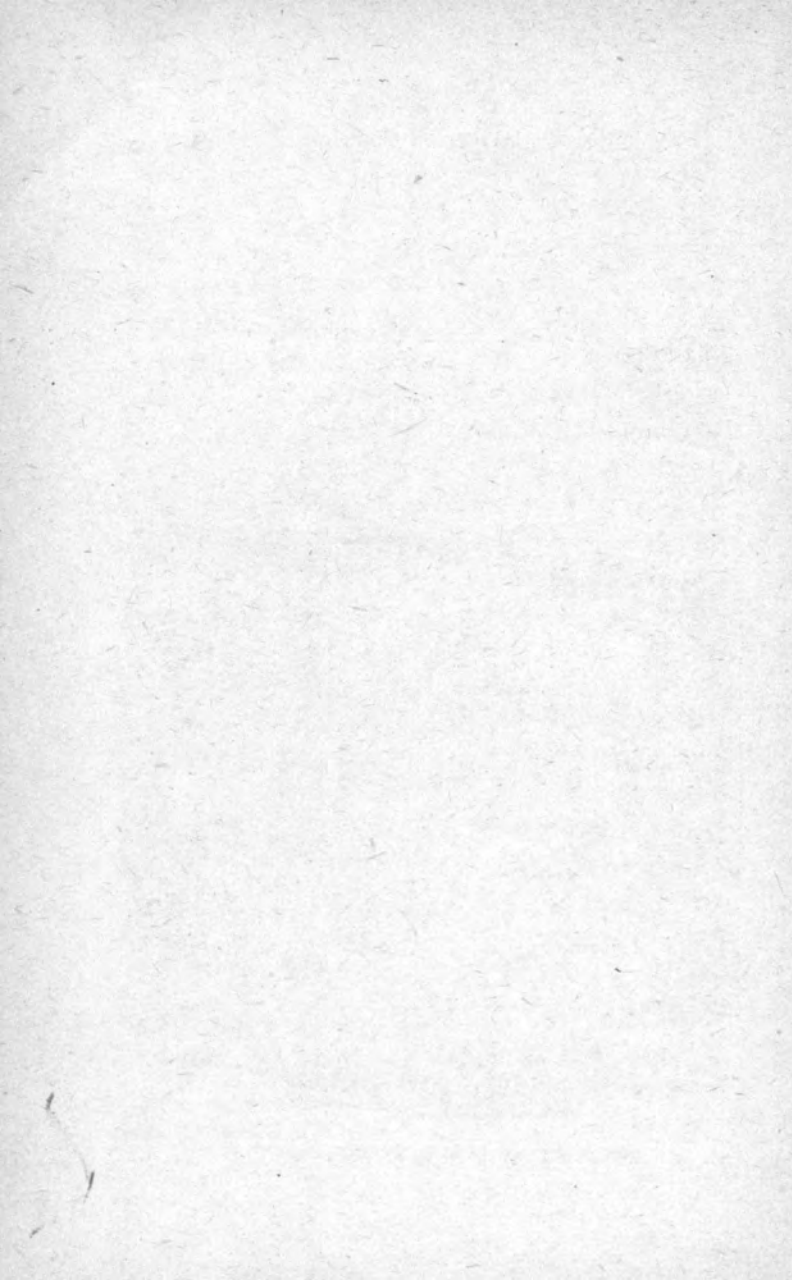
Le corridor avait heureusement un petit œil-





Retire vite cette bête, Jules. (Page 19.)





de-bœuf qui était ouvert; je sautai sur une table, d'où je pus regarder au dehors.

Hélas! quelle déception j'éprouvai! Je pensais retrouver au moins la cour animée de M. Roux; je vis un espace étroit, pavé, entouré de vieilles maisons dont chaque fenêtre était ornée d'une cage. Dans une langue de terre environnée d'un grillage sombre, s'élevaient de vieux arbustes tout noués. J'avais encore dans l'oreille les paroles du bon C'est-Évident : joli jardin avec arbres fruitiers, cour spacieuse; je voyais son bras s'étendre comme pour embrasser un horizon immense.

J'ai compris depuis le drôle d'usage que les hommes font d'une certaine faculté appelée imagination; mais alors mon inexpérience était grande, je les croyais parfaitement sur parole, et je me sentis saisie par un profond découragement.

Quand M. C'est-Évident reparut, il me trouva tristement couchée dans un coin. Ce fut en vain qu'il émietta devant moi d'excellent pain, trempé dans de l'eau : j'avais l'estomac contracté, et je refusai de manger.

« Tu dors debout, pauvre Bigarrette, dit l'excellent homme; je vais te porter dans ta chambre à coucher. »

Il me fit passer dans une cuisine, au bout de

laquelle se trouvait un tout petit hangar plein de bois et de charbon; il me plaça dans un angle et renversa sur moi une grossière corbeille d'osier, sous laquelle, je l'avoue, je commençai par sautiller de fureur.

C'était là, ô mon Dieu! la vaste corbeille, la cage charmante, la maisonnette à treillis tout à fait riante qu'il peignait à Mme Roux. O imagination! imagination!

Si je n'avais pas été vaillante et industrielle, je serais morte de langueur dans ce singulier établissement; ou, chose plus grave encore, mes facultés morales se fussent atrophiées.

Mais, malgré ma taille exigüe, j'avais un excellent tempérament, mon énergie morale était très-grande, et, même en cette heure d'angoisse, je me résolus à lutter contre la mauvaise fortune et me berçai de l'espoir d'améliorer une fâcheuse position qu'il n'était pas en mon pouvoir de changer.

Malgré mes résolutions viriles, je dormis très-mal et me réveillai le lendemain tout endolorie, les plumes hérissées, le gosier enroué, les pattes crispées. Des pensées bien amères m'assaillirent au réveil. Quelle serait ma vie dans cette cour solitaire et muette, entre ces deux vieillards, dont l'intérêt n'aurait jamais ce je ne sais quoi

que j'avais ressenti près de mes jeunes amis de la cour Roux?

Ma mélancolie augmenta lorsque je m'aperçus que M. C'est-Évident oubliait de m'apporter à déjeuner, et mon estomac me tirait singulièrement quand il parut enfin.

Il souleva la corbeille, et, sans remarquer mon abattement, se mit à émietter du pain, que je mangeai du bout du bec, tout en l'écoutant déraisonner.

« Que vous avez bonne mine, petite Bigarrette! disait-il; quel appétit! quelle voracité! On voit bien que votre logement nouveau vous plaît! Petite gâtée, vous comprenez la douceur de votre situation actuelle, c'est évident. »

Je n'avais jamais autant regretté de n'avoir pas reçu le don de la parole. Comme j'aurais aimé à river son clou au pauvre vieux rêveur! Heureusement il continua de s'exclamer dans le vague, et il ne reparla pas de « cour spacieuse, de maison riante, de joli jardin. » N'ayant plus la corbeille sur la tête, je me serais peut-être enfuie, si j'avais entendu des propos aussi irritants.

Le déjeuner fini, M. C'est-Évident me plaça comme un perroquet sur son long index et me porta à la vieille dame, qui prenait son café assise dans un fauteuil vermoulu.

Elle daigna me caresser pendant que le bon Jules racontait qu'il m'avait trouvée toute gailarde sous ma corbeille, que j'avais dévoré mon déjeuner et qu'il était évident que j'étais déjà acclimatée.

« C'est une jolie poule, c'est certain, déclarait-elle en me plaçant une miette de pain dans le bec; mais ce n'est qu'une poule, après tout!

— Maman, si vous la mettiez dans une cage, tout le monde la prendrait pour une perdrix.

— Tu déraisonnes, Jules : dans une cage, jamais! dans le salon, jamais! Reporte cette bête sous son panier, et surtout qu'elle ne vagabonde pas par la cour, ce cui nous attirerait des désagréments. »

M. Jules, qui avait espéré m'introduire dans sa vie intime, ne put retenir un soupir, mais il me reporta docilement dans la cour et me réintégra sous l'affreuse corbeille d'osier.

J'avais assez bien déjeuné et repris un certain montant dans ma petite excursion; je pus réfléchir froidement au moyen d'améliorer ma situation, qui n'était qu'un sombre esclavage.

« Évidemment, pensai-je, mon pauvre maître, qui a beaucoup de cœur, manque absolument de jugement; et, bien qu'il soit très-bon, je périrai de faim, de froid ou d'ennui, si je ne m'ingénie pas à me tirer d'affaire. Passer toute la

journee dans cette cellule étouffante, il n'y faut pas songer. Donc, si je ne parviens à m'en échapper à volonté, je ferai de si belles scènes la première fois qu'il voudra m'y enclorre, que je reconquerrai forcément une dose de liberté. »

Mais il me répugnait d'en arriver aux moyens violents avec un aussi excellent homme, et je commençai par essayer de l'évasion sans bruit ni tapage.

J'avais vaguement pensé qu'en réunissant mes forces, je lèverais la corbeille, qui était posée à plat sur le sol ; mais ce fut en vain que j'essayai de la soulever du bec : elle restait d'une immobilité de plomb. Alors je creusai avec mes pattes une sorte de petite mine : un jour se fit, et l'édifice majestueux s'ébranla quelque peu. Je glissai un gros caillou sous l'interstice, le poussai très-vigoureusement ; ce qui agrandit le jour, dans lequel je glissai la tête, puis le cou. Un fort coup d'aile fit le reste ; j'allai donner du bec contre le mur. J'étais si souple et si petite encore, que la corbeille ne reçut qu'une légère oscillation de ma sortie et retomba pesamment sur elle-même.

Comme mon cœur battait ! comme j'avais envie de chanter !

C'était quelque chose d'être libre, de pouvoir battre des ailes et se promener la canne à la main, selon la plaisante expression des hommes,

sous le petit hangar. Mon impression se calma vite, et je me mis à parcourir mon nouveau domaine, en usant de mille précautions.

Je marchais modestement en grand silence, rasant les murs et m'arrêtant sitôt qu'une porte s'ouvrait. Je fis ainsi le tour de la cour et je découvris, ô bonheur! qu'au delà de cette vilaine cour il y avait un vaste espace solitaire, orné d'arcades faites avec des bois ronds symétriquement empilés les uns sur les autres. Il croissait de l'herbe, des fleurs entre les monceaux de bois. Je m'insinuai dans ce charmant enclos par un grillage qui laissait couler un filet d'eau, et je reconnus que dans ce spacieux domaine il me serait facile de faire de longues promenades hygiéniques et de trouver même à restaurer mes forces les jours où je serais oubliée. L'enclos parcouru, je revins dans la cour étroite et ne fis aucune rencontre fâcheuse. Finalement j'allai me percher sur un des arbustes rabougris du joli jardin. Je jugeai prudent de demeurer invisible sous ce petit pavillon de verdure le reste de l'après-midi. Plusieurs personnes traversèrent la cour sans me voir, et M. C'est-Évident lui-même frôla deux fois de son coude la branche où je stationnais. Je dois noter que mon bon maître me donna en cette occasion de nouvelles preuves de la bonté de son cœur et de la faiblesse de son



imagination. A chacune de ses sorties il s'approchait de la corbeille, « cage riante, » et m'adressait quelques mots tendres, accompagnés de gestes plus tendres encore.

Une fois même il se détourna et dit à sa mère, qui apparaissait sur le seuil de la porte :

« Elle est bien sage, Bigarrette, bien sage : elle ne bouge que lorsque je m'approche d'elle. Tout à l'heure je voyais briller ses petits yeux, elle imprimait à la corbeille des oscillations étranges. Elle voudrait me suivre, c'est évident. »

Je riais sous crête en l'entendant se repaître de pareilles illusions, et me promettais de bien veiller sur mon petit jugement de poule, et de ne pas le laisser se fausser par ce que j'avais d'imagination.

Le soir venu, je me trouvai très-embarrassée.

J'avais beaucoup réfléchi à la façon dont je me réinstallerais sous la corbeille sans éveiller les soupçons de mon bon maître, qui, dans son aveugle attachement, m'aurait plutôt laissée vivre les pattes liées que de me permettre de voyager librement dans cette cour ouverte sur la rue.

J'essayai de rentrer de la façon dont j'étais sortie, mais ce fut en vain : le travail était fait à l'intérieur et des travaux extérieurs m'auraient compromise.

Je flânai, non sans agitation, attendant le moment fatal. Quand M. C'est-Évident apparut, je m'aplatis dans l'angle obscur; et, comme il levait la corbeille en murmurant des tendresses, je me glissai dessous fort adroitement.

Je soupai bien — ma promenade m'avait aiguisé l'appétit — et reçus gracieusement le bonsoir de mon maître. Je m'endormis paisiblement, rêvant d'arranger ma vie de la plus agréable façon.





### III

**La famille du charbonnier. — Les effets du papier imprimé.**

Huit jours s'étaient écoulés depuis que j'avais échangé la cour du nourrisseur pour celle de M. C'est-Évident, et je m'étais arrangé une vie aussi agréable que possible. Le matin, je quittais le hangar et n'y reparaissais que le soir. Je m'étais liée intimement avec la famille du charbonnier auquel appartenait le bois de l'enclos, et, sans que mon maître s'en aperçût, je passais une partie

de mes journées chez ces braves gens, dont la boutique donnait sur la rue. Là, tout le monde avait la figure et les mains noires, depuis le maître, un Auvergnat trapu, travailleur et tranquille, jusqu'à son dernier enfant, un gros poupon qui se roulait avec délices dans le poussier de charbon : ce qui annonçait le goût futur de son état, déclarait la charbonnière. Chez ces humbles amis, j'étais toujours bien accueillie, et je n'entendais rien qui blessât la délicatesse ni le sens commun. J'aurais aimé qu'ils se lavassent quelquefois la figure, au milieu de laquelle leurs dents blanches brillaient étrangement; mais leur métier faisait noir, et ils avaient le bon esprit d'être tout à fait à leur métier.

Ces charbonniers ajoutaient mille friandises aux deux repas que me donnait M. C'est-Évident, qui était toujours le même : bon, doux, obéissant à sa mère, et excellent pour moi. Malgré les sévérités de la vieille dame, je pénétrais quelque peu dans sa vie intime, et j'allais souvent visiter son fils sans qu'elle le sût.

Après son déjeuner, je le voyais enfoncer ses deux bras dans de larges manches de lustrine noire, et écrire toute la matinée sur de grands cahiers reliés. L'après-midi, il recommençait ce travail, puis il faisait les commissions du petit ménage. Une seule chose en lui m'intriguait et

demeurait inexplicable. Tous les jours, vers midi, il sortait de la maison en pantoufles, la tête nue, faisait, en passant vers la corbeille où il me supposait présente, quelques gestes aimables, et allait ouvrir la porte en face, sur laquelle était écrit le mot BUREAU. Il restait là une demi-heure, quelquefois une heure, et il en ressortait rouge, agité, furieux, autant qu'un homme pareil pouvait l'être.

Il courait à la petite pompe qui desservait la maison, faisait couler de l'eau sur ses mains, les passait sur son visage, ce qui le calmait un peu, et s'en allait en grommelant entre ses dents, sans donner un souvenir à Bigarrette.

Je résolus de découvrir ce qui pouvait mettre hors de lui cet homme si pacifique ; et, un jour, comme il sortait pour se rendre à la maison en face, je sautai sur l'appui d'une croisée ouverte et me blottis entre deux caisses de giroflées. D'un coup d'œil j'inspectai l'appartement, qui était partagé inégalement en deux par un grillage de fer. Dans la partie principale il y avait une petite pendule, des calendriers en grand nombre, des étagères poudreuses chargées de vieux cartonniers verts, des tables noircies, un poêle dont le mince tuyau noir se glissait comme un serpent contre le plafond, et trois personnes : un vieux monsieur, sous la vieille calotte duquel passaient

une demi-douzaine de cheveux gras ; un jeune homme brun et un jeune homme blond, qui avaient des cheveux ébouriffés à revendre. L'autre partie était déserte ; je n'y voyais que des banquettes de bois pour sièges, et, comme ornement, des affiches imprimées de toutes les couleurs.

On n'entendait que le grincement de la plume du vieux monsieur sur le papier. Il écrivait d'un air maussade et en se tordant la bouche de mille manières, mais attentivement. Les jeunes gens feuilletaient des registres en bâillant et en se mordillant les ongles.

« Les hommes qui écrivent dans les bureaux n'ont pas l'air bien portant ni gai, pensai-je. M. Roux, quand il revenait du fourrage, assis sur son siège, le dos appuyé contre une belle botte d'herbe, et conduisant d'une main ferme mon ami le cheval bai-brun, avait une autre mine que ces gens-ci ; mais enfin ils s'ennuient tranquillement, et ce n'est probablement pas chez eux que mon maître s'exaspère. »

Comme je finissais ce raisonnement, la porte s'ouvrit devant M. C'est-Évident. Il pénétra dans la partie réservée et souhaita aimablement le bonjour aux commis, qui lui répondirent à peine. Il continua de parler de la pluie et du beau temps en promenant de long en large son grand corps flasque et sa pacifique figure. Tout à coup

une porte du fond s'ouvrit devant un gamin d'une dizaine d'années, qui portait un vieux cartonnier entre ses bras. Les jeunes clercs se levèrent en même temps en le voyant apparaître, et le blond, arrivé le premier, ouvrit le cartonnier et en tira précipitamment des objets divers, qu'il déposa sur la tablette du poêle.

« M. Ernesse, attention! disait le petit saute-ruisseau : v'là le saucisson qui déraille; les œufs sont dans le coin; y avait pas de pommes frites; j'ai bien recommandé la salade. »

Le jeune clerc brun arrangeait sur le poêle tout ce qui sortait du cartonnier, et, au dernier moment, comme le clerc blond saisissait un papier imprimé plié en quatre, il s'empara d'un pain et y mordit à belles dents.

Le vieux monsieur, finissant ses grimaces et ses écritures, se leva à son tour, alla s'asseoir près du poêle, et le déjeuner commença. Mon bon maître s'était rapproché des convives et leur rendait de petits services : il débouchait la bouteille, versait à boire, coupait le pain.

Depuis qu'ils s'étaient tous groupés autour du poêle, je les voyais mal, et j'allais me décider à laisser déjeuner ces gens tranquilles, quand un coup de poing frappé sur le petit poêle me fit tressaillir. Je montai sur la caisse, et, au risque

de me montrer, j'allongeai le cou vers le coin où ils étaient rassemblés.

Le clerc blond mangeait à grosses bouchées, tout en lisant le papier imprimé, qui, en se déployant, était devenu si long, qu'il tombait jusque sur ses genoux. Tout à coup il se lève; un second coup de poing ébranle le petit poêle avec ce qu'il porte de saucisson, de salade et de pain, et il commence à lire tout haut.

Je n'entendais pas bien ses paroles, mais il m'était facile de juger de l'effet qu'elles produisaient.

Tous ces gens ennuyés prenaient l'air sombre, mécontent, et bientôt je ne sais quelle colère étrange les saisit.

Le vieux clerc se mit à tourmenter sa vieille calotte et à la balancer de travers sur son crâne chauve, le clerc brun, qui buvait de larges rasades, criait d'un air menaçant : « Faut que ça finisse ! » le mince clerc blond gesticulait comme un possédé; quant à mon pauvre maître, il prenait des airs d'une majesté incompréhensible, qui dégénérèrent aussi en fureur lorsque le papier imprimé passa entre ses doigts. Seul le saute-ruisseau grignotait paisiblement son petit pain en se balançant d'un air plein d'insouciance sous un grand calendrier à vignettes.

Quelle énigme pour une pauvre poule, que cet



état de surexcitation amené par un papier d'aspect si inoffensif? Je me perdais dans les conjectures.

Il n'y a vraiment rien d'agaçant au monde comme de se sentir impuissant à deviner la cause d'un fait qui allume en nous une ardente curiosité. En m'éloignant de ce bureau, j'étais toute songeuse.

Qu'y avait-il donc sur ce papier? qui l'avait écrit?

Ne sachant comment me distraire, je courus chez le charbonnier. Le dîner finissait; le petit Joseph avait sa figure noire toute barbouillée de lait et prenait ses ébats sur les genoux de son père; la charbonnière commençait à laver la vaisselle et apprenait à Geneviève à porter des assiettes sans les casser; le garçon, un jeune Auvergnat, qui était tout à fait regardé comme un membre de la famille, s'amusait à cacher sa figure dans ses doigts pour faire rire Joseph aux éclats.

En m'apercevant, Geneviève se hâta de me placer sur la table, où elle m'émietta du pain.

Je mangeais fort paisiblement, quand tout à coup la charbonnière dit en riant: « Les voilà partis! »

Un bruit assourdissant m'arriva; je regardai

devant moi et aperçus un groupe d'ouvriers chez le marchand de vin en face : les uns, assis devant les tables rondes, versaient une liqueur verte dans le verre placé devant eux ; les autres, debout contre le comptoir, écoutaient un homme qui lisait un grand papier fort semblable à celui des bureaucrates. Cette vue arrêta net mon appétit.

Encore ce papier mystérieux, qui produisait, comme tout à l'heure, un effet foudroyant sur les auditeurs ! Ils levaient les épaules, ils mettaient leurs casquettes en arrière par un geste insolent, tous parlaient à la fois, on s'arrachait le papier des mains, on buvait de grands coups de la liqueur verte : c'était un délire ; et tous ces hommes, que j'avais vus tranquilles et gais en passant le seuil de la porte, prenaient des physionomies qui faisaient courir des frissons sous mes plumes.

J'aurais été très-sérieusement inquiète si je n'avais été entourée de visages parfaitement calmes, presque trop calmes à mon gré.

Je tournais et retournais nerveusement la tête ; j'aurais voulu qu'on parlât, qu'on s'expliquât sur le fait étrange dont j'étais le témoin.

« Mère, Bigarrette tremble et ne veut plus manger, » dit Geneviève.

La charbonnière me considéra quelque temps



Qu'y avait-il donc sur ce papier ? (Page 37.)





avec bonté, et, me voyant fixer des yeux hagards sur la maison en face :

« Elle a peur, dit-elle : les cris de ces buveurs d'absinthe lui font peur à cette pauvre bête. Jacques, regarde-les donc : en voilà un qui a l'air de montrer le poing à notre enseigne.

— Fouchtra, je me fiche de son poing comme de lui, » répondit le charbonnier en brandissant son bras musculeux.

Il saisit le petit Joseph, le dressa en l'air, et, roulant des yeux épouvantables, qui firent l'enfant se pâmer de rire :

« Écoute, petit citoyen, dit-il, tu seras le fils de ton père, et tu ne t'occuperas jamais de politique. »

Comme il faisait cette déclaration, une cliente entra : le charbonnier déposa Joseph dans les bras de l'apprenti, et se mit aux ordres de l'arrivante. Geneviève reprit son service près de sa mère, et je regagnai ma cour en toute hâte. J'avais le mot, sinon la signification de la chose inconnue : ce dont ces gens-là s'occupaient, c'était de la politique.

Mot profond, sans doute ; mais je le tournais et retournais dans ma petite cervelle sans pouvoir lui trouver un sens. Il s'agissait évidemment d'une chose tout à fait particulière aux hommes : car je n'avais jamais entendu mes pa-

reilles s'agiter à propos de ce mot, qui resta pour moi enveloppé de mystère et d'antipathie.

J'avais l'esprit naturellement conciliant, et je ne pouvais aimer ce qui semblait inspirer de pareilles fureurs. Je me demandais si ces hommes étaient obligés de lire cette feuille de papier imprimé? Devaient-ils faire de la politique comme ils faisaient des écritures, des maisons, du charbon, des voitures?

Évidemment non : car M. Roux n'en avait jamais fait, et mon charbonnier prenait l'engagement que son fils n'en ferait jamais. Or c'est qu'il n'y allait pas de leur intérêt, car ces deux hommes étaient fort entendus dans leurs petites affaires.





#### IV

**Mon ennemie. — Affreuse découverte. — Soucis d'argent.**

J'avais tiré de ma situation le meilleur parti possible, et cependant je ne pouvais me défendre d'un secret ennui. Tout était trop vieux autour de moi, j'étais aussi trop solitaire, trop livrée à mes pensées. Je ne trouvais d'agréable société que chez le charbonnier; mais, pour m'y rendre, j'étais obligée de passer devant Mme Baillon, une vieille femme de figure méchante qui avait

imaginé de s'installer à la porte avec une petite table à tréteaux chargée de lacets, de boutons, de fil, d'épingles, qu'elle vendait aux passants. Chaque fois que je passais, elle m'interpellait assez grossièrement. Elle disait ouvertement qu'elle n'aimait ni les enfants ni les bêtes. Avais-je franchi la terrible porte gardée par ce Cerbère, il se trouvait que Geneviève était partie pour l'école, que le gros poupon dormait les poings fermés, et que les grands, tout entiers à leur travail, ne songeaient pas à me donner la caresse ou la miette de pain que je venais chercher.

Mon pauvre maître me négligeait beaucoup depuis quelque temps : sa mère était souffrante, et lui tout morose. Un matin, il oublia de me porter à déjeuner et sortit sans me souhaiter le bonjour. Je quittai bien vite ma prison et marchai tout doucement jusqu'à la porte du salon.

Elle était entre-bâillée, et j'aperçus la vieille dame assise sur son séant dans un lit, et, auprès d'elle, la marchande de la porte, qui prenait une prise de tabac.

« Ça va mieux pourtant, madame, disait-elle ; votre mine est meilleure ce matin : c'est ce que j'ai dit à M. Jules, qui ne dormait plus d'inquiétude, le pauvre homme !

— Ce qui ne nous avance guère, madame Baillon.





J'aperçus la vieille dame assise dans son lit. (Page 44.)





— Mais enfin, madame, avec la belle éducation qu'il a reçue, M. Jules devrait se tirer d'affaire. »

La vieille dame frappa bruyamment ses mains desséchées l'une contre l'autre.

« Ne me parlez pas des belles éducations ! s'écria-t-elle : on dépense son avoir, et on a un grand flâneur sur les bras. J'aurais dû laisser Jules prendre l'état de son père, qui était tailleur, et n'en pas faire un écrivassier. Tout ce qu'il a pu faire a été de bâcler des copies, ce qui lui a fourni de l'eau à boire, tout juste. Et puis, pour ces têtes faibles, il n'y a rien de tel qu'un métier, madame Baillon ; les livres et le reste, c'est trop fort pour elles. Jules serait peut-être devenu un bon tailleur, il était adroit de ses mains ; avec la politique et le reste, le peu d'esprit qu'il avait s'est gâté, il n'est plus qu'un vieil enfant.

— C'est vrai qu'il a des manies. Veut-il encore conserver sa bête ? »

Sa bête ! Était-ce de moi qu'on allait parler ? Je redoublai d'attention.

« Certainement ! Il me dit qu'elle se nourrit de rien ; mais c'est toujours du pain gaspillé, sans compter le grain qu'il achète à mon insu.

— Et un bon rôti de moins. Après votre indisposition, rien ne vous referait, madame, comme d'avoir une bonne aile de poulet à sucer

Mais M. Jules est toqué de cette Bigarrette, une bête qui pourtant lui échappera. Elle est très-curieuse, je la vois sans cesse sur le trottoir.

— Jules m'a dit qu'elle ne quittait pas son panier. »

La grosse commère se mit à rire bruyamment.

« Comme il dit aussi que le propriétaire lui remettra le terme; c'est un bon homme que M. Jules, mais pas pratique, madame. Je parie qu'il est sorti sans déjeuner?

— Eh oui ! Il le fallait bien d'ailleurs.

— En êtes-vous là, madame?

— J'en suis là.

— Ah ben, il n'y a qu'à vous donner au moins un bon déjeuner avec cette Bigarrette. Ce soir j'irai la prendre dans son panier. Ce sera l'affaire d'un instant de lui tordre le cou, de la plumer et de l'embrocher ; M. Jules geindra peut-être un peu, mais l'appétit vous endurecit le cœur. »

Je n'en entendis pas davantage, car je m'empressai de détalier. Dans ma frayeur, et croyant déjà sentir les doigts osseux de Mme Baillon sur mon cou, je m'élançai dans la cour et de là dans la rue, que je remontai à pas pressés. J'arrivai sur un boulevard, et je commençais à respirer un peu quand, en levant les yeux, j'aperçus le spectacle le plus terrifiant pour une pauvre poule que rien n'avait encore lassée de la vie.

Derrière des vitres claires, s'ouvrait une cheminée large et brillante, remplie de charbon embrasé devant lequel tournaient trois branches de fer chargées de gens de ma race. Il y en avait de toutes les tailles, de toutes les grosseurs et de toutes les tournures ; mais je ne pouvais méconnaître mes pareils. Je restai un instant bec béant devant ces malheureux qui tournaient lentement devant le brasier, au feu duquel leurs membres prenaient une couleur ardente ; puis, m'éloignant avec horreur de cette boutique détestable, j'allai me blottir dans un coin. Pour oublier cette scène terrible, j'essayai de prendre intérêt au mouvement des passants : ce fut en vain ; je voyais toujours cette broche tourner et ce feu flamber. Je ne savais que devenir, je me sentais la plus abandonnée et la plus exposée des créatures. Là-bas on parlait de m'étrangler, ici on me rôtissait en effigie.

Enfin je me dis que mon maître ne me laisserait jamais assassiner par cette affreuse Mme Baillon, et qu'il valait mieux retourner chez lui, quitte à élire domicile jour et nuit sous les tas de bois. Je rentrai donc en usant des plus grandes précautions, et, pour ne pas m'exposer aux regards de mon ennemie, je glissai sous son éventaire, frôlant de l'aile sa vilaine jupe grise.

Je dominais vaillamment le trouble de mon esprit, et, pour m'assurer de la protection de mon maître, j'entrai hardiment dans la chambre où, une heure auparavant, j'avais entendu comploter ma mort.

La mère et le fils étaient en présence et se parlaient avec animation.

« Jules, je te dis que je m'en passerai, disait la vieille dame.

— Non, maman, non, je suis sûr que votre estomac ne pourrait manger autre chose : il lui faut son œuf frais.

— Mais, puisque nous n'avons plus le sou ! »

Et la vieille dame agitait fiévreusement une bourse vide.

« Maman, Mme Roux nous fera crédit.

— Non, et elle aura bien raison.

— Alors laissez-moi porter ma montre au mont-de-piété.

— Mon pauvre enfant, tu n'as d'autre distraction que de regarder l'heure à cette montre, qui est le seul souvenir qui te soit resté de ton père; nous ne l'avons pas encore engagée, attendons : Mme Daulair se souviendra peut-être de nous.

— Comment penserait-elle à son vieux maître d'écriture, Camille étant malade ?

— Camille guérira, et d'ailleurs, dans dix

jours, tu toucheras le montant de tes copies : il s'agit de vivre jusque-là.

— Nous vivrons, maman, mais il vous faut votre œuf.

— Tu radotes, va-t'en. »

Mon maître sortit et monta tristement l'escalier; je le suivis machinalement, me disant que les hommes étaient bien tourmentés par cette question d'argent. Chez les Roux on maniait beaucoup de ces petites pièces de métal, et quand j'entendais plaindre le musicien aveugle et Mélina, c'était parce qu'ils étaient pauvres.

J'arrivai à la suite de M. C'est-Évident dans une affreuse petite mansarde où il couchait. En se détournant, il me vit sur ses talons et se baissa pour me caresser. Puis il se mit à arpenter doucement la petite mansarde en se parlant tout seul et parfois me prenant à partie :

« Non, Bigarrette, je ne me résignerai jamais à voir maman se priver de son œuf frais; moi, je le puis, elle non : c'est évident, c'est évident. Ah! ma pauvre Bigarrette, que la vie est dure et qu'il faut bien penser que la récompense est là-haut pour la bien supporter! Me voici dans la force de l'âge, obligé de vivre d'aumônes; mes élèves s'en vont avec mes yeux, et les copies ne nous donneront jamais d'œufs frais : c'est évident c'est évident. »

Il prit sa montre et la regarda.

« Cette montre vient de mon père, il serait dur de m'en séparer. Tout ce que nous avons mis au mont-de-piété y demeure. Ah! Bigarrette, ma pauvre Bigarrette, comment faire? »

Je gloussais tristement en le regardant; mais moi-même n'étais-je pas la plus malheureuse des créatures, et tout à fait incapable de le tirer d'embarras?

Tout à coup il se frappa le front.

« Mon oreiller? » dit-il.

Il s'élança vers sa couchette de fer, prit l'oreiller, l'enveloppa dans un grand papier, le ficela, et, le plaçant sous son bras, descendit l'escalier quatre à quatre comme un voleur. Et moi, effrayée à la pensée de me trouver seule dans cette mansarde, je dégringolai après lui, si bien que nous arrivâmes en même temps dans le petit corridor, dans lequel se trouvait une dame extrêmement élégante.







## V

Mme Daulair. — Mon sort se débat. — Camille  
et Zanzibar.

En apercevant cette dame, mon maître jeta une exclamation de joyeuse surprise.

« Vous, madame !

— Moi, mon bon monsieur Jules. Ma fille est guérie, et j'accours avec votre pension. Qu'est-ce que vous portez là ? Où allez-vous ? »

Elle gratta le papier de son doigt ganté, et le coutil rayé de bleu apparut.

Mon bon maître avait l'air tout penaud.

« Votre oreiller, monsieur Jules ! Vous alliez au mont-de-piété ? »

Mon maître inclina silencieusement et tristement la tête.

« Allez reporter cela dans votre chambre, bien vite, et revenez, je suis pressée. »

Il remonta docilement, et je suivis la dame dans la chambre-salon. Sa physionomie agréable, plus encore que sa toilette élégante, m'attirait sympathiquement : j'ai toujours eu du goût pour les gens véritablement distingués.

Son entrée produisit une grande impression sur la mère de M. Jules : jamais je ne l'avais vue sourire avec une semblable amabilité.

« Il est temps que j'arrive, il me semble, madame, dit la visiteuse qui alla serrer la main de la convalescente.

— Hélas ! oui ! madame. Le pauvre Jules a eu très-peu de copies ce mois-ci ; le terme est à payer, et nous ne savions où donner de la tête.

— Pourquoi n'est-il pas venu me confier son embarras ?

— Il y est allé, madame : on lui a dit que Mlle Camille était malade, et que vous ne receviez personne.

— C'est vrai ; mais M. Daulair l'aurait reçu à ma place.

— Il n'a pas voulu le déranger plus que vous. Le pauvre enfant n'est pas fort de ce côté.... — la vieille femme frappa plusieurs coups de son doigt desséché sur son front — mais il est plein de bonté et de délicatesse.

— Certainement; aussi à peine ma fille a-t-elle été convalescente, que je me suis empressée de venir vous apporter le montant du trimestre, augmenté, grâce à la générosité de mon mari. »

Elle prit dans son porte-monnaie quelques billets bleus et les posa sur le chiffonnier près de la vieille dame, qui leur jeta un tendre regard.

En ce moment mon maître rentrait.

« Mlle Camille est-elle guérie? s'empressa-t-il de demander.

— Radicalement, ce qui nous rend bien heureux; il lui reste un peu de faiblesse, et je dois peut-être ajouter : un peu de caprice. Vous savez combien elle était raisonnable : eh bien, depuis sa maladie, elle a des fantaisies singulières. Hier, il a fallu la conduire à Guignol; aujourd'hui, je cours lui chercher une poule.

— Une poule?

— Oui; elle aime passionnément la campagne, et elle prétend qu'un jeune poulet l'amusera plus que toute autre chose. Je lui passerai cette fantaisie, si je trouve ce qu'il me faut. J'ai déjà

visité plusieurs nourrisseurs : ils n'ont que d'affreux animaux qui seraient tout à fait déplacés dans la volière de Camille.

— Jules? dit la vieille dame d'un air interrogateur.

— Maman. »

Et le pauvre homme ajouta :

« Bigarrette, c'est évident. »

Saisie par je ne sais quelle timidité sauvage, je reculai vivement pour me sauver, et, dans ma précipitation, je fis tomber la canne de M. Jules. Au bruit retentissant qu'elle fit en roulant sur le parquet, tout le monde se détourna.

« Jules, ferme bien la porte, » commanda la vieille dame.

Mon maître obéit, et la porte, qui était entrebâillée, se ferma soudain devant moi.

« Ah! vous avez des poules apprivoisées? dit en riant Mme Daulair.

— Nous avons celle-là, madame. Jules, montre ta Bigarrette à madame : elle est vraiment très-jolie. »

Mon maître me prit sur son index et me présenta à Mme Daulair.

« Elle est charmante, dit-elle.

— On dirait une perdrix, n'est-ce pas, madame?

— Oui, vraiment.

— La voulez-vous pour Mlle Camille, madame?»

Monsieur Jules souleva ses lunettes pour regarder sa mère, qui venait de prononcer cette proposition inattendue.

« Cela vous priverait, mon bon monsieur Jules répondit Mme Daulair en hésitant.

— Oui; mais elle serait si heureuse chez vous, madame! dit le pauvre homme avec un soupir.

— Et ici, il lui arrivera malheur, reprit la vieille dame, qui saisissait évidemment une occasion unique de se débarrasser de moi.

— Malheur? comment, maman? la pauvre petite ne bouge pas de dessous sa corbeille.

— C'est-à-dire qu'elle vagabonde toute la journée : elle va sans cesse chez le charbonnier; demande à Mme Baillon, la marchande de la porte. Nous ne sommes pas installés pour avoir des poulets ici, mon pauvre Jules, et tu veux bien donner ta bête à Mlle Camille, je pense?

— Certainement. Pauvre petite! je serai trop heureux de lui faire plaisir. Prenez-la, madame; si vraiment elle désire une poule, portez-la-lui de notre part.

— Pouvez-vous me la livrer aujourd'hui même?

— Certainement, madame, s'écria la vieille dame en faisant un signe impérieux à son fils.

— Alors je l'emporte, j'ai ma voiture; mais il s'agit de me trouver un panier pour la mettre.

— Prends la cage de Caline, Jules. » dit la vieille

dame, emportée par un mouvement de générosité, ou plutôt craignant de voir son fils revenir sur sa détermination.

M. C'est-Évident décrocha la petite cage dans laquelle je n'avais pas été jugée digne de poser les pattes et m'y fit entrer, non sans peine.

Mme Daulair, me voyant emballée, se leva, prit congé, et je descendis dans cet équipage, portée par mon maître, qui me jetait de longs regards mélancoliques à travers le grillage doré.

Vis-à-vis de la porte était arrêtée une très-belle voiture, que mon ennemie, Mme Baillon, dévorait des yeux. Elle se détourna en entendant le bruit des frou-frous de la robe à traîne de Mme Daulair et m'aperçut dans la jolie cage de la défunte Caline. Je l'avoue, je redressai glorieusement la tête en passant près d'elle, et fis entendre un petit cocorico dédaigneux.

Mme Daulair monta dans sa voiture et tendit la main.

« Pardon, madame, je crois que la porte de la cage s'ouvre, » dit mon maître en faisant un pas en arrière.

La porte s'ouvrait en effet, sous sa main. Et, une fois à l'abri derrière la portière, l'excellent homme me retira vivement de la cage et posa ses lèvres sur mes plumes ; il me sembla même sentir une larme rouler sur ma crête, et je ne

pus retenir un léger sanglot. Puis je me retrouvai dans la cage et dans la voiture, qui partit de façon à faire tourner une tête plus solide que la mienne. X

J'arrivai tout étourdie dans une très-belle maison ; je montai, dans ma cage, un superbe escalier à rampe dorée ; je fus introduite dans une chambre élégante, et présentée à une charmante enfant d'une dizaine d'années, enveloppée dans un peignoir blanc et à demi couchée dans une bergère.

Ce qui me charma en elle, ce ne furent pas ses traits délicats, son teint satiné, sa taille élégante, ses grands cheveux dorés qui tombaient jusqu'à sa ceinture ; ce furent son regard aimant, son sourire doux et gai, sa voix caressante. La bonté qui, chez Mme Roux, était accompagnée d'une grande vulgarité de manières, chez mon maître C'est-Evident d'un certain ridicule, m'apparaissait cette fois dans un être véritablement charmant.

Instinctivement, je fis de mon mieux pour lui plaire. Je me mordis la langue pour ne pas crier quand il me fallut repasser par la porte étroite de la cage, je me tins la tête droite et la regardai de mon air le plus expressif, mais sans hardiesse. Elle me caressa quelque temps et remercia aimablement sa mère de lui avoir si vite apporté ce qu'elle désirait.

« Vois-tu, maman, la vue de cette jolie poulette me rappelle la campagne et mes bêtes de Romainville. Où donc l'as-tu trouvée ? »

— Chez M. Jules. En apprenant que tu désirais une poule, il m'a immédiatement proposé Bigarrette.

— Elle s'appelle Bigarrette, c'est un joli nom. Mère, me permettras-tu de la mettre dans la volière, sur le balcon ?

— Oui, c'est une sorte d'oiseau que cette poulette : fais-en ce que tu veux.

— Merci, mère ; permets-tu que Zanzibar vienne me parler ?

— Il est temps de te recoucher, Camille, l'heure fixée par le docteur est passée.

— Eh bien, sonne Zanzi, petite mère, je lui recommande Bigarrette et suis à tes ordres. »

Mme Daulair agita un cordon de soie ; Camille m'avait posée sur ses genoux et me caressait doucement. Tout à coup la porte s'ouvrit, et j'aperçus une si épouvantable figure, que je me jetai dans les bras de ma petite maîtresse.

« Tu as peur de mon vieux nègre, dit l'enfant : il est pourtant très-bon, très-bon. »

Rassurée par sa voix et par ses caresses, je me retournai pour voir le vieux nègre, qui avait une perruque de laine noire sur la tête, des yeux





Tu as eu peur de mon vieux nègre, dit l'enfant. (Page 60.)





blancs, et qui montrait, en souriant à Camille, des dents jaunes d'une longueur effrayante.

Le second regard me rassura ; cet homme était bien laid, mais il avait l'air bon, et mes relations avec la famille du charbonnier m'avaient appris qu'on pouvait être très-noir de visage et excellent de cœur.

« Zanzi, dit Camille, voici une poulette que je vous recommande. Quand je serai tout à fait bien, je la soignerai moi-même ; mais, en attendant, je vous charge de la nourrir. Ne trouvez-vous pas qu'elle ressemble à ma petite Grizonne de Romainville ?

— Elle lui ressemble, mamzelle, elle est très-jolie. »

Il avait fait quelques pas en avant, je sautai sur l'extrémité des genoux de ma petite maîtresse.

« On dirait qu'elle s'avance vers vous, Zanzi, dit Camille ; on dirait qu'elle comprend que je vous la recommande.

— Petite bête, petite bête, dit Zanzibar en posant son gros doigt noir sur mon cou.

— Elle s'appelle Bigarrette, Zanzi.

— Ah ! joli nom, Picarrette.

— Pas Picarrette ! Bi...gar...rette.

— Oui, oui, murmura Zanzibar, craignant sans doute de mal dire.

— Veux-tu aller avec mon nègre, Bigarrette? Emportez-la, mon bon Zanzi, et mettez-la dans la remise pour cette nuit. Demain je l'installerai dans la volière. Surtout n'oubliez pas de lui donner à souper. »

Elle me baisa tendrement sur le front et me passa à Zanzibar, qui me prit avec toutes sortes de délicatesses, et me porta dans une belle remise où il me servit un repas copieux, après lequel, vaincue par la fatigue et aussi par l'émotion, je tombai dans un profond sommeil.





## VI

Ma vie de luxe. — Mon portrait. — La politique.  
Mélina.

Quelle vie fortunée était devenue la mienne chez Camille Daulair ! Ma volière était gracieuse, placée sur un beau balcon qui dominait les quais, ou dans un appartement entouré de glaces. Je faillis devenir très-coquette, voyant sans cesse mon image reproduite par tous ces miroirs, et, plus d'une fois, je me complus dans des pensées de vanité. J'avais grandi, j'étais de-

venue vraiment jolie et surtout distinguée. Ma tête élégante était surmontée d'une crête délicatement festonnée; j'avais les yeux brillants, le bec fin, la patte nerveuse, des ongles transparents, le plumage chatoyant, la queue en éventail.

Un jour, Camille me surprit me mirant avec complaisance et marchant gravement devant une glace comme pour admirer ma tournure.

« Oh ! mais tu deviens très-coquette, Bigarrette, s'écria-t-elle ; c'est très-mal ! »

Elle disait cela en souriant, mais je compris la leçon, et j'imitai ma petite maîtresse qui ne restait jamais à se contempler dans les glaces comme certaines petites filles vaniteuses de ses amies, que je surprénais sans cesse arrangeant les rubans de leur chignon, la ceinture de leur corsage, et même examinant simplement leur figure, qui était rarement aussi jolie que celle de Camille.

Ma situation exceptionnelle m'amenait à vivre dans l'intimité de la famille Daulair. De ma volière, placée, comme je l'ai dit, sur le balcon, je voyais tout ce qui se passait dans le salon, j'entendais tout ce qui s'y disait, et le lendemain même du jour de mon installation définitive, je reconnus que le père de Camille était attaqué du même mal que les bureaucrates et que les buveurs d'absinthe.

C'était cependant un homme bien distingué et bien aimable que M. Daulair. Il était jeune encore, il avait un grand front intelligent, des yeux gris très-profonds, une taille imposante. J'aimais à le voir arpenter le salon d'un air réfléchi et d'un pas mesuré; j'aimais à entendre sa voix calme; j'aimais surtout à le voir lire ou écrire à son lourd bureau de chêne, dans son cabinet de travail. Il m'était rarement donné de pénétrer dans ce sanctuaire; cependant de temps en temps Camille, m'oubliant dans ses bras, ouvrait la porte du cabinet, où l'on n'entendait aucun bruit que le grincement de la plume sur le papier.

« Chut! disait-elle, petit père travaille. »

Elle s'avancait sur la pointe du pied, lui se détournait, souriait, la baisait au front, et nous disparaissions.

Mais, je l'ai dit, il n'échappait pas à la politique. Il arrivait que ce malheureux papier imprimé plié en quatre lui donnait, à lui aussi, des convulsions de colère.

Ce pauvre journal, je le voyais apporter, avec beaucoup d'autres papiers, dans le beau salon tranquille où travaillaient Mme Daulair et Camille; on le jetait sur un guéridon de velours bleu, et il y demeurait sous sa bande. M Daulair entraît, embrassait sa femme et sa fille et causait aimablement quelques minutes avec elles

en déposant son chapeau, se dégantant et peignant ses grands favoris blonds. Mais apercevait-il ce petit carré sous les autres papiers, il s'avancéait précipitamment vers le guéridon, le saisissait et le dépliéait.

Et alors je le voyais rougir et pâlir, rire ou s'agiter furieusement. Il sommait sa femme de l'écouter, et lisait tout haut certains articles d'une voix moqueuse ou tonnante.

Camille faisait tout son possible pour le calmer; elle allait se suspendre à son bras, ce qui le forçait à ralentir sa marche saccadée; elle lisait en riant et abaissait le toupet qu'il hérissait sur son front; elle essayait de lire d'une voix douce le terrible journal, rien n'y faisait, et le plus souvent Mme Daulair la rappelait près d'elle avec un geste qui voulait dire :

« Laissons passer. »

Cela passait assez vite, il faut le dire, et fort heureusement, car, quand M. Daulair se plongeait dans les questions de cette malheureuse politique, il ne faisait pas bon l'approcher.

Un jour, le pauvre Zanzi imagina de venir éclaircir je ne sais quel compte d'épicier, juste après la lecture fatale. Je savais, par les conversations que j'avais entendues, que Zanzi avait été ramené d'Afrique sur le vaisseau commandé par le père de Mme Daulair, et qu'il avait appris le mé-



tier de cuisinier, uniquement pour ne pas quitter la fille de son bienfaiteur. Aussi était-il traité avec tous les égards que mérite la fidélité, et parut-il fort surpris quand M. Daulair, prenant brusquement le cahier qu'il lui présentait, lui dit d'un ton âpre :

« Tu ne fais plus que des sottises : voilà la troisième fois que je dois reviser tes comptes chez les fournisseurs.

— Armand, donne-moi ce cahier, dit Mme Daulair de sa voix conciliante, tu n'as pas le temps en ce moment de t'occuper de ces petites affaires, je ferai cette rectification.

— Du tout, Cécile, je veux la faire moi-même. Le budget, une petite affaire ! On voit bien que tu n'es pas obligée de te mêler de celui de la France.

— Dieu merci, non, j'ai bien assez du mien ; mais, comme par devoir tu t'occupes de celui de la France, ne te donne pas l'ennui de t'occuper du nôtre.

— De quoi vit un homme politique, si ce n'est d'ennui ! Laisse-moi traiter de ceci avec le chef. Je n'aime pas ces erreurs de compte. Je ne les veux ni chez moi ni au ministère. Le budget ! le budget ! »

Il se mit à marcher précipitamment en répétant : « Le budget ! le budget ! »

Puis, s'arrêtant tout à coup :

« D'un budget bien équilibré dépend la prospérité d'un pays, entends-tu, Cécile?... et d'une maison. »

Il jeta de nouveau les yeux sur le cahier qu'il tenait à la main, et reprit :

« Quoi ! quatre cents francs d'erreur.... ce n'est pas possible...? tu ne sais donc plus compter...? d'où cela vient-il?... »

Le pauvre Zanzi levait ses yeux blancs au plafond, et sa face luisante devenait violette.

« Ah ! d'un 1 pris pour un 7... sans doute, continua M. Daulair. Oui, c'est cela ; quel'e ânerie !

— Donne-moi ce cahier, Armand, reprit Mme Daulair ; je me doutais bien qu'il n'y avait pas de véritable erreur. Zanzi a toujours très-mal fait les chiffres.

— Eh ! pardieu, qu'il apprenne à les faire. Il est absurde d'emmêler pareillement un compte. Tiens, Zanzi, voilà ton cahier ; mais, si tu fais de pareilles bévues à l'avenir, je te retire cette comptabilité. Il y a longtemps que je le dis, tu en es incapable. Je n'aime pas les incapables. »

Et M. Daulair sortit, laissant le pauvre Zanzi absolument consterné.

S'il y avait une chose à laquelle il tint en ce monde, c'était à la marque de confiance qu'on

lui donnait en lui laissant toute la comptabilité de l'office. Il faisait mal les chiffres, mais il aimait certainement à les faire.

Camille avait suivi des yeux la petite scène du cahier. Quand son père sortit, elle bondit auprès du vieux nègre, et, lui plaçant affectueusement la main sur l'épaule :

« Ne vous désolez pas, mon cher Zanzi, dit-elle; papa a voulu vous donner une petite leçon, il vous laissera le livre de comptes, soyez-en sûr. »

Mais Zanzi demeurait atterré, son cahier entre les mains, regardant d'un air sombre ces chiffres si dédaignés qui lui avaient coûté tant de peines.

« Est-ce que vraiment il compte mal, maman? demanda Camille.

— Il additionne très-bien, car il compte sur ses doigts; mais il fait très-mal les chiffres.

— Ce n'est que cela, maman?

— Ce n'est que cela; mais tu vois que c'est beaucoup, puisqu'il y a sans cesse des erreurs de compte, grâce à ces malheureux chiffres.

— Eh bien, mère, si je lui apprenais à les bien faire, à les faire comme papa lui-même les fait? Tu sais qu'il m'a donné sa manière. J'ai toujours entendu gronder mon pauvre Zanzi pour ces détestables chiffres; laisse-moi essayer de

lui apprendre à les tourner d'une autre façon ; je t'assure que cela me sera facile.

— Facile, Camille ! Tu rêves, ma fille ; tu prends tant de leçons toi-même, et Zanzi est si occupé.

— Enfin, mère, je ne te demande qu'une chose : ta permission.

— Je te l'accorde, » répondit Mme Daulair en riant.

Camille fit un bond de joie, et Zanzi, qui avait fini par comprendre le projet de sa petite maîtresse, sourit de manière à montrer deux rangées de dents qui me faisaient toujours frémir un peu.

Je me demandais, dans ma cage, comment Camille s'y prendrait pour trouver le temps d'apprendre à Zanzi à faire des chiffres ; elle passait d'une leçon à une autre. Sa leçon de piano prise, elle allait vite à un cours de littérature. Je savais tout cela, car, entre chacune de ses sorties, j'avais une caresse, un baiser ou une petite confidence : « Bigarrette, je vais au cours, -- Bigarrette, je vais dessiner, — Bigarrette, mon maître de musique m'attend. »

N'ayant personne de jeune autour d'elle, elle daignait prendre pour confidente une bestiole qui, malgré la dignité un peu froide de son caractère, lui témoignait toute la sympathie qu'il

était en son pouvoir de lui témoigner. Je puis le dire, j'étais l'amabilité même avec elle. Arrivait-elle dans le salon, je ne la quittais plus des yeux ; approchait-elle de la volière, j'insinuais ma petite tête entre deux barreaux, comme pour lui souhaiter la bienvenue ; si elle me prenait dans ses bras, je serrais mes ailes pour tenir le moins de place possible, et prenais grand soin de mes ergots, qui auraient pu la blesser.

Nous étions très-intimes enfin, et le soir même de ce jour elle m'en donna une grande preuve.

Tous les soirs elle accompagnait ses parents chez sa petite amie Antoinette, qu'elle aimait beaucoup. Ce soir-là elle dit :

« Je suis fatiguée, permettez-moi de rester jouer avec Bigarrette. »

Mme Daulair sourit, et, prenant le bras de son mari qui voulait protester :

« Laissons-la s'amuser comme elle l'entend, dit-elle, Camille et sa poule sont les meilleures amies du monde. »

Vraiment, dans cette maison, je n'entendais que des mots flatteurs.

Sitôt que M. et Mme Daulair furent sortis, Camille ouvrit la porte de la volière, me prit dans ses bras et descendit dans le sous-sol, où se trouvait la cuisine, dans laquelle ie ne pénétrais

pas souvent. Zanzi rangeait de belles casseroles brillantes, et tout était fort en ordre autour de lui.

« Êtes-vous libre, mon bon Zanzi? » demanda Camille.

Le nègre montra du geste une grande chaudière d'où s'échappait un grand nuage de vapeur.

« Il faut que je surveille ceci, dit-il.

— Vous ne pouvez pas venir avec moi dans la salle d'étude?

— Non, mademoiselle.

— Mais vous n'avez pas de cuisine à faire?

— Non, seulement surveiller ceci.

— Eh bien, venez chercher le tableau noir, nous prendrons ici la leçon de chiffres. »

Nous remontâmes dans la salle d'étude; Camille chargea le nègre d'un petit tableau noir et d'une ardoise; elle prit de la craie, des crayons, et nous redescendîmes.

Le tableau fut placé sur un fourneau, et la leçon commença. Camille traçait des chiffres énormes sur le tableau, et Zanzi essayait de les reproduire. Bien souvent la main blanche de ma petite maîtresse conduisait la grande main noire de Zanzi.

« Il faut apprendre par principes, disait-elle; laissez-moi conduire votre main, Zanzi, comme si vous n'aviez jamais fait de chiffres. »

Et il se laissait faire, et cela m'amusait, de le



Laissez-moi conduire votre main, Zanzi. (Page 74.)







voir s'appliquer à sa leçon. De temps en temps il allait soulever le grand couvercle de la chaudière, puis il revenait au tableau.

La leçon finit quand le timbre de la porte annonça le retour de M. et Mme Daulair. Camille et moi remontâmes précipitamment.

« Eh bien ? » demanda Mme Daulair tout bas en embrassant Camille.

Comme j'étais dans les bras de Camille, je n'eus pas manqué d'entendre la réponse.

« Oh ! mère, il apprendra très-bien : nous sommes déjà au 3. »







## VII

**Une humble amie. — L'histoire de l'aveugle.**

Je ne dois pas laisser croire que ma position douce et brillante me fit absolument oublier les amis de mon passé: Autant que les hommes, et peut être plus que les hommes, j'étais douée de la mémoire du cœur. Derrière mon grillage doré, j'avais des heures de profonde réflexion, et, quand Camille me voyait immobile dans un coin, le bec enfoncé dans mon jabot, elle disait à sa mère :

« Maman, vous n'avez pas une idée de l'air grave que prend Bigarrette; il y a des moments où je crois qu'elle pense. »

Eh oui, je pensais! je pensais à la famille Roux, à la vache hollandaise, qui me manquait un peu, à M. C'est-Évident, dont j'apprenais de loin en loin des nouvelles par Mme Daulair, au savetier, à l'ouvrière, et surtout à Mélina, qui avait été une amie pour moi. Je n'étais pas assez sotte pour attacher une excessive importance à la position et à la toilette des gens. Que m'importait que la robe fût de laine ou de soie, la bottine de cuir ou de satin? c'était à la tendresse et à la franchise du regard, à la bonté du sourire, à la douceur de la voix et de la main, que je donnais mon estime et mon affection.

Camille, pour moi, c'était une autre Mélina, riche et bien élevée, et je les confondais dans mon affection.

Dans mon heureuse vie, je n'oubliais pas mes anciens amis, et, un matin, quelle ne fut pas mon émotion d'entendre des sons qui me rappellèrent le violon de l'aveugle de la cour de Mme Roux! J'écoutai attentivement et restai persuadée que c'était lui qui jouait dans la cour. Il n'était pas seul, sans doute; Mélina debout auprès de lui tendait timidement aux passants sa petite main brune. J'éprouvai un violent désir de

la revoir, mais j'étais seule, et par conséquent doublement prisonnière. Je tournai quelque temps avec rage dans ma volière, puis, avisant un cordon rouge qui pendait au dehors, je glissai la tête entre deux barreaux, le pris dans mon bec et tirai énergiquement dessus. Ma porte s'ouvrit comme par enchantement. Je sautai dans l'appartement et cherchai une issue pour arriver à voir ce qui se passait dans la cour intérieure; j'en trouvai une et pénétrai dans la salle à manger, dont la fenêtre donnait sur la cour. D'un bond je me perchai sur le fer du balcon, et, à ma grande joie, j'aperçus mes deux amis : le vieil aveugle jouait du violon, et Mélina promenait un grand œil noir et sauvage autour de ces belles fenêtres qui restaient closes.

Tout à coup elle m'aperçut sur le balcon, me reconnut et jeta un cri de joie en tendant les bras vers moi. Mon cœur l'emportant sur la raison, je m'envolai vers elle au risque de me briser les pattes sur le pavé de la cour. Mais Mélina avait tendu son petit tablier, et je n'éprouvai qu'une secousse très-rude et très-désagréable.

Je n'étais pas encore bien revenue de mon étourdissement, lorsque j'entendis la voix de Camille.

J'ouvris les yeux. Ma petite maîtresse nous regardait, Mélina et moi, d'un air absolument stupéfait.

« Bigarrette, Bigarrette, disait Mélina en me baisant l'aile.

— Vous connaissez ma poule? s'écria Camille, de plus en plus surprise.

— Oui, mademoiselle, je l'ai vue toute petite. Père, c'est Bigarrette de chez Mme Roux. »

L'aveugle s'approcha, et ses doigts m'effleurèrent la tête.

« Pauvre petite! dit-il, Mélina t'a bien regrettée. »

En ce moment, deux ou trois fenêtres s'ouvrirent, et Mélina dit précipitamment :

« Père, plusieurs personnes écoutent. »

L'aveugle releva son archet et continua l'air que mon arrivée avait interrompu.

M. et Mme Daulair, arrêtés sous la marquise, nous regardaient de loin, et je remarquai qu'ils appelaient Mélina du geste.

Elle marcha timidement vers eux. Ils la considérèrent attentivement, et Mme Daulair lui demanda d'un accent singulièrement ému :

« Comment vous appelez-vous, mon enfant?

— Mélina, madame.

— Mais votre nom de famille?



L'aveugle s'approcha, et ses doigts m'effleurèrent la tête. (Page 82.)





— Papa ne veut pas que je le dise sans sa permission.

— Allons ensemble le lui demander. »

Mme Daulair prit Méлина par la main et marcha vers l'aveugle.

« Père, voici une dame qui me demande mon nom, dit Méлина; faut-il le lui dire? »

L'aveugle fronça les sourcils.

« Les misérables n'ont pas de nom, répondit-il avec rudesse.

— Dites les malheureux, monsieur, » murmura Mme Daulair, en posant la main sur son épaule.

L'aveugle releva la tête, et ses paupières firent un mouvement effrayant, comme si elles avaient voulu s'ouvrir.

« Cette voix ne m'est pas inconnue, dit-il.

— Vous rappelez-vous Cécile Percier, monsieur?

— Si je me la rappelle! C'était la meilleure amie de.... »

Il s'arrêta et porta la main à son front par un geste douloureux.

« Vous êtes bien M. Sandally?

— Oui, madame. »

Mme Daulair se tourna vers son mari et lui adressa un geste d'appel. Il accourut.

« Je ne me suis pas trompée, mon ami, dit-elle, c'est bien M. Sandally. »

M. Daulair prit un air absolument stupéfait.

« Et, maintenant, moi aussi, madame, j'ai envie de savoir à qui j'ai l'honneur de parler, demanda précipitamment l'aveugle.

— Vous le saurez bientôt, monsieur; croyez seulement qu'il s'agit de gens des mieux intentionnés. Voulez-vous me donner votre adresse?

— Je ne la donne jamais, dit l'aveugle avec défiance. Mélina, où es-tu?

— Ici, père, dit l'enfant, qui venait de me remettre entre les bras de Camille.

— Mais, monsieur, on pourrait s'intéresser à vous, reprit Mme Daulair, à votre petite fille. »

L'aveugle prit l'air inquiet et posa sa main sur l'épaule de Mélina :

« Non, non, dit-il, je sais bien qu'il y a des gens qui voudraient me prendre mon enfant, mais je ne la leur donnerai pas, je ne m'en séparerai jamais. Viens, Mélina.

— Je n'ai pas fait la quête, papa.

— Qu'importe.... viens. »

Il l'entraîna. Mme Daulair parla à l'oreille de Camille, qui courut après eux.

« Votre adresse? demanda-t-elle tout bas à la petite fille, qui se détournait pour me jeter un dernier coup d'œil.

— Boulevard Montparnasse, 50. »

Camille revint en sautant vers sa mère, et nous remontâmes dans l'appartement.

M. et Mme Daulair paraissaient si impressionnés, que Camille ne songea pas à me réintégrer dans ma volière, ce qui me permit d'entendre la conversation intéressante qui suivit.

« C'est affreux ! disait M. Daulair en arpentant l'appartement, c'est affreux ! Voilà donc où mènent la légèreté d'esprit et l'aveugle obstination dans la déraison.

— Comme moi, tu étais incrédule, Armand ; il a fallu que la réalité vint nous dessiller les yeux.

— Enfin, Cécile, c'est l'incroyable, avoue que c'est l'incroyable. On a bien raison de dire que

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Sur ces paroles, il quitta le salon.

Camille n'était pas de ces enfants indiscrets qui assaillent de questions leurs parents au moindre incident qui allume leur curiosité ; mais elle était, comme moi, fort intriguée, et, à peine son père eut-il quitté le salon, qu'elle se rapprocha de sa mère et lui dit :

« Mère, la petite fille de l'aveugle est bien gentille ; peux-tu me dire ce qui vous étonne tant d'elle, papa et toi ?

— Oui, ma fille, tu es assez raisonnable pour profiter de cette lamentable histoire. Cette pauvre petite est la fille de mon amie intime.

— C'est donc bien étonnant, mère ! Cependant ceux que nous aimons ne sont pas toujours riches ; j'aime beaucoup Zanzibar, tu sais bien.

— Je te comprends ; mais la mère de Méline était dans la même position sociale que moi ; elle a été, comme moi, élevée dans un des meilleurs pensionnats de Paris ; elle a reçu, en se mariant, une dot égale à la mienne.

— Et sa fille ramasse des sous sur les pavés ?

— Hélas, oui ! et, pour moi, c'est doublement navrant.

— Mère, comment se désenrichit-on ?

— Rien n'est plus facile : on dépense le double, le triple, le quadruple de son revenu, on dépense sans compter.

— Tu pourrais te ruiner, maman ?

— Certainement.

— Comment ?

— J'ai quatre domestiques, je pourrais en prendre huit ; j'ai deux chevaux, je pourrais en avoir quatre ; j'achète quatre toilettes nouvelles par an, je pourrais m'en commander une tous les mois. Ton père, de son côté, pourrait jouer, parier, acheter des raretés, voyager en semant l'argent sur les routes. Ce qu'il y a de facile au

monde, à moins qu'on ne soit fabuleusement riche, c'est de se ruiner.

— Méлина aurait pu être riche?

— Sa mère l'était. Ma tille, cette histoire est bien grave pour toi; mais peut-être est-il bon de te la dire. La mère de Méлина était orpheline. C'était une bonne enfant, mais d'un caractère excessivement léger, et très-entêtée, ce qui va très-souvent de compagnie. Elle arrive à dix-huit ans chez une tante un peu sévère, et s' imagine de se poser, à tort et à travers, en révoltée. Me comprends-tu?

— Parfaitement. Au cours, cette petite blonde qui n'accepte jamais les devoirs ni les leçons sans protester me fait l'effet d'une révoltée.

— Justement : cette petite a vraiment quelque chose de la pauvre Mathilde. Sa tante, fort lassée d'elle, avait le désir de la voir prendre un parti, et essayait judicieusement de la bien marier. Mathilde traitait en enfant cette question, qui est des plus graves, se moquait de tous les hommes sérieux qui lui étaient présentés, et, finalement, déclara qu'elle épouserait M. Sandally, qui était un homme fort élégant, très-dépensier, artiste plutôt par manie que par talent; un détestable parti, enfin. Ton père et moi nous nous joignîmes à bien d'autres personnes pour la détourner de cette folie; ce fut inutile, elle la fit et se lança

dans un monde tellement tapageur, que je la perdis complètement de vue. J'ai appris en même temps, il y a deux ans, je crois, sa mort, sa ruine absolue et l'affreuse position de son mari, devenu aveugle. Je suis en correspondance avec une de ses parentes, qui ne peut se consoler de voir l'enfant de Mathilde aussi cruellement abandonnée; ton père faisait très-souvent des démarches pour tâcher de découvrir M. Sandally, elles n'ont jamais abouti. Quelque tombé que nous pussions le supposer, nous ne le cherchions pas parmi les musiciens ambulants des rues. Le pauvre homme, qui a l'intelligence très-amointrie, fait du reste tout ce qu'il peut pour se dérober aux recherches de sa parenté. Il craint qu'on ne lui enlève sa fille, et si on le découvrait, on essaierait certainement de la lui enlever.

— Pourquoi, maman?

— Parce qu'elle n'est pas faite pour cette vie errante et oisive. Toutes ces questions sont au-dessus de ton âge, ma fille, mais je trouve bon de t'intéresser à cette pauvre enfant, dont je m'occuperai certainement.

— Me permettras-tu de m'en occuper aussi?

— De tout mon cœur. Si tu le désires, nous ferons cette bonne action à nous deux. »

Camille, ravie, oublia qu'elle me portait dans

ses bras et se jeta au cou de sa mère, ce qui me causa une grosse suffocation dont je me remis, avec peine, dans la volière, où j'allai réfléchir sur les événements étranges de ce jour.

Ils étaient bien à mon avantage. Si je n'avais pas eu l'adresse d'ouvrir ma porte, et si mon cœur ne m'avait pas entraînée à voler, au risque de me blesser, aux pieds de Mélina, Camille ne se serait pas avancée dans la cour pour me réclamer, M. et Mme Daulair n'auraient pas fait attention à l'aveugle, enfin ma bonne petite Mélina ne se serait pas attiré la sympathie d'une personne qui allait peut-être l'arracher à cette vie de mendiante, que, dans mon petit jugement de poule, je trouvais aussi très-peu convenable pour une fillette aussi intelligente.









## VIII

Camille et son bon cœur. — La surprise.  
Être riche!

Je demeurai longtemps sans nouvelles de Melina. M. Daulair avait pris une fluxion, de sorte que Camille, qui était très-attentionnée, ne manquait jamais de fermer la porte-fenêtre, et, par là, je demeurais isolée de la conversation intime et parfaitement ignorante de ce qui se passait. Aussi je fus d'autant plus vivement intéressée quand, un matin, Mme Daulair entra dans le

salon et, posant la main sur le bras de son mari, qui avait son chapeau sur la tête et qui feuilletait des papiers déposés sur le guéridon, lui dit :

« Je t'en prie, Armand, attends un peu, tout est prêt, elles arrivent.

— Oh ! je suis excessivement pressé.

— Un moment, un moment seulement, tu ne peux refuser ce plaisir à ta fille. Tu sais qu'elle a tout fait. C'est elle qui a décidé M. Sandally à se loger chez notre ancienne concierge, qui s'en occupera charitablement : c'est de sa bourse qu'elle a meublé leur petit appartement et habillé Mélina. Tu crois que l'argent que tu lui as donné l'autre jour a payé la charmante aumônière qu'elle admirait ; il a payé le trousseau de Mélina.

— Cette enfant a un cœur d'or.

— Et une volonté très-énergique. Ce n'est pas sans peine qu'elle a fait tous les petits sacrifices nécessaires ; je voyais la pauvre petite compter sa bourse, hésiter ; mais je n'ai voulu rien donner, rien, je te le répète, elle a tout fait. Armand, c'est un trésor que notre fille.

— Oui, Dieu nous la conserve. Elle se fortifie, ne trouves-tu pas, Cécile ?

— Un peu ; mais c'est Romainville qu'il lui faut ; je t'en supplie, mon ami, ne vote jamais la pro-

rogation de l'Assemblée, prends enfin des vacances.

— Cécile, peux-tu me dire un enfantillage semblable? Mon Dieu, j'ai autant, sinon plus besoin de Romainville que Camille; mais, si des affaires importantes nous arrivent, je voterai suivant ma conscience et non suivant mon désir.

— Ah! quelle ennuyeuse chose que la politique! » murmura Mme Daulair, prononçant le nom qui m'était si profondément antipathique.

M. Daulair répondit par un profond soupir et plaça ses papiers sous son bras.

« Armand, un instant, je t'en prie, encore un instant. Les voici, je crois; oui, c'est le pas de Camille. »

La porte s'ouvrit, et Camille, véritablement rayonnante, parut, tenant par la main une petite fille de sa taille, que j'eus peine à reconnaître. Mais le cœur ne se laisse pas tromper, et dans cette enfant mise très-simplement, mais avec beaucoup de goût, bien chaussée, bien coiffée, et, pourquoi ne le dirais-je pas? très-bien débarbouillée, je reconnus Méлина, la petite chanteuse aux cheveux pendants, aux bottines éculées, à la robe effrangée, aux jolies mains malpropres.

« Eh quoi! mon enfant, c'est bien vous? » dit M. Daulair avec bonté.

Mélina regarda Camille et baissa la tête en rougissant.

« Et maintenant, qu'allez-vous en faire? redemande M. Daulair en se tournant vers sa femme.

— Une travailleuse, papa, s'écria Camille.

— Les séances musicales en plein vent sont fécidément délaissées?

— Oh! certainement. Mélina obéissait à son pere, il le fallait bien. M. Sandally étant aveugle ne pouvait faire autre chose que jouer du violon; mais, c'est fini, maman la fait entrer dans son école professionnelle.

— Comment, tu as maintenant une école professionnelle, Cécile?

— Oui, et jamais je n'ai compris l'utilité de cette œuvre comme aujourd'hui. Voici une grande enfant d'une famille honorable, qu'il s'agit d'instruire, et à laquelle il faut une profession.

« Où trouverai-je un atelier assez sûr pour cette orpheline? Où pourra-t-elle continuer en même temps ses études commencées et l'apprentissage qui doit la conduire à une indépendance relative?

« Je ne puis me résoudre à la mettre en contact avec ces ouvrières parisiennes qui hantent les mauvais théâtres, lisent les mauvais romans et n'ont aucun respect pour l'adolescence. Il y a d'estimables maitresses d'atelier; mais il y a peu d'ateliers sans danger. Donc je recours à l'un de

ces établissements qu'il fallait à notre siècle industriel et dans lesquels la classe est jointe à l'atelier. Méлина y trouvera l'enseignement religieux qui fortifie les âmes, l'instruction solide qui développe la raison et l'enseignement professionnel donné par des ouvrières consciencieuses qui ne spéculeront pas sur son temps.

« Il y a un petit sacrifice d'argent à faire, car l'école professionnelle n'est pas l'école gratuite ouverte indistinctement à toutes; c'est un petit monde sagement choisi. Mais ta fille a généreusement sacrifié ses menus plaisirs. Nous avons dispensé à M. Sandallyles se cours donnés par sa famille, mais c'est Camille, et Camille seule, qui s'occupe de Méлина. Tu vois ce chapeau, c'est ta fille qui l'a garni. »

Le petit chapeau de paille noire entouré d'un ruban bleu passa dans les mains de M. Daulair, qui le regarda gravement et en toussant beaucoup, parce qu'il était ému.

« Que faut-il te donner comme récompense, Camille? demanda-t-il en replaçant le petit chapeau sur la tête brune de Méлина.

— La permission de suivre le cours de peinture de l'école professionnelle, où maman va faire des lectures. Je verrais Méлина trois fois par semaine.

— Cela se fait-il, Cécile?

— Tout ce qui est bien peut se faire. Puisque de saintes religieuses et des femmes qui trouveraient à employer plus agréablement leur temps et leur argent s'occupent pratiquement des œuvres qui ennoblissent les destinées, nous devons de notre côté enseigner à nos enfants la sainte égalité dans le bien. Ce que les filles de la reine d'Angleterre font dans les écoles de Londres, peut être tenté dans les ateliers de Paris. Notre siècle démocratique dédaigne trop le travail des mains. Il s'agit de réhabiliter la profession, et c'est peut-être des indépendants que doit venir l'exemple.

— Je te trouve bien éloquente; mais je sais à qui je me confie. Fais ce que tu voudras là-dessus. »

Il embrassa sa fille et sortit sur ces paroles.

« Mère, n'irai-je pas avec toi présenter Méлина? demanda Camille.

— Ma fille, ton maître de musique va venir. Sois raisonnable jusqu'au bout; tu vois que j'ai obtenu ce que tu désirais, il ne faut pas trop demander. »

Camille baissa la tête en signe d'acquiescement, et, voyant Mme Daulair passer ses gants, elle fit un signe à Méлина; elles s'approchèrent toutes deux de la volière où j'assistais à l'entretien.

Je passai dans leurs mains et reçus les plus



M. Daujour regarda vivement le petit chapeau. (Page 97).







affectueuses caresses ; mais bientôt Mme Daulair appela Mélina et lui dit, en regardant le ciel :

« Il pleut très-fort : avez-vous un parapluie, mon enfant ? »

— Oui, madame, répondit Mélina en dégageant de dessous son manteau, le plus simplement du monde, une sorte de gaule noire à laquelle s'accrochaient des loques de soie violette.

— Cet en-tout-cas ne vous préservera guère, mon enfant, il n'est vraiment pas présentable.

— Oh ! mère, vous savez que j'ai un parapluie neuf, s'écria Camille, qui avait pris machinalement l'en-tout-cas violet.

— C'est bon, je vais faire donner l'autre à Mélina ; à bientôt, chère fille. »

Mme Daulair embrassa Camille et sortit avec Mélina. Camille demeura toute rêveuse, le vieil en-tout-cas à la main, puis elle imagina de l'ouvrir et se promena quelque temps sous ce petit dôme percé qui ne pouvait plus servir d'abri. Elle regardait d'un air singulièrement sérieux les grandes déchirures béantes, la poignée à moitié brisée. Tout à coup elle jeta l'ombrelle, je la vis se mettre à genoux sur le tapis, joindre les mains avec ferveur, lever les yeux, et je l'entendis dire :

« Mon Dieu, je vous remercie d'être riche ! »

La bonne petite fille ! Vrai ! j'aurais voulu faire

comme elle, lever les yeux et plier les pattes en l'honneur de celui qu'on adorait ainsi à genoux. Hélas! je dus me contenter de soupirer et de penser :

« Quel bonheur est le mien d'appartenir à une maîtresse qui a un si bon petit cœur ! »





## IX

**Je quitte Paris. — Étonnements sur étonnements  
Finotte.**

Un gros rhume suivi d'une attaque de pépie m'empêcha, pendant toute une semaine, de rester au courant des affaires, et un jour je me trouvai placée dans une petite cage, et j'arrivai à la gare de Saint-Lazare sans connaître ni le but de mon voyage, ni le lieu de ma destination. Quelques paroles prononcées par des voyageurs qui venaient saluer la famille Daulair

me tirèrent d'inquiétude. L'Assemblée nationale prenait ses vacances, et M. Daulair se hâtait de regagner sa terre de Romainville. Qu'il était heureux de s'en aller, et que je fus heureuse moi-même de penser que je n'entendrais plus parler politique, et que je connaîtrais la campagne dont j'entendais parler avec ravissement, et qui était, si j'en croyais les hommes, la résidence naturelle des animaux.

L'homme a cela de particulier qu'il arrange tout à sa fantaisie et qu'il dispose à son gré des créatures d'un ordre inférieur. Je sentais instinctivement que je n'étais pas faite pour vivre entre des murs ou des rues ; j'avais de folles envies de courir et même de voler ; mes ailes prenaient de l'envergure et mes pattes de la vigueur : mais de liberté point.

J'eus tout le temps de me préparer au changement qui m'attendait dans le wagon de troisième classe, où je me logeai avec Zanzibar, qui était tout gai. En sa qualité de nègre, il pouvait se passer l'originalité de porter une cage et laissait croire qu'elle contenait une perdrix.

Le mouvement du chemin de fer me causa un étourdissement tel, que je n'aperçus que très-vaguement le château de Romainville, et que je tombai, en y arrivant, dans une sorte de léthargie dont je ne me réveillai que le lendemain aux

premières lueurs du jour. En m'éveillant, quelle fut, je ne dirai pas ma joie, mais ma stupéfaction ! J'étais perchée sur un joli bois blanc, au milieu d'une société nombreuse de volatiles de toutes sortes, libres comme moi. Les facultés extraordinaires dont j'avais été gratifiée mettaient certainement un abîme entre moi et mes pareils ; mais je ne ressentais pour eux ni dédain, ni indifférence. J'adressai à mes nouveaux compagnons, encore plongés dans un profond sommeil, un regard plein de bienveillance, mais profitai sur-le-champ de la liberté qui m'était accordée. Une lucarne était ouverte tout au-dessus de mon perchoir, j'y volai et me trouvai sur le toit. Quel spectacle m'attendait !

Je n'oublierai jamais cette impression.

Quelque chose de bleu et de mouvant s'étendait à perte de vue, le ciel s'y baignait.

Je me rappelai soudain ce que disait souvent Camille de la mer ; c'était la mer sans doute qui se déployait devant moi, sous le soleil levant. Qu'elle me parut immense, belle, majestueuse !

Au risque de perdre l'équilibre, je saluai profondément cette grande chose inconnue qui m'était révélée, puis me laissai enlever par le vent jusque sur un rocher. Ce vent me vivifiait et me donnait une sorte de vertige ; je descendis

la falaise à toutes pattes, j'allai voler sur le sable doux, et, voyant arriver une belle vague bleue, je courus au bord avec précaution, et, dans mon inexpérience, je plongeai le bec dans cette eau limpide. Elle me sembla affreusement amère, et j'éprouvai de si violentes nausées, que je dus revenir à pas lents au château.

On me cherchait partout ; Camille, en m'apercevant, accourut vers moi.

« La voici, la voici, disait-elle ; ma pauvre Bigarrette, tu es froide, tu as l'air fatiguée. Viens que je te recommande à Finotte. »

Elle me prit dans ses bras et rentra dans le grand poulailler, où se trouvait une grosse fille aux yeux louches, à l'air rusé, dont la vue m'inspira un secret effroi, qui ne devait être que trop justifié, hélas !

« Finotte, voici Bigarrette, dit Camille de sa voix douce ; je vous avais bien dit qu'elle était sortie par la lucarne. Je suis obligée de la laisser courir, papa la trouve maintenant trop grande peur que je la garde dans les appartements ; mais je vous la recommande bien. Zanzi sait qu'elle est à moi et ne la demandera jamais pour la cuisine. Je lui donnerai souvent du grain moi-même ; mais veillez bien à ce qu'elle ait un joli perchoir ; mettez-la un peu à part des autres, et jamais auprès du vieux dindon, qui est si mé-



vous la recommande bien. (Page 106.)







chant. Prenez-la, ma bonne Joséphine, et qu'elle aille déjeuner avec les autres. »

Je passai, des mains blanches de Camille, dans les mains épaisses de la servante louche qui, après avoir répondu à Camille : « Soyez bien tranquille, » rentra dans le poulailler et me jeta brutalement à terre, en disant à un enfant qui éparpillait du grain à tout un peuple de volatiles :

« V'là la fameuse bête qui m'a déjà valu une gronderie des maîtres ce matin.

— C'est la poule de mamzelle, à ce que m'a dit le vieux nègre Zanzi, répondit l'enfant.

— Eh ben, c'est-y pas une bête comme une autre, et faudra-t-il pas que je monte tous les jours dans l'échelle pour fermer cette lucarne, qui donnerait froid aux os de c't animal?

« Je ne sais pas ce qu'a mamzelle Camille avec toutes ces sottes bêtes ; mais, sitôt qu'elle arrive je suis sûre d'être grognée par quelqu'un.

« Tantôt c'est un chat, tantôt un oiseau ; un jour elle a failli me faire renvoyer parce qu'elle m'avait trouvée battant la bourrique.

« Et son vieux noiraud est tout comme elle. Va t'en, gros chien, a-t-on affaire de toi ici ? »

Elle leva son pied armé d'un gros sabot et en frappa le museau d'un pauvre chien flâneur qui jetait un coup d'œil dans le poulailler en passant et le plus innocemment du monde.

Il est inutile que j'appuie sur la profonde amertume que je ressentais en ce moment.

Exilée du salon, j'allais me trouver en contact avec des gens grossiers, et, pour commencer, je tombais sous l'autorité de cette méchante fille. Hélas! je ne faisais que pressentir la vérité; si elle m'eût été connue tout entière, mon cœur eût certainement défailli. Ne pouvant me plaindre à ma chère Camille, ne sachant pas prier, ce qui est, je crois, se plaindre à Dieu, car, sitôt que les hommes souffrent, je les vois regarder le ciel, je me trouvai livrée, les deux pattes liées, à l'affreuse Finotte, et tout mon esprit ne put me défendre de sa sottie méchanceté.





## X

Je deviens mélancolique. — On me fait l'honneur de me ranger parmi les couveuses. — Terrible découverte. — Je contracte une maladie.

Je me le disais tous les jours, j'aurais pu mener à Romainville la vie la plus charmante du monde. Une cage, quelque élégante qu'elle soit, est toujours une prison, et les promenades sur la falaise, les reposées au soleil sur la paille brillante de l'aire de la ferme, les joyeux caquetages de mes compagnes, le mouvement de la cour, me

faisaient apprécier toutes les douceurs de la liberté ; mais je voyais Camille beaucoup moins souvent, je ne vivais plus avec elle dans la charmante intimité d'autrefois, et elle était remplacée par la grossière Finotte, dont chaque mot, chaque geste blessait ma délicatesse au vif.

Comme je trouvais la fermière imprudente de laisser ses petits enfants fréquenter cette vilaine femme ! J'entendais les pauvres chérubins répéter ses paroles triviales, j'aurais voulu les chasser à coups de bec, de cette cour, et les envoyer sur le coteau, où ils n'entendaient que le bruit de la mer et les chansons de la brise. C'était de ce côté que je m'échappais pour fuir Finotte. Grâce à elle, il y avait désormais au fond de ma vie un élément de révolte, et la révolte et la paix ne vont jamais ensemble....

Je vivais de ruses, de duplicité, et je prenais des habitudes de vagabondage qui commençaient à altérer ma santé. Le coteau était agreste, la falaise extrêmement pittoresque, mais très-aride, et je n'y trouvais que la plus maigre des plantes. Cependant j'aimais mieux me nourrir de moucherons et de graines sèches que d'obéir à la voix de Finotte. Comme je n'assistais presque jamais au dîner, je maigrissais à vue d'œil, ma crête se décolorait, mes plumes n'avaient plus le

brillant et le moelleux qui me donnaient tant de distinction, et parfois, en me mirant dans la mare voisine, j'étais effrayée de mon aspect sauvage.

Camille et Zanzibar ne saisissaient pas la cause de mon changement, et cependant, quand le vieux nègre me voyait apparaître sur le seuil de la porte de la cuisine, il me perchait sur une de ses mains noires, et chargeait l'autre d'une graine savoureuse que j'avalais gloutonnement.

Quant à Camille, elle ne cessait de me recommander à l'affreuse Finotte, qui lui répondait que je mangeais étonnamment pour une si petite poule. Elle avait l'épouvantable habitude de mentir, ce qui achevait de la perdre dans mon esprit.

Un jour cependant Camille, me rencontrant au retour de la promenade, me regarda d'un air alarmé. Elle appela Finotte, et ayant appris par le pâtre qu'elle distribuait la pâtée aux couveuses, elle courut vers l'endroit qui leur était réservé. Je la suivis de si près que j'entrai avec elle dans l'appartement.

« Finotte, dit-elle à mon ennemie qui pétrissait du son avec ses gros bras rouges, ne trouvez-vous pas Bigarrette très-triste et très-changée?

— Non, mademoiselle, et je vous promets qu'elle est la première à happer le bon grain. »

A cette assertion mensongère, je ne pus retenir un gloussement de mépris. Camille se pencha vers moi, et me plaçant dans ses bras :

« Oh! qu'elle est maigre, dit-elle, qu'elle est maigre! Elle a quelque chose, Finotte, je vous assure qu'elle a quelque chose.

— C'est une si drôle de bête, mademoiselle!

— Elle veut peut-être couver, » s'écria Camille surprenant le regard sympathique que je jetais vers les poules rangées le long du mur.

Je hochai la tête en signe d'approbation. Je ne l'avais jamais avoué; mais, en mon for intérieur, j'avais parfois désiré me mêler aux couveuses.

« Mademoiselle, y pensez-vous! s'écria Finotte en essuyant ses mains au rebord du plat; elle ne mettrait pas trois œufs sous ses ailes.

— Qu'importe le nombre d'œufs, Finotte. Si Bigarrette veut couver, je désire qu'elle couve.

— C'est que je n'ai plus qu'une place pour la grosse poule padoue, mademoiselle.

— Vous mettrez la padoue ailleurs.

— Votre Bigarrette ne se soucie guère de cela, mademoiselle, et elle prendra peut-être inutilement la place de la padoue.

— Nous allons voir. Mettez des œufs dans la place vide, s'il vous plaît. »

Finotte alla, de très-mauvaise grâce, jeter de gros œufs dans le nid de paille, et Camille me rendit la liberté. Je volai vers le nid, et, me juchant sur ces grands œufs comme sur un trône, je lançai quelques joyeuses roulades.

Camille riait aux éclats, et Finotte haussait les épaules. Elle avait gardé cette place pour l'une de ses poules favorites, et me trouvait simplement absurde.

« Je veux qu'elle reste là, Finotte, reprit Camille d'un ton décidé; elle est très-bien là, entre la pintade et ma vieille poule noire, qui est très-douce.

— Mais, mademoiselle, je ne pourrai lui mettre que six œufs, tout au plus.

— Ce sera même beaucoup pour elle; mais cela m'est égal, je vous l'ai déjà dit. »

Camille sortit, et Finotte, se retournant, me lança un coup de pied qui me fit voler à dix pas.

« V'là les maîtres, grommelait-elle : faut toujours faire à leur idée; mamzelle Camille, ma

parole! fait plus attention à cette bête qu'à moi. Ah! tu veux couvrir! attends, attends, je vas te jouer un tour de ma façon. »

Elle riait si méchamment en disant cela, que je fus tentée de me sauver; mais un secret instinct triompha de ma peur.

Finotte disparut, puis revint avec huit beaux œufs verdâtres, évidemment trop gros pour moi. Je pensai que c'était là le tour qu'elle voulait me jouer, et, en effet, à peine m'eut-elle brutalement placée sur ces œufs, que je jugeai la chose impossible. J'avais beau étendre les ailes, je ne couvrais qu'imparfaitement la paille. Je ne me déconcertai pas. Le soir même je fis adroitement rouler deux œufs hors du nid, les cachai sous la paille, groupai le reste et les couvris très-facilement de mes ailes.

Je ne puis le cacher, dans cette vie austère les premiers jours me parurent longs. Moi, si indépendante, j'étais captive; moi, si remuante, j'étais enchaînée; moi, si avide de lumière, de soleil, j'apercevais à peine un coin de ciel par la lucarne percée dans le toit. Je fus tentée plus d'une fois de planter là œufs et nid, puis je finis par me dévouer généreusement, et, pour ne pas quitter mon poste, je me fis à tout, même à la haine de Finotte, qui offrait régulièrement de savoureuses pâtées à ses favorites, me jetait leurs



restes, et parfois m'oubliait complètement. En ce cas, je faisais une course rapide au dehors, je becquetais ce que je trouvais et allais me désaltérer au petit abreuvoir contigu au lavoir.

Camille et Zanzibar me venaient voir souvent et admiraient hautement ma gravité et mon dévouement.

De longues semaines passèrent. Les poules, mes voisines, avaient quitté le hangar une à une, emmenant leur charmante bande de petits poussins ; je restai la dernière, attendant avec une curiosité croissante l'éclosion de ceux que j'avais couvés avec tant de patience et de persévérance.

Enfin, un soir, un bruit singulier me fit tressaillir : l'un des poussins donnait des coups de bec dans sa coquille, trop lente à se briser. Je demeurais immobile, haletante. Tout à coup je sentis la paille s'agiter. La nuit venait, mais je ne pus résister au plaisir de regarder le poussin, et me dérangeai doucement. Que vis-je ? Un petit être ridicule avec un grand bec plat et jaune ; rien du poulet dans ce petit monstre, qui gigotait énergiquement.

J'ouvrais de grands yeux, me demandant si je me trompais ; puis je craignis de le laisser exposé à l'air et de nuire à l'éclosion des autres,

et je repris ma place. Mon désappointement me tint éveillée une partie de la nuit. Je voulais me persuader que j'avais mal vu, je désirais m'endormir pour oublier ce cauchemar, mais l'insomnie persistait. Enfin, le jour arriva par la lucarne, je sautai hors du nid. Il était plein de coquilles vides et de six beaux poussins très-remuants, très-vivants, mais, hélas ! affligés de la même laideur que le premier.

De ma vie je n'éprouverai pareil étonnement. Naturellement je n'allai pas me pavaner au dehors avec cette étrange famille : je restai toute la journée sous le hangar, regardant ces affreux petits avec une véritable consternation, me demandant avec curiosité à quelle race ils appartenaient, et par quel maléfice je possédais de pareils laiderons.

Ils possédaient je ne sais quelle gentillesse propre aux poussins : le duvet qui les couvrait était soyeux et brillant, ils avaient d'assez jolis yeux ; mais, quel bec, quelles pattes singulières et surtout quelle tournure !

Quand Finotte m'aperçut debout sur une patte, considérant ces petits qui se traînaient plutôt qu'ils ne marchaient, elle éclata d'un rire grossier que j'ai encore dans les oreilles. Blessée par ce rire, je ne touchai pas à la pâtée qu'elle m'offrit ; mais à peine fut-elle sortie, que j'ap-



Je les vis marcher sur l'eau ? (Page 122:)





pelai les poussins et éparpillai devant eux cette grasse nourriture, qu'ils mangèrent avec un appétit qui témoignait d'une bonne constitution. Et cependant, même en mangeant, ils choquaient singulièrement ma délicatesse. Ce n'était plus l'élégante manière de manger propre à notre lignée, ce mouvement du bec qui saisit légèrement la pitance ; je les voyais enfoncer gloutonnement leur large bec dans la pâtée, qui retombait sur leur jabot et jusque sur leurs vilaines pattes en éventail.

Trop vaniteuse pour aimer à produire au grand jour ces drôles de petits, je restai quelques jours sous le hangar, où ils prenaient gaiement leurs ébats. Leur enveloppe disgracieuse ne diminuait pas mon dévouement ; je me sentais mère jusqu'au bout des griffes, et bientôt je me familiarisai avec leur physionomie étrangère. Je les aimai même, et si passionnément que, le jour où Finotte m'obligea brutalement à sortir, je les produisis sans aucune honte parmi les jolies familles de poulets qui égayaient la cour. La matinée se passa bien : nous assistâmes au dîner général, et j'emmenai mes chers laiderons du côté où Finotte nous poussait, je ne savais pourquoi. Hélas ! je le sus bientôt. A peine eûmes-nous franchi le seuil de la cour, que mes poussins, qui se dandinaient avec tant d'insou-

ciance, furent pris d'une sorte de vertige et coururent en avant en poussant de petits cris rauques qui n'avaient aucun rapport avec les joyeux pépiements des jeunes poulets.

Je les rappelai à haute voix, ce fut en vain, et quel fut mon effroi quand je les vis, jeunes et inexpérimentés comme ils l'étaient, entrer dans le petit abreuvoir et marcher sur l'eau ! Ce que j'éprouvai en les regardant voguer sur ce traître élément, dont mon instinct m'éloignait puissamment, ne peut se décrire. Pauvres petits, je compris alors combien je les aimais ! Je tournai, affolée, autour de cet affreux abreuvoir, leur prodiguant de la tête et de la voix les appels les plus tendres et les ordres les plus énergiques. Hélas ! ils ne m'écoutaient même pas, ils voguaient gaiement, ils barbotaient avec délices, ils se trouvaient dans leur élément : j'avais couvé des canards !

Finotte riait aux éclats en me voyant tourner comme une insensée autour de ce petit abreuvoir ; elle l'avait fait exprès, et sa vengeance avait été bien trouvée, étant donnée mon exquise sensibilité.

Jamais je ne m'habituai aux excursions nautiques des pauvres poussins ; jamais je ne pus, avec calme, les regarder flotter sur l'eau. Il me fallut cependant endurer ce supplice tous les

jours, et j'en conservai une sorte de rhumatisme nerveux dans les pattes, qui me reprend chaque fois qu'il pleut très-fort, et seulement en apercevant une pièce d'eau.









## XI

**Amère déception. — Dans la cour de la ferme.  
Henri et son fusil.**

Mes canards grandirent et m'abandonnèrent avec un sans-façon qui me fit sonder, hélas ! l'abîme qui existe entre nous autres, bêtes, et les hommes. Je voyais Camille entourer d'égards et de respect son père et sa mère ; elle restait volontairement dépendante d'eux et leur témoignait sans cesse la plus tendre reconnaissance.

Mes lourdauds ne me témoignèrent que la plus

noire ingratitude ; ils s'éloignèrent un à un et ne quittèrent plus la mare. Le plus faible demeura le dernier, continuant à venir se réchauffer le soir sous mes ailes, et j'attribuais naïvement cette fidélité à l'affection ; mais il se chargea de m'ôter cette erreur, qui m'était chère.

Un matin je l'appelai pour partager un très-beau morceau de pain que je venais de découvrir. Il accourut et avala gloutonnement sa part ; puis, me voyant picoter l'autre, il se dressa sur ses vilaines pattes et me donna dans l'œil un coup de bec qui me blessa dangereusement et qui me fit perdre, trois semaines plus tard, un de ces beaux yeux dont j'avais été quelque peu fière.

La douleur physique et morale que je ressentis m'ôta soudain l'appétit, et je le regardai tristement assouvir sa gourmandise : il ne témoignait pas l'ombre d'un remords. Je compris que c'en était fait de cette affection intéressée, égoïste, bestiale, et, un œil fermé par la douleur, l'autre rempli de larmes, je volai dans la grande cour de la ferme, où je me perdis dans la foule des gallinacés.

Je délaissai ainsi volontairement la cour du château, le confortable poulailler, les copieux repas, pour la vie rustique de la ferme ; mais j'avais bien sondé le terrain et calculé, depuis

longtemps, de quel côté se trouverait la plus grande somme d'avantages.

Dans ce nouveau milieu, il me fallut parfois montrer que j'avais bec et ongles ; mais je ne voyais plus Finotte, elle était remplacée par le petit Jacques, le pâtre, qui dénichait des nids pour Camille, et qui était gai comme un pinson. Il me prit bien vite en amitié. Quand il s'asseyait sur le talus, à l'ombre d'un beau sureau, et qu'il tirait un vieux petit livre de sa poche, je sautillais vers lui et me perchais familièrement sur l'une de ses petites jambes.

« Tu es bien heureuse, Bigarrette, disait-il en enfouissant les deux mains dans ses cheveux blonds et touffus, tu n'as pas de leçon à apprendre, toi, tu es bien heureuse. »

Et je hochais tristement la tête, et je pensais que c'était lui l'heureux de s'instruire. J'avais compris qu'il me manquait un je ne sais quoi. Je n'étais point sotte, pour une poule, j'avais même des facultés étranges ; mais je n'avais aucune science ; je n'avais la raison ni de la vie, ni de la mort. Hélas ! je n'étais qu'une bête.

Quand Jacques récitait tout haut sa leçon en se bouchant les yeux avec les poings pour ne pas être tenté de regarder le petit livre, j'écoutais attentivement et j'étais surprise d'entendre de si belles choses sortir de la bouche de

ce petit pauvre, qui n'avait pour tout chapeau qu'un vieux morceau de feutre noir, et qui passait son temps à garder les vaches dans les prés. X

Du reste, je me livrais de plus en plus à des études philosophiques qui m'occupaient fortement l'esprit et m'empêchaient de trop m'appesantir sur moi-même. Les sujets ne manquaient pas. Dans toute cette variété d'animaux, je retrouvais certains côtés comiques des travers des hommes.

Un jeune dindon qui se rengorgeait me rappelait l'enfant vaniteuse que j'avais vue se mirer complaisamment dans les glaces du salon Daulair ; personne ne parlait politique ni gouvernement, mais on ne s'en déchirait pas moins parfois, et souvent le plus inutilement du monde.

Un jour que je flânais dans un petit chemin ombreux, j'entendis un grand bruit dans l'aire. Je remontai le talus et j'aperçus toute la gent volatile réunie autour d'un objet qui me parut être une épaisse galette de blé noir. Le blé noir est rafraîchissant, et cette galette pouvait exciter l'appétit de ces estomacs grossiers ; mais je ne comprenais pas qu'elle excitât tant de colère. Autour d'elle se livrait une bataille épouvantable. Ce n'était que volettements furieux, mortels coups de bec, gloussements exaltés, crêtes agi-

tées, collerettes hérissées. Cette galette remuait toutes les passions de tout ce peuple, et comme on ne mourait pas de faim à la ferme de Romainville, l'amour-propre était certainement en jeu. Je montai, par précaution, sur les branches du vieux sureau, et, de cette position élevée, je suivis les péripéties de la lutte, qui se prolongea longtemps. L'escadron volant se culbutait d'un bout de l'aire à l'autre, s'arrachant la proie qui passait de bec en bec. Enfin un jeune coq, dont la superbe crête était tout ensanglantée, saisit la lourde galette et s'enfuit avec une telle rapidité que les combattants, dont la plupart étaient hors d'haleine, ne purent le suivre.

Le jeune coq, qui était très-vaillant, mais fort léger de cervelle, exécuta quelques courses inutiles, traînant après lui la prétendue galette, puis, la laissant tomber juste au-dessous de mon arbre, il entonna le cocorico de la victoire.

Ayant ainsi chanté son propre triomphe, il attaqua ce que j'avais pris pour une galette de blé noir. Hélas ! c'était le vieux morceau de feutre dont se coiffait le pâtre. Il l'avait probablement jeté dans la mare voisine, le feutre s'était imprégné de la boue grisâtre et avait donné le change à tout ce monde. Il restait à mon jeune coq, de sa victoire éclatante, une loque absolument inutile.

Cela me fit bien rire, et je pensai que mes pareils n'étaient pas plus sages que les hommes et se querellaient comme eux pour des choses qui n'en valaient pas toujours la peine.

Ma vie rustique m'éloignait quelque peu de Zanzibar et de Camille, qui d'ailleurs me négligeaient forcément depuis qu'il y avait nombreuse société au château de Romainville.

A chacune de mes apparitions sur le seuil de la cuisine, je voyais Zanzi tellement attentif devant ses fourneaux embrasés, qu'il ne s'apercevait pas de ma présence. J'aurais été sensible à cette feinte indifférence si le bon nègre ne m'avait prodigué des preuves de son amitié. Devant ses fourneaux allumés il oubliait de me donner la becquée; mais il ne passait pas par les cours sans me chercher des yeux ou m'appeler. Un jour même il eut un combat singulier à mon sujet avec Finotte, qui ne perdait jamais l'occasion de me molester. Le plus souvent je m'écartais de sa route; mais enfin il nous arrivait parfois de nous rencontrer. Un matin, comme elle traversait l'aire de la ferme portant dans un panier les œufs qu'elle venait de récolter dans les nids, elle m'aperçut; déposant son panier sur le talus, elle ramassa une poignée de poussière et me la jeta brutalement en pleine figure.

Mais au même instant je la vis dégringoler dans l'aire : Zanzi avait paru si inopinément au-dessus du talus, qu'elle avait reculé instinctivement et perdu pied.

« Eh ben, vous m'avez joliment fait peur, vieux moricaud, » cria-t-elle de sa voix glapissante.

Zanzi rougit de colère : il se savait noir, mais il n'aimait pas qu'on l'appelât moricaud.

« Pourquoi tourmentez-vous la poule de Mademoiselle, méchante femme? dit-il en roulant ses yeux d'une façon terrible.

— Tiens, je ne suis pas libre de jeter de la poussière à cette bête à présent! répondit insolemment Finotte.

— Non, et si je vous y reprends, j'avertirai Mademoiselle. »

Finotte pour toute réponse se baissa, prit une seconde poignée de sable et me la lança; mais la colère aveugle et pas un grain ne me toucha les plumes.

Zanzi, mis hors de lui par cette provocation, avisa le panier d'œufs, il y plongea la main, un œuf traversa l'air et alla s'écraser sur la tête de Finotte, dont la figure fut inondée par un liquide jaune qu'elle essuya avec son tablier tout en criant :

« Est-il butor ce vieux chaudron-là? Voulez-

vous bien me laisser tranquille, vieux moricaud, vieux loup, vieux singe, vieux diable ? »

Zanzi à chaque nom lançait un nouvel œuf, et finalement lui jeta à la tête son panier vide, puis s'en alla majestueusement. Je me hâtai de disparaître, craignant non sans raison d'être aperçue par Finotte, dont la coiffe était couronnée d'une superbe omelette.

L'amitié que le bon Zanzi me témoignait en mainte occasion m'était une sauvegarde ; mais elle n'était rien en comparaison de celle de ma chère Camille. D'après ses propres paroles, je savais qu'elle n'approuvait pas que j'eusse quitté le château pour la ferme, mais elle disait si gentiment :

« Enfin qu'importe, il faut la laisser vivre à sa guise cette pauvre Bigarrette ; elle est un peu sauvage et je ne veux pas qu'on la tourmente. »

Elle eut alors l'idée de me tailler les plumes en collerette, afin de me faire bien distinguer par les gens de la ferme.

Bien que n'habitant plus la cour du château, je m'arrangeais de manière à la rencontrer et je la voyais très-souvent passer avec sa tante et son cousin Henri, un charmant jeune homme auquel je fus présentée solennellement un matin.





Un œuf traversa l'air et alla s'écraser sur la tête de Finotte. (Page 131.)



« Vous avez bien fait de me parler de votre amitié pour cette petite poule, Camille, dit Henri en souriant, elle ressemble si fort à une perdrix que, si nous nous étions rencontrés en tête-à-tête sur la falaise, j'aurais pu faire un malheur. »

J'avais déjà remarqué qu'il ne sortait presque jamais sans un instrument brillant qu'il portait sur l'épaule. Depuis cette parole, que je ne comprenais pas parfaitement, j'observai davantage et je me rendis compte du danger auquel j'avais échappé. Henri apercevait-il une bête quelconque, un oiseau sur une branche, ou un petit quadrupède sur un talus, vite l'instrument qu'il appelait son fusil tombait de son épaule dans ses mains, il suivait de l'œil le petit tube étincelant, un bruit épouvantable faisait retentir les échos, et l'oiseau, quand c'était un oiseau, tombait foudroyé. L'adresse de ce jeune homme était remarquable, si remarquable, que je me gardais bien de quitter la cour de la ferme quand il sortait seul avec son fusil. Or il aimait singulièrement cette arme-là, il ne la déposait que pour faire plaisir à Camille, qui le grondait aimablement sur son amour de la destruction.

Par un privilège spécial, j'échappais ainsi à tous les dangers auxquels sont exposées les malheureuses bêtes, et je me croyais destinée à

vivre paisiblement au château de Romainville, lorsque arriva un événement qui me jeta brusquement dans un nouveau milieu et dans de nouvelles aventures.





## XII

**La vipère. — Le marché. — Le presbytère.**

Derrière le château s'étendaient des terrains cultivés que j'aimais à parcourir pour rafraîchir ma poitrine un peu desséchée par l'air âpre de la mer, et depuis que les faucheurs avaient envahi les prairies, je m'y établissais avec eux.

Un matin, Camille, m'ayant aperçue, vint à moi, me prit dans ses bras, me caressa, et s'amusa à me faire voler par-dessus les meules d'herbe. Après une grande demi-heure de ce jeu,

elle se laissa tomber auprès d'un tas qui touchait à la haie bordant le chemin. Elle était si lasse, et il faisait si chaud, qu'elle s'endormit. Je restais machinalement auprès d'elle comme un garde du corps, me remémorant notre vie passée, remarquant combien sa taille s'était élancée, comme son visage avait pris de belles couleurs, et comme ses grands cheveux d'or s'étaient allongés. Je fus arrachée à ma contemplation par un petit bruit qui éveilla soudain en moi je ne sais quelle sensation d'effroi. Je regardai attentivement du côté d'où venait le bruit, et j'aperçus, à ma grande terreur, une vipère qui sortait de dessous l'herbe. Un secret instinct nous éloigne de ces traîtres animaux, et mon premier mouvement fut de fuir au plus vite; mais Camille était exposée aux morsures de la vipère, comment la quitter? Il fallait, à tout prix, la réveiller, l'arracher à ce danger. Je m'évertuai à faire le plus de tapage possible, je voletai bruyamment, je gloussai avec fureur : rien ne troublait le sommeil de la chère enfant, et la vipère avançait toujours. Je jetai un regard éperdu autour de moi. M. Daulair lisait, tranquillement appuyé contre un arbre; Zanzibar, en toque blanche et en tablier, cherchait des herbes dans le fossé. Je courus de l'un à l'autre en battant des ailes, tout fut inutile : ils ne me regardèrent même pas.

La vipère rampait toujours, elle disparaissait d'un côté pour reparaître de l'autre; enfin j'aperçus sa tête hideuse tout près de la joue de Camille, son dard aigu s'allongeait : c'était effroyable.

Ne me possédant plus, ne calculant plus rien, je donnai, dans la chère petite main de ma maîtresse, un si violent coup de bec, qu'elle se réveilla en jetant un cri perçant. La vipère disparut.

M. Daulair, Zanzibar et Finotte, qui traversait le chemin, accoururent auprès de Camille. Elle regardait avec stupéfaction sa main blessée. Zanzibar, à genoux, étanchait avec son tablier de toile blanche le sang qui s'échappait à flots.

« C'est cette Bigarrette qui l'a piquée, s'écria Finotte; elle est enragée, cette poule; je vous dis qu'elle est enragée. »

M. Daulair, furieux, me saisit par les pattes, me secoua rudement et me jeta dans le tablier de Finotte.

« Je vas la vendre, monsieur, dit-elle, cette drôle de bête fera quelque malheur, c'est sûr. Puisque je vais au marché, je vas la vendre. »

M. Daulair répondit par un hochement de tête affirmatif et alla prendre le bras de Camille, qui s'était levée. Et, pendant qu'elle retournait vers le château, je m'en allai dans les bras de mon ennemie, qui riait méchamment du tour affreux

qu'elle me jouait. J'éprouvais un si violent chagrin d'être ainsi séparée de ma chère Camille, que je ne fis aucune tentative de résistance.

La petite charrette, traînée par l'âne qui était le souffre-douleur de Finotte, stationnait dans le chemin. Finotte prit une ficelle dans la poche de son tablier, me lia les pattes, ce qui me fit monter violemment le sang à la tête, me jeta dans une grande corbeille remplie d'animaux de toutes espèces, et allongea un coup de fouet à l'âne qui partit au grand trot.

Ce voyage, fait en compagnie de canes criardes, de lapins stupides, de dindons maladroits, n'était pas fait pour me remettre de mon saisissement. Une violente migraine me paralysa les facultés, et je ne repris, en quelque sorte, conscience de moi-même, que lorsque je me trouvai sur la place du marché. Finotte était debout entre ses deux vastes corbeilles, qui n'étaient plus agitées par les détestables secousses de la petite charrette. Relevant ma tête endolorie, je regardai autour de moi.

Le marché se tenait sur un vaste terrain entouré de maisons et vis-à-vis d'une vieille église d'une architecture admirable. A la façade d'une maison était accolée une pompe, dont l'eau jaillissante augmenta en quelque sorte la soif qui me desséchait le gosier.



Une foule compacte circulait entre les marchands et les marchandises, et je ne pouvais m'empêcher de frissonner chaque fois qu'un acheteur s'arrêtait devant les corbeilles de Finotte. Mes compagnons regardaient stupidement dans le marché, et un sot dindonneau valut par ses cris la visite d'un homme énorme qui portait, comme Zanzibar, un tablier blanc, et qui était coiffé, comme lui, d'une toque blanche.

Il entama son marché, et, tout en causant, me saisit dans sa grosse main.

« Qu'est-ce que cette grive? dit-il, elle n'a point été nourrie à Romanville, bien sûr!

— Si, monsieur; mais c'est une méchante petite bête de salon qui ne daignait pas manger comme les autres. Elle m'a donné assez de peine, allez, et, ma foi, je rirais bien de la voir à la broche.

— Ce ne sera point à la mienne, Finotte; parlons des autres : de ces canetons, de ce dindonneau, dont les cris m'ont appelé de ce côté. »

Ils débattirent le prix, et, finalement, le gros maître d'hôtel acheta tous mes compagnons.

« Personne ne te veut, vilaine bête, dit Finotte en me jetant un coup d'œil méprisant; mais je te donnerai pour rien plutôt que de te rapporter au château. Hé! dites donc, mademoiselle Louise, voulez-vous acheter cette poulette pour le presbytère? »

Mlle Louise était une petite personne ronde et fraîche malgré ses cheveux blancs, très-confortablement costumée en paysanne. Une personne de son âge, costumée comme elle, mais plus simplement, et qui portait sur son épaule un sac de fine toile blanche, la suivait.

Elles approchèrent et me regardèrent aimablement.

« La jolie petite poule ! dit celle qui était évidemment la maîtresse, elle est très-drôlement bigarrée.

— Aussi, elle s'appelle Bigarrette, mademoiselle.

— Elle a un nom, Finotte ?

— Eh ! oui ; mademoiselle Camille a la manie de donner des noms à toutes ses bêtes.

— C'est comme M. le curé ; la petite caille qu'il élevait avait son nom aussi.

— Achetez cette poule pour votre basse-cour, mademoiselle Louise, il faut que quelqu'un m'en délivre ; l'heure avance, je n'ai plus qu'elle, je ne la vendrai pas cher.

— Combien ?

— Donnez-moi trente sous, elle est à vous.

— Ce n'est pas cher, dit Mlle Louise, car la poulette est jolie.

— Ce n'est pas cher, mademoiselle, répondit Clémence.

— Tu trouves? Eh bien, Finotte, donnez-la-nous, je la prends. »

Finotte me saisit brutalement.

Mlle Louise avait ouvert le sac de toile qui pendait sur le dos de sa servante.

« Va-t'en, Bigarrette, dit Finotte ironiquement en me fourrant dans le sac, je n'aurai plus à courir après toi, ce dont je ne suis pas fâchée.

Mlle Louise disposa ma place dans le sac, puis elle le fit tourner, et je me trouvai sur les épaules de Clémence comme sous une petite tente mobile.

Mes propriétaires s'éloignèrent de la détestable Finotte, et, sans se presser, traversèrent le marché en tous sens.

Elles marchandaient ceci, cela, se consultaient, et disaient invariablement : « M. le curé trouvera que c'est trop cher. »

Les secousses douces et régulières que j'éprouvais dans mon palanquin me jetaient dans une sorte de somnolence dont je fus tirée tout à coup par le son d'une voix vibrante que je connaissais bien. Je mis la tête hors du sac, et j'aperçus un élégant jeune homme qui remuait avec son stik une grande corbeille pleine de poulets; c'était Henri, le cousin de Camille, et je me demandai ce qu'il faisait en ce marché, quand il fut accosté par un jeune homme qui lui adressa, en riant, la question que je me posais.

« Je cherche Bigarrette, répondit Henri

— Qu'est-ce que Bigarrette?

— Une petite poule que ma cousine Camille aime beaucoup, et qui a été amenée par mégarde à ce marché. C'est la plus drôle d'aventure qui se puisse imaginer, et cette bête a fait preuve d'une intelligence extraordinaire, je l'en fais juge.

« Ma cousine s'étant endormie contre une meule de foin a été réveillée par une douleur affreuse, sa main était en sang : la poule, qui rôdait autour d'elle en caquetant comme une enragée, lui avait donné un coup de bec qui lui avait presque transpercé le doigt.

— Et tu la cherches, Henri? Il me semble qu'elle méritait simplement un coup de fusil.

— Attends. Mon oncle, furieux, accourt et jette la poule dans la charrette qui va au marché. Une demi-heure plus tard, le fermier et le vieux Zanzibar, qui n'avaient pas quitté la prairie, découvrirent, dans la meule qui avait servi d'oreiller à Camille, une vipère enroulée sur son nid. Alors tout s'explique, surtout pour le fermier, qui connaît les mœurs de ces petits animaux. La poule a senti la vipère, a fait tout le bruit possible pour donner l'alarme, et finalement a blessé Camille pour la sauver. N'est-ce pas extraordinaire et vraiment touchant?

— Parfaitement drôle!

— La pauvre Bigarrette avait donc été bien injustement condamnée à la peine du marché. Depuis que le mobile de son action a été découvert, toute la colère s'est tournée en attendrissement. Camille est désolée, et, comme je connais Bigarrette, je me suis joint à Zanzibar pour la découvrir. La servante de la basse-cour, qui l'a vendue, la cherche aussi avec nous, mais sans empressement.

— N'est-ce pas le vieux nègre que j'aperçois là-bas? Oui, c'est bien lui; il est vraiment superbe en pékin.

— Eh bien, Zanzi, avez-vous été plus heureux que moi? »

Cette question s'adressait à Zanzibar, qui arrivait dans son costume de ville : habit noir à larges basques, immense chapeau, gilet bleu, cravate rose et badine à la main. Mon bon Zanzi était affreux dans ce costume; mais il se croyait très-beau, et, quand il le revêtait, il devenait tout empesé et tout fier.

« Rien, monsieur, dit-il d'un air découragé; elle a quitté la place, peut-être la ville.

— Avez-vous questionné vos confrères qui errent par le marché?

— Tous. J'ai soigneusement examiné leurs provisions, Bigarrette ne s'y trouve pas.

— Faut-il renoncer à la dénicher, Zanzi?

— Oh! non; cherchons encore, dit le vieux nègre avec élan.

— Oui, cherchons, répéta Henri, Camille serait si heureuse de revoir sa poule. »

Dans quelle agitation ce dialogue m'avait jetée! J'allongais le cou hors de la besace blanche, je caquetais d'une voix tellement vibrante, que je m'étonnais de ne pas révolutionner le marché.

Hélas! ce fut en vain; Henri ne connaissait pas assez ma voix pour la reconnaître, et Zanzibar, qui était un peu sourd, l'était davantage en ce moment, je crois, par son grand chapeau, sa cravate rose et sa badine.

Donc ils s'éloignèrent, et baissant la tête de découragement, je me retirai sous ma tente, comme Achille, aurait dit Henri, qui a une manière de parler tout à fait distinguée.

J'étais infiniment consolée de voir mon innocence reconnue, mais tellement dépitée de la tournure que les choses avaient prise, que je ne me souciai plus de rien.

Je me laissai traîner par la ville sans prêter l'oreille aux paroles qui m'arrivaient confusément à travers la toile.

Je ne sortis de cet accablement physique que lorsque les secousses changèrent tellement de nature, qu'il me fallut absolument me rendre compte de la situation.

Je cherchai quelque temps l'ouverture du sac et mis la tête au dehors. J'aperçus les oreilles velues d'un petit cheval pie qui traînait une carriole verte conduite par Mlle Louise.

Les deux bonnes vieilles étaient assises côte à côte sur le banc de bois, l'une tenant les rênes et un grand fouet, l'autre murmurant des paroles monotones en tournant une petite couronne de grains noirs entre ses doigts. Pour moi, j'étais assez confortablement installée dans un panier, sur les bords duquel Clémence appuyait les pieds.

Nous trottâmes assez longtemps en cet équipage. Mlle Louise ne pressait pas le petit cheval et le faisait s'arrêter souvent, « pour souffler, » disait-elle.

Enfin, à la tombée de la nuit, nous arrivâmes dans un joli village, nous traversâmes une cour et pénétrâmes jusqu'à une maison basse, dont la façade était toute feuillée. Sur un banc de bois était assis un grand vieillard, dont les cheveux étaient blancs comme la neige, et qui avait une longue robe noire fermée par une quantité de petits boutons.

Il lisait dans un livre recouvert de drap noir, et à ses pieds se roulait un petit barbet qui, à notre entrée, se mit à japper de joie.

« Eh bien, je suis revenu avant vous, Louise.

dit le grand vieillard en se levant, le marché a donc duré toute la journée aujourd'hui?

— Oh! monsieur le curé, que de monde! s'écria Clémence, qui avait tiré à grand'peine le panier de la voiture, tout le pays s'y trouvait.

— Tant mieux, mes paroissiens auront bien fait leurs petites affaires. Qu'est-ce que ce panier, bon Dieu? Mais, Louise, où trouvez-vous de l'argent pour acheter toutes ces choses?

— Il n'y a rien là que d'indispensable, mon frère, » répondit Mlle Louise.

Et, comme si elles s'étaient donné le mot, Clémence et elle étendirent sur la table de la cour tous les objets contenus dans le panier.

Elles les annonçaient l'un après l'autre, et M. le curé accueillait chacun d'eux par une observation sérieuse ou comique.

« Voici un bon parapluie, mon frère : belle soie, manche solide, pas cher, à cause d'un défaut dans la soie.

— Un parapluie! Et celui-ci? »

Le bon curé brandissait un grand parapluie jaunâtre, dont la poignée de bois était luisante de service.

« Mon frère, c'est une honte de vous voir avec un parapluie d'alpaga tout passé; tous nos messieurs ont des parapluies de soie. Maintenant, voyez le beau fromage!



— Nous avons du beurre, Louise.

— Je sais ce que nous avons, mon frère, et beaucoup mieux que vous. Est-il décent de servir du beurre fondu sur une table bien tenue? Je m'étais toujours promis que, cet été, nous aurions un peu de fromage de Hollande, en voilà.

— En voilà, répéta la vieille Clémence, qui faisait danser le fromage entre ses doigts.

— Ceci ne vous regarde pas, reprit Mlle Louise, c'est pour ma petite pharmacie.

— Comment! au contraire. Voyons ces fioles? Permettez que je mette mes grandes lunettes : vin de quinquina, très-bien; magnésie, parfait; sirop antiscorbutique, excellent; ipécacuana.... à la bonne heure : j'irai ce soir même en administrer une dose au petit garçon du tisserand, qui ne va pas à mon gré. Qu'est-ce que ces affiquets?

— De petits objets de toilette pour nous.

— Et Pierre? Vous avez donc oublié Pierre?

— Oh! que non, monsieur le curé. Voici un beau livre de géographie et un chapeau pour lui.»

Le curé regarda le livre, plaça le chapeau sur la poignée de son vieux parapluie, et levant la tête :

« Pierre! » cria-t-il d'une voix forte.

A une petite fenêtre encadrée de feuilles, parut une figure espiègle et deux mains qui tenaient un gros livre.

« Viens chercher les cadeaux de ta tante, » cria le bon curé.

La figure et les mains disparurent, mais bientôt la porte s'ouvrit devant un petit paysan blond et lesté.

Il arriva en bondissant, saisit d'une main le livre que lui tendait le curé, et de l'autre plaça le chapeau sur ses cheveux touffus.

Et tous de l'admirer.

« Il a l'air d'un homme, dit le curé.

— Il lui va comme un gant, ajouta Mlle Louise.

— Il n'y a pas de plus beau chapeau par Léonville, » s'écria Clémence.

Et, comme Pierre tournait complaisamment la tête pour se bien faire voir, il m'aperçut au fond du panier vide.

Il bondit vers moi et me prit dans ses bras.

« La jolie poule, tante Louise! cria-t-il.

— Une poule, encore? dit le curé. Ah ça! Louise, vous perdez la tête les jours de marché, je vous assure.

— Mon frère, n'avez-vous pas invité les messieurs de Charmeville pour lundi?

— Oh! ma tante, dit Pierre en me serrant dans ses bras, elle est si jolie, si bien bigarrée.

— Qu'on l'appelle Bigarrette, filleul; elle vient du château de Romainville: c'était la poule de la petite demoiselle.



On dirait une perdrix, dit le vénérable curé. (Page 153.)



— On dirait une perdrix, dit le vénérable curé en me caressant la tête.

— On ne pourrait cependant pas la mettre aux choux, dit Clémence d'un air capable.

— Oh! oh! cria Pierre, vous avez toujours une marmite prête à tout engloutir, Clémence.

— Chut, dit le curé; donne cette poule à Clémence, écolier, et va finir la version; et vous, Louise, emportez tout cela de devant mes yeux: c'est un scandale de voir un pareil luxe d'objets chez un pauvre prêtre. »

Pierre me remit à Clémence, qui me porta dans une petite niche fermée par un grillage de bois.

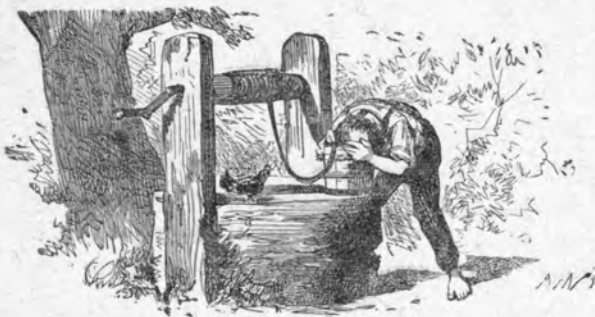
« Elle est bien maigre, disait-elle en me soupsant; il lui faudra bien six jours de bons soins. »

Elle me quitta sur ces paroles, qui me jetèrent dans une véritable consternation.

Je commençais à comprendre quelle était fatalement la destinée de mes pareils, et, en m'endormant ce soir-là au presbytère de Léonville, je savais que je n'avais plus que six jours à vivre.







### XIII

Sur la margelle. — Le diner. — Les femmes.

Le lendemain matin, j'étais à peine éveillée que j'entendis la voix du petit Pierre. Il accourait vers ma loge, nu-tête, nu-pieds et les manches retroussées. Il déplaça le barreau, me prit et me porta sur la margelle d'un vieux puits, ombragé par un noyer immense.

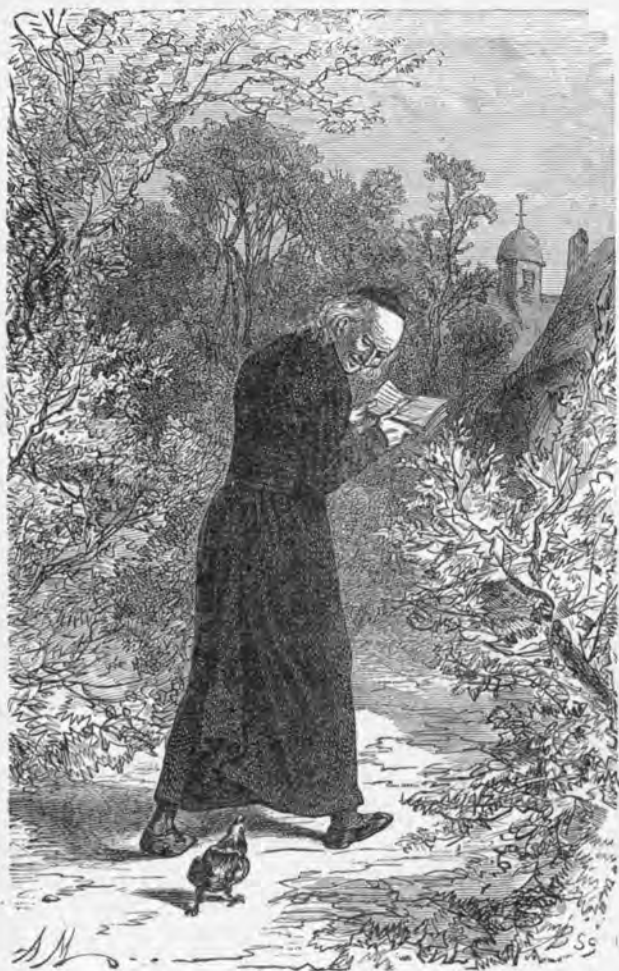
« Bigarrette, reste là bien tranquille, dit-il, j'ai pensé qu'il te serait agréable de prendre un peu l'air pendant que je ferais ma toilette. »

Cela dit, il fit tourner la corde du puits, et remonta à grand'peine un seau plein d'eau fraîche. Il commença par se mirer dans le seau, me jeta, pour jouer, des gouttes d'eau qui roulaient comme des perles sur mon plumage, et finalement se mit à s'asperger lui-même. Il plongeait son visage dans le seau jusqu'à la racine des cheveux, puis secouait la tête comme un petit chien barbet. Après la figure ce fut le tour des mains, et en dernier lieu il versa tout le seau d'eau sur ses pieds. Cela fait, il me reprit, me réinstalla derrière un grillage et courut vers le presbytère.

La fraîcheur de l'air et celle de l'eau m'avaient fait grand bien, et, Pierre disparu, je déjeunai de la pâtée que Clémence avait placée la veille dans une petite auge devant moi.

Mon déjeuner fini, je me glissai sans peine entre les barreaux de bois du grillage, et m'en allai flâner dans la cour et le jardin. J'entendais la voix de Clémence et de Mlle Louise, je les voyais aller et venir dans la grande cuisine dont la porte était ouverte à tout venant; mais je n'osais pas encore me présenter devant elles. Un peu avant midi j'aperçus le vénérable curé qui arpentait lentement une allée de troènes, tout en lisant dans le grand livre de la veille. Je me risquai à aller le rejoindre et marchai gravement derrière lui, sans jamais quitter l'allée.





Je marchai gravement derrière lui. (Page 156.)



Une ou deux fois il me regarda avec étonnement, mais ne me chassa pas.

Lorsque les cloches de l'église sonnèrent l'*Angelus*, il découvrit ses cheveux blancs, murmura des paroles incompréhensibles pour moi, puis regagna sa maison. Je le suivis, j'entrai avec lui dans un appartement qui était de plain-pied avec le jardin. Sur une table ronde, étaient placés deux modestes couverts et au milieu fumait une soupière couronnée de choux. M. le curé s'assit, et aussitôt entra Pierre, qui prit place vis-à-vis de son oncle.

Pendant le dîner on parla beaucoup de moi tout en me jetant des miettes que je happais fort adroitement.

« Est-ce toi qui as rendu la liberté à cette petite Bigarrette, Pierre? demanda M. le curé.

— Non, mon oncle, je l'ai placée ce matin sur la margelle du puits pour lui faire un peu prendre l'air; mais je l'ai reconduite dans la loge. Où l'avez-vous trouvée?

— Dans le jardin.

— Tante Louise sera furieuse.

— Il n'y a pas de quoi : la petite bête n'a fait aucun dégât, elle marchait gravement dans l'allée sans se livrer à aucun des exercices qui rendent ses pareilles le fléau des jardins.

— Oh ! mon oncle, elle est très-gentille; il faut

que nous la sauvions de la broche : voulez-vous ?

— Je ne demande pas mieux ; mais allons-y doucement : Clémence n'aime pas à se voir arracher ses rôtis. La voici, chut ! si elle voit Bigarrette, nous allons être grondés. »

La vieille servante entrait, tenant à la main un pichet de terre commune.

« Vous me laissez mourir de soif, Clémence, dit le bon curé en souriant.

— Oh ! monsieur le curé, c'est-y possible ? Pierrot aurait dû m'appeler. Eh bien, qu'est-ce que fait la poule ici ?

— Elle dîne ! vraiment, ma bonne Clémence. »  
Clémence menaçait Pierre du doigt.

« Pierrot, vous lui avez tiré le barreau.

— Je n'ai rien tiré du tout : elle est si petite qu'elle aura passé à travers le grillage.

— C'est vrai qu'elle n'est pas grosse comme le poing ; nous avons fait là un assez triste marché, je crois.

— Je le trouve très-bon, Clémence, et Pierre aussi.

— Plus nous avons de bêtes, plus Pierre est heureux. Si on vous croyait tous les deux, on nourrirait ici toutes les bêtes que le bon Dieu a créées.

— Et vous ne voulez point que mon presbytère devienne une Arche.



Tous riaient de me voir sautiller. (Page 163.)



— Non, quand une bête est à point, il faut qu'elle serve : c'est plus fort que moi.

— Vous avez vraiment la passion de la destruction, Clémence. Eh bien, pourquoi fermez-vous la porte et pourchassez-vous cette pauvre Bigarrette?

— Pour la remettre dans l'endroit où elle doit être, monsieur le curé, répondit Clémence qui courait après moi en agitant son tablier.

— Attendez, ne l'effrayez pas ainsi, je vais la reconduire moi-même chez elle, en l'appelant tout simplement. Elle me suivra, vous verrez.

— Ou elle prendra la clef des champs, monsieur.

— Non, vous dis-je ; ouvre la porte, Pierre ; viens, Bigarrette, petite ! petite ! »

Il sortit et je me hâtai de le suivre ; Pierre, Clémence et Mlle Louise, qui accourut pour s'informer où nous allions ainsi, marchèrent après nous ; tous riaient de me voir sautiller tout près du bon curé, le regardant de la façon qui m'était particulière.

Arrivée auprès du puits, je voulus leur donner une idée de ma soumission et de mon intelligence. Quittant mon vénérable guide, je voletai précipitamment jusqu'à la loge, y entrai et les regardai à travers les barreaux.

Ils riaient de plus belle et Clémence levait les bras au ciel d'étonnement.

Les deux femmes rentrèrent bien vite à la maison, mais le curé s'avança avec Pierre jusqu'au grillage.

« Faut-il lui donner la liberté, mon oncle? demanda Pierre

— Elle la prendra bien toute seule, filleul, et il vaut mieux ne pas trop nous en occuper, à cause des femmes.

— Et si elles la tuent?

— Allons donc, petit, dans huit jours elle mangera dans la cuisine et Louise lui donnera du pain trempé dans son café. »

Là-dessus il partit en riant, me laissant pleine d'espoir en l'avenir.







#### XIV

**Installation. — La poule de M. le curé.  
Je vais au sermon.**

Il n'y avait pas huit jours que j'étais au presbytère de Léonville, et je pouvais raisonnablement me dire que j'y finirais paisiblement mes jours.

Tout le monde m'aimait, me faisait fête; il n'y avait pas jusqu'au vieux barbet Moustachot qui ne se familiarisât parfaitement avec ma présence. J'acquis même, avec le temps, une certaine im-

portance : les visiteurs ordinaires du presbytère me connaissaient par mon nom, et, quand il me prenait fantaisie de me promener dans la place du bourg, il n'était pas d'enfant qui n'arrêtât le virement de sa toupie ou qui ne veillât à ne pas jeter des pierres sur les pattes de la poule de M. le curé!

Naturellement j'étais l'intime du petit Pierre, et il m'arrivait d'aller le visiter, dans la journée, chez M. Thomas, le maître d'école. Pour cela, je suivais le mur du jardin, puis une succession de toits très-bas, et j'arrivais sur la murette de la cour de M. Thomas, et, comme les fenêtres des classes étaient ouvertes au large, j'apercevais Pierre assis sur un banc ou debout devant le tableau. Si l'heure du goûter sonnait, j'étais sûr de recevoir une pluie de miettes sur mon mur, et le bon M. Thomas lui-même, qui se promenait avec les plus grands élèves, ne dédaignait pas de m'en jeter.

« Vous nourrissez ma Bigarrette, monsieur l'instituteur, disait parfois le curé en riant.

— Je la laisse nourrir, monsieur le curé; beaucoup d'enfants qui, ailleurs, lui jetteraient des pierres, lui jettent des miettes de pain, ce qui vaut mieux. »

J'aimais beaucoup M. Thomas, et sitôt que j'entendais sa voix dans le jardin du presbytère, je

m'y rendais. M. le curé et lui se promenaient quelque temps en s'offrant mutuellement des prises de tabac, puis ils s'asseyaient sur un banc circulaire placé autour d'un vieux poirier. Là ils parlaient jardinage, agriculture, et souvent aussi ils s'occupaient des enfants de l'école, de leurs aptitudes, de leur petite destinée. J'aimais beaucoup à les entendre causer ainsi, et je m'appliquais à reconnaître les enfants qu'ils avaient signalés comme plus intelligents ou de meilleure volonté que les autres.

En plus de ces graves amitiés, j'avais aussi conquis celle de Michelin, le sacristain. Moustachot et moi partagions les faveurs du bonhomme, qui était un peu flâneur, un peu bavard, mais très-bon pour les enfants et les animaux. Jamais il ne nous chassait, le barbet et moi, du cimetière, qui était son domaine, que lorsqu'une cérémonie religieuse y avait lieu. Le cimetière touchait au jardin du presbytère, et j'allais sans cesse errer par ces petites allées, entre les lignes de tertres gazonnés, surmontés d'une croix. Il m'était prouvé que les hommes, qui m'étaient si supérieurs, ne vivaient pas éternellement, et j'entendais là-dessus des paroles dont j'acquerrais peu à peu l'intelligence en écoutant attentivement les conversations de M. le curé, qui, tout simple de manières qu'il fût, disait par-

fois des choses que je trouvais bien remarquables.

Il ne se doutait pas à quel point je me mêlais à sa vie, qui était pour moi pleine de mystères. J'avais entendu dire que, lorsqu'il prenait une besace de velours noir, un grand bâton d'épine et qu'il appelait Moustachot, il allait visiter des malades; j'avais entendu dire que, lorsque le marteau résonnait au milieu de la nuit, et que je le voyais partir avec un paysan et Moustachot, il s'en allait près de quelque mourant; mais je ne comprenais pas du tout quel intérêt il avait à faire cela, et le but de ses séjours et de ses allées et venues à l'église me demeurait tout à fait caché. Je savais ce que faisait Michelin, je le voyais tirer la corde pour faire sonner la cloche, creuser ses fosses, arranger ses tombes; mais l'église me restait fermée, et j'en étais pour ma curiosité.

Les animaux sans discrétion qui y entraient parfois, en étaient ignominieusement chassés, et Moustachot, dressé au respect, allait conduire son maître jusqu'au porche, mais revenait de son propre mouvement.

Comme j'avais des ailes de plus que Moustachot, un jour je résolus d'assister aussi, moi, au sermon. J'entendais sans cesse dire: le beau sermon! l'excellent sermon! v'là le sermon qui sonne.

Le toit de la sacristie, d'où Michelin sortait sans cesse, n'était pas très-élevé, et il était placé juste au-dessous d'une petite fenêtre ouverte pendant les grandes chaleurs. Pour l'ouvrir, le sacristain posait une courte échelle sur le toit, et il me sembla que cette échelle avait été posée là pour me faciliter l'ascension. Un dimanche donc, quand mon bon ami Michelin eut bien fait chanter les cloches et que, peu à peu, toutes les personnes rassemblées dans le bourg eurent disparu dans l'église, je gagnai le cimetière, volai sur la croix d'une tombe d'enfant, et de là sur le toit de la sacristie. J'étais très-impressionnée; pour me donner du cœur, je regardai le beau coq qui tournait au haut du clocher; puis craignant d'être aperçue d'en bas, j'inspectai le bourg. Toutes les portes étaient closes, le gardien ou la gardienne avait assez à faire à soigner les petits enfants et les animaux, et n'était point occupé des faits et gestes d'une poule curieuse. Rassurée par la tranquillité qui régnait autour de moi, j'escaladai avec précaution les échelons et pris pied dans une belle touffe de lierre qui enguirandait la fenêtre.

Je demurai là quelque temps les yeux fermés, écoutant chanter les personnes réunies dans l'église; il me semblait reconnaître les mots de cette langue étrangère que parlait M. le Curé.

Enfin, j'avancai la tête et je vis une grande foule d'hommes, de femmes et d'enfants. Ils étaient debout, et je n'entendais plus que la voix de mon vénérable ami, qui était aussi debout, dans un beau costume rouge et or qui me parut éblouissant. Peu après il le quitta, et sortant de l'endroit séparé où il se trouvait, se dirigea vers un petit escalier. Je le vis apparaître au-dessus de tout le monde; jamais sa tête blanche ne m'avait paru si belle.

Il se mit à parler dans la langue ordinaire, et je n'aurais jamais cru que mon bon ami, que je voyais labourer si simplement ses carrés d'oignons et converser gaiement avec Michelin, Clémence et petit Pierre, pût dire des choses si élevées, que mon vulgaire petit entendement ne les comprenait pas. Ce qu'il avait de surprenant, c'est que ces paysans et ces paysannes paraissaient comprendre ces mots étranges d'immortalité, de responsabilité, de vertu.

Le sermon fini, je descendis l'échelle, m'envolai dans le cimetière, puis dans le jardin.

J'étais intriguée, tourmentée; j'aurais voulu que quelqu'un m'expliquât clairement la différence réelle qui existait entre les animaux et les hommes.

Je me trouvais très-intelligente, Moustachot était très-aimant et très-fidèle; que de fois on

avait raconté devant moi des traits surprenants d'animaux! un chien jouait aux dominos; un singe servait à table; un castor bâtissait des maisons; un éléphant, un cheval n'obéissaient qu'à la voix de leur maître.

« En allant au sermon de loin en loin, pensais-je, peut-être m'arrivera-t-il de comprendre cette énigme : il faut que j'y aille. » X

En conséquence, le jeudi suivant, voyant M. le curé prendre le chemin du cimetière, Michelin se suspendre à la corde de la cloche et une foule d'enfants se précipiter dans l'église, je montai dans mon observatoire. Le lierre me cachait du dehors, et du dedans ma tête ne devait pas paraître plus grosse que la tête d'un oiseau, et personne ne s'inquiétait d'apercevoir les oiseaux voler autour de l'église, et même parfois s'égarer sous les voûtes.

Je remarquai qu'il n'y avait aucune pompe déployée, pas de cierges allumés, pas de fleurs : rien qu'une toute petite lampe qui me faisait l'effet d'une étoile. Les enfants s'étaient rangés tant bien que mal dans l'espace placé au-dessous de ma petite fenêtre; ils n'avaient rien changé à leur costume ordinaire, bien déguenillé et bien incomplet. Il y en avait qui dormaient, d'autres qui jouaient; certains se donnaient en dessous des coups de pied et des coups de poing pour

rire; les plus sages lisaient dans un petit livre. Quand parut M. le curé, tous devinrent tranquilles, et lui, se promenant entre les deux rangées d'enfants, se mit à leur parler en consultant un livre pareil aux leurs. Il s'arrêtait tout à coup devant l'un d'eux, l'appelait par son nom et lui adressait des questions. Il resta je ne sais combien de temps devant un petit garçon, nommé Trainard, que je connaissais bien, car il menait les veaux du fermier au ruisseau qui coulait au bas du jardin du presbytère. Je l'avoue, je me sentis un peu dépitée de voir M. le curé honorer de son attention ce grossier petit personnage qui se grattait la tête des deux mains et le regardait avec des yeux aussi peu spirituels que ceux de ses veaux.

« Comment! me disais-je, M. le curé ne daigne jamais m'adresser la parole, ne me témoigne que l'intérêt humiliant qu'on porte aux bêtes, et le voici occupé de Trainard qui n'a aucun esprit, aucune distinction et qui est bien l'enfant le plus sale, le plus laid, le plus stupide qui se puisse voir! »

Très-froissée, mais en même temps très-intriguée, j'avancai davantage pour bien entendre ce qui se disait.

« Allons, mon petit Trainard, disait le bon prêtre, tâche de comprendre pourquoi Dieu t'a créé. »





Je montai dans mon observatoire. (Page 171.)



Trainard se gratta de plus belle, mais sans répondre.

« Enfin, petit, dis-moi donc un peu pourquoi tu es sur la terre? »

Trainard, qui regardait attentivement ses gros pieds nus enduits de boue, releva soudain la tête et, passant sa manche sous son nez :

« Pour les veaux, » répondit-il d'une voix de tonnerre.

Tous les enfants éclatèrent de rire à cette réponse que je ne trouvais pas si sotté. A quoi, en effet, était-il bon qu'à conduire les veaux boire au ruisseau

« Je ne te demande pas à quel métier tu emploies ta vie, reprit le curé, je te demande pourquoi elle t'a été donnée par le bon Dieu, notre Créateur à tous. Voyons, Nivet, dis-moi cela, toi. »

Nivet, qui n'était pas beaucoup mieux vêtu que Trainard, mais qui avait la figure plus propre, la tête bien tondue et les yeux vifs, se leva, et d'une voix claire répondit :

« Dieu m'a créé pour le connaître, l'aimer, le servir et, par ce moyen, gagner la vie éternelle.

— Très-bien, Nivet. Tu entends, Trainard, ce n'est point pour garder des veaux que tu es créé, c'est pour connaître, aimer et servir Dieu. Tu le peux, mon petit, bien que ta dose d'intelli-

gence ne soit pas lourde à porter. Oui, mes enfants, ce petit pâtre, auquel M. Thomas, malgré toute sa science, ne saurait apprendre le calcul ni la grammaire, peut connaître le bon Dieu, l'aimer et le servir à sa petite manière. Tu es un homme, un chrétien, entends-tu, Trainard? et voilà la grandeur. Mais il faut que tu apprennes à penser, à agir en homme, il faut que tu t'élèves au-dessus des bêtes dont tu t'occupes selon ton métier, qui n'a rien de déshonorant. As-tu quelquefois pensé à la différence qui existe entre toi et les veaux? »

Trainard ne se grattait plus la tête et regardait fixement M. le curé.

« Ce sont des bêtes, répondit-il orgueilleusement.

— Et les bêtes n'ont pas.... »

Le bon curé regarda autour de lui et reprit:

« Et les bêtes n'ont pas....

— N'ont pas d'âme, crièrent vingt voix.

— Bien, mes enfants. Voilà, en effet, ce qui leur manque: il leur manque une âme immortelle, créée à l'image de Dieu. Vous l'avez bien remarqué, il y a des animaux qui ont de merveilleux instincts, il y en a qui paraissent quasi aussi intelligents et aussi bons que bien des hommes: il leur manque l'âme, l'âme immortelle.

« Vous connaissez tous Moustachot, mon vieux

barbet Moustachot; vous avez tous su que l'an dernier il a sauvé de l'étang du Grand-Chêne un enfant qui se noyait; il est l'intelligence même, la fidélité même : ce n'est qu'un chien. Vous connaissez Bigarrette, ma petite poule Bigarrette; elle est étonnante de finesse : ce n'est qu'une poule, elle n'a pas d'âme. »

Là-dessus, il ouvrit le petit livre et appela un autre enfant; mais je ne prêtai plus aucune attention à ce qui se disait. Mes oreilles bourdonnaient étrangement, j'en avais assez entendu; je comprenais maintenant la misère, la profonde misère de ma destinée. J'étais intelligente, avisée, sensible; mais je n'avais pas d'âme.







## XV

**Je deviens méchante. — L'accident. — Sacrifiée.**

Depuis ma grande découverte, j'avoue que je laissai là tous les sermons et tous les catéchismes; je ne pensai qu'à vivre de mon mieux. L'âme étant le principe immortel dans l'homme, et moi n'ayant pas d'âme, il ne me restait qu'à jouir des avantages que m'offrait la vie qui m'était laissée. Je l'avoue, je m'abandonnai à ma gourmandise, à mon égoïsme, à mon orgueil; je me servis de mon intelligence pour prendre le

meilleur morceau, la meilleure place ; j'opprimai le bon Moustachot, toutes les bêtes de passage au presbytère, toutes celles du bourg. Un coup de bec est bien vite donné, un coup de patte enlève bien vite une semence de la terre.

« Comme Bigarrette devient méchante ! disait parfois le petit Pierre qui me surprenait donnant des coups de bec à tort et à travers et gaspillant tout dans le jardin.

— Elle est bien gentille malgré tout, ajoutait la vieille Clémence dont j'étais devenue la favorite.

— Hum ! hum ! disait le bon curé ; elle est gentille, je ne dis pas ; mais elle ne respecte plus nos jardins. M. Thomas ne peut plus rien semer dans ses plates-bandes sans que Bigarrette y goûte ; on dirait que la malicieuse bête devine les jours de semaille.

— Que M. Thomas mette des épouvantails, mon oncle, répondait Pierre qui me grondait en tête-à-tête, mais qui m'excusait en public.

— Il en met tous les jours de nouveaux, petit, mais Bigarrette s'en rit. Avant-hier, n'avait-il pas imaginé une sorte de moulin et un zouave qui mettaient en fuite tous les corbeaux du pays. Bigarrette n'en a pas moins dévoré ses pois. C'est une petite matérialiste sans la moindre conscience.



— Eh ! sans doute, pensai-je. Ne possédant pas d'âme, je n'ai pas comme vous, monsieur le curé, l'attente d'une autre vie ; donc je me cantonne de mon mieux dans celle-ci, et je mangerai les tendres petits pois de la semence à la barbe du maître d'école. »

J'expérimentai que rien n'est plus facile que de suivre ses mauvais penchants et il y avait des moments où mes propres pensées m'effrayaient. La douce vie que je menais au presbytère me permettant de concentrer toutes mes facultés sur moi-même, je continuai le cours de mes malices et de mes dilapidations.

Je puis le dire, je vivais d'injustices, et ce n'est jamais sans remords que je me rappelle mes cruautés envers mon compagnon le vieux barbet, qui était cependant le chien le plus inoffensif du monde. Ce bon Moustachot avait son petit logis auprès du portail ; tout le jour il se tenait accroupi auprès, annonçant fidèlement les visiteurs, de quelque rang qu'ils fussent. Sans cet aboiement que Moustachot répétait et modulait avec une rare intelligence, et qui faisait accourir Clémence du fond du jardin, tous les passants auraient pu s'installer au presbytère, dont les portes ne fermaient jamais à clef.

Aussi, se sentant peut-être utile, le bon chien ne quittait jamais son poste de gardien ; mais le

soir et les jours pluvieux il aimait à venir dormir sur un tas de sacs jetés dans le coin du hangar où se trouvait mon perchoir. Le toit de sa loge laissait filtrer la pluie, et la loge elle-même, coffre étroit et vermoulu, déplaisait au barbet, zélé partisan du grand air. Donc il arrivait tous les soirs et sans bruit, allait se mettre humblement à l'abri sur les sacs qui lui formaient un matelas fort passable. Tout à coup il me passa par l'esprit la méchante idée qu'il empiétait sur mes droits et que, étant la seule habitante du hangar, je ne devais plus souffrir cet intrus. De ce jour, le pauvre Moustachot fut exilé de sa couchette. Sitôt que je le voyais arriver l'oreille basse, remuant amicalement sa longue queue, je fondais sur lui et le renvoyais dans la cour à coups de bec. Bientôt il n'osa plus reparaitre, mais je ne tardai pas à être punie de mon égoïsme.

Une nuit je l'obligeai à demeurer dehors par une pluie torrentielle : le lendemain il tomba malade d'une fluxion de poitrine. Le petit Pierre, qui l'aimait beaucoup, lui prodigua les soins les plus tendres et obtint de sa tante de lui faire habiter justement ce coin du hangar dont je lui avais inhumainement refusé la jouissance. Je n'étais pas encore assez endurcie pour ne pas éprouver quelques remords et j'allai lui faire quelques visites, qu'il reçut très-cordialement.

Quand à ma première visite je le vis, pour me regarder plus à l'aise, soulever sa tête appuyée sur l'oreiller que Pierre avait glissé sur les sacs, mon premier mouvement fut de me sauver : je me trouvais un véritable monstre indigne de la sympathie de ma victime.

Moustachot guérit de sa maladie plus vite que moi de mon esprit mauvais. J'inventais tous les jours des malices, et ce n'étaient pas seulement les bêtes qui supportaient le poids de ma mauvaise humeur. Que de fois j'allai gratter la cendre dans le foyer uniquement pour ternir ce carreau sur lequel Mlle Louise ne souffrait pas un atome de poussière ! que de fois, après m'être sali les pattes dans la mare noire du chemin, je m'amusai à passer et à repasser sur les boucles brillantes qui ornaient les souliers de M. le Curé, assis tranquillement dans la cour ! Et le lendemain, comme je riais malignement en voyant apparaître Clémence, un soulier dans une main, une brosse dans l'autre, et en l'entendant dire d'une voix grondeuse :

« Je vous demande un peu où M. le Curé va, par ce beau temps, chercher de la boue pour salir ses boucles neuves. »

Tout cela restait impuni à raison même de mon peu d'importance ; j'avais beau prendre des allures violentes, piller, gaspiller, on riait de moi,

ce qui me vexait ; et j'aurais vieilli dans l'impunité sans le triste événement qui me fit retomber au rang des simples poulets.

Un beau matin du mois d'août, je quittai de bonne heure le presbytère pour la grande ferme dans l'aire de laquelle ronflait une grande machine qui m'était inconnue.

J'aimais extraordinairement les travaux champêtres et j'avais compris que pendant la moisson les aires à battre deviennent de véritables buffets en plein vent pour les êtres de mon espèce. Or je préférais de beaucoup les succulents grains dorés à la vulgaire pâtée que me donnait Clémence.

Une fois dans l'aire, je commençai par déjeuner copieusement. Bigarrette, de chez M. le Curé n'étant jamais chassée, prenait partout ses aises. Ma faim apaisée, je désirai étudier de près l'étrange machine qui semblait dévorer les gerbes et je me glissai sous un canal de bois d'où sortait un fleuve de blé. J'y étais à peine qu'il tarit tout à coup : les moissonneurs étaient appelés pour déjeuner dans la grange. Je profitai de ce moment pour voleter avec précaution deci, delà, examinant tout fort curieusement. Je venais de me percher sur la poutre qui relie les grandes roues noires à la traverse de bois sur laquelle tirent les chevaux, lorsque je vis arriver Trainard suivi par Moustachot et accompagné par quelques

gamins de son genre, c'est-à-dire des plus déguenillés.

Immédiatement les travailleurs multiplièrent les avertissements d'une voix rude.

« N'approchez pas des chevaux ! cria l'un.

— Ne touchez pas à la machine ! » cria l'autre.

Les enfants ne tinrent aucun compte de ces sages avis, car je sentis tout à coup trembler mon perchoir improvisé et un cri affreux me fit tourner la tête. Les chevaux, harcelés par les petits désobéissants, avaient fait un pas, et Trainard, qui avait sottement posé les doigts sur les petites roues dentelées, jetait des cris épouvantables. Les moissonneurs accoururent ; je le vis emporter, laissant pendre une main qui ruisselait de sang, et toute saisie je me sauvai au presbytère.

Le lendemain matin je ne vis pas rentrer M. le curé à l'heure ordinaire, et cependant plusieurs de ses confrères l'attendaient pour dîner. J'étais dans la cuisine quand il arriva, rouge, haletant, le front baigné de sueur.

« Mon Dieu, comme vous avez été longtemps, mon frère ! dit Mlle Louise ; nous commençons à être bien inquiets, n'est-ce pas, Michelin ?

— Bien inquiets, répéta le sacristain qui fumait tranquillement sa pipe en attendant le moment de servir à table.

— En plein jour, qu'avais-je à craindre ? vous

n'avez pas le sens commun ! Croyez-vous que ces opérations-là se font en cinq minutes ?

— On l'a opéré, mon frère ?

— Sans doute ; le chirurgien a déclaré qu'il n'y avait pas moyen de conserver ces doigts-là. Ah ! les imprudents ! Quand donc se défieront-ils de ces machines ? Voilà Trainard estropié pour toute sa vie, parce qu'il a imaginé de toucher à un mécanisme. Enfin, c'est fait ; il s'agit maintenant de remédier au mal autant que possible. J'ai laissé un peu d'argent, mais on manque de tout chez Jeanne. Et le pauvre garçon a tant perdu de sang que le médecin ordonne des fortifiants pendant un mois sous peine de mort quasi. J'ai promis du vin et une poule ou un canard pour demain.

— Du vin ! répéta Mlle Louise avec consternation.

— Oui, du vin, Louise ; nous en avons encore, je suppose ?

— Un fond de panier, mon frère, rien qu'un fond de panier.

— On y puisera. Demain matin, je porte une bouteille et le poulet tout rôti.

— Et où trouverai-je un poulet, mon frère ?

— Mettez un canard, si vous le voulez.

— Le dernier canard a été mangé la semaine dernière.

— Eh bien, s'il n'y a pas moyen de faire autrement, prenez Bigarrette que voilà. J'ai promis le poulet, et je ne puis laisser ce pauvre enfant sans fortifiants.

— M. Thomas a des poules, mon frère.

— Je n'ai aucun droit sur les poules de M. Thomas.

— Pierre sera désolé de voir tuer Bigarrette.

— Et moi aussi; mais enfin mes paroissiens avant tout, n'est-ce pas?

— Il y aura marché dans deux jours, et nous....

— Deux jours, Louise! Je vous le répète : il me faut cela pour demain; c'est demain que ce garçon doit manger. Cela me coûte aussi de sacrifier ma petite Bigarrette; mais il le faut, il le faut. Et maintenant, c'est dit. Qu'on serve le dîner et qu'on ne me parle plus de cela. »

Il regagna la salle à manger. Le saisissement m'avait rendue immobile, je croyais déjà sentir sur ma gorge le couteau avec lequel Clémence opérait mes semblables.

Quand je revins à moi, le dîner avait été servi dans le salon, et Clémence et Michelin s'atta-  
blaient dans la cuisine. X

« Voilà bien M. le curé, disait Clémence en offrant un beau morceau de lard au sacristain : impossible de garder aucune bête d'agré-

ment au presbytère : poulets, canetons, pigeons, tourterelles, tout y passe. Je croyais notre petite poule sauvée. Ah ! bien oui. Parce que ce pauvre garçon se prend la main dans une machine, il faut qu'elle aille le fortifier. Heureusement que les malades ne mangent pas de chiens, sans cela Moustachol, notre vieux Moustachol lui-même passerait à la broche. »

L'idée de Moustachol mis à la broche parut si bizarre à Michelin que, pour rire bien à son aise, il fut obligé de déposer sur la table le bol de cidre qu'il tenait à la main.

« C'est comme je vous le dis, reprit la vieille Clémence. Oh ! je connais bien M. le curé ; voilà vingt ans que je le sers, ce n'est pas vingt jours. C'est égal, je m'étais faite à cette petite Bigarrette : elle nous tenait compagnie, à mademoiselle et à moi, elle nous amusait avec ses drôleries, et la voilà condamnée à la broche.

— M. Thomas ne vous refusera pas un poulet, Clémence, allez en demander un à M. Thomas.

— M. le curé ne permettrait pas ça, et quand même un autre accident arriverait, un autre malade aurait besoin d'un rôti : au printemps tous les poitrinaires vont nous tomber sur le dos. Autant vaut cette fois-ci que plus tard ; mais je n'aurai jamais le courage de tordre le cou à cette bête. »





C'est comme je vous le dis, reprit la vieille Clémence. (Page 188.)



Pauvre Clémence ! quel regard reconnaissant je lui jetai de l'angle où je m'étais réfugiée.

« Ce serait dur en effet, » répondit Michelin sentencieusement.

Et souriant agréablement, il ajouta :

« Je me chargerai de le faire, Clémence ; oui, je le ferai pour vous avec plaisir. »

Et je l'avais cru mon ami ! Comptez donc sur l'amitié des hommes ! Pour se ménager les bonnes grâces de Clémence, il devenait mon meurtrier et sans aucune difficulté.

« Eh bien ! Michelin, je compterai sur vous, » répondit Clémence.

— Faut-il la saisir pendant qu'elle dort là dans le coin.

— Non, non, non. Vous irez ce soir sous le petit hangar et vous la prendrez endormie. Et maintenant n'en parlons plus, cela me coupe l'appétit. »

De quoi parlèrent-ils ? Je l'ignore ; car je songai immédiatement à décamper sans tambour ni trompette. Prononçant mentalement un adieu à Petit Pierre, au bon maître d'école, à M. le curé, à Moustachot, à Clémence et à Mlle Louise, je courus d'un trait jusqu'au fond du jardin et, m'élançant sur le mur, je le longuai jusqu'à un grand talus planté de chênes trapus. Je me blottis dans les branches de l'un d'eux et réfléchis.

chis à ma position. Hélas ! qu'allais-je devenir ?

Au plus fort de mes réflexions, j'entendis un sourd roulement dans le chemin. Cinq beaux chevaux s'avançaient trainant une immense charretée de foin. J'étais tellement possédée par le désir de m'éloigner de Léonville, où ma vie était si sérieusement menacée, qu'en voyant passer ce foin embaumé tout près de moi, je pensai que je ne pouvais rencontrer un plus agréable moyen de transport pour un voyage imprévu.

Je me laissai tomber doucement de ma branche juste au milieu de la belle charretée, où je m'arrangeai bien vite un nid.

C'est ainsi que, invisible à tous les yeux, même à ceux des charretiers qui me conduisaient, je quittai inopinément le presbytère de Léonville pour une destination inconnue.





## XVI

L'auberge du Vieux-Hêtre. — La forêt.

Si je n'avais été très-impressionnée par le seul fait de mon éloignement des gens excellents au milieu desquels j'avais vécu, j'aurais beaucoup joui de ma mode de voyager et du voyage lui-même. Des secousses régulières me berçaient doucement sur la montagne embaumée et mobile, et j'étais très-bien défendue de la fraîcheur de la nuit par le foin qui retombait sur mes ailes. De loin en loin, nous rencontrons de

maisonnettes contre lesquelles flottait une touffe verte, et l'équipage faisait halte auprès.

Pendant que les charretiers donnaient quelques soins à leurs chevaux et se rafraichissaient eux-mêmes un peu, je contemplais avec admiration le paysage éclairé par la lune, et, lorsque le balancement reprenait, je retombais en somnolence.

Il faisait grand jour quand je fus soudain réveillée par une sorte de tremblement de terre. De frayeur, je me mis sur mes pattes. Nous étions arrêtés devant une grande auberge qui portait comme enseigne un arbre peint, au-dessous duquel on lisait : Au Vieux-Hêtre.

Il n'y avait plus de chevaux à la charrette et les charretiers tiraient violemment sur les grosses cordes qui retenaient le foin, ce qui donnait à toute la charretée les mouvements oscillatoires qui m'avaient si fort effrayée.

Le moment d'apparaître était venu, car je ne pouvais risquer d'être entraînée dans l'éboulement de cette masse. Je réfléchissais aux moyens de descendre, quand un gros homme en blouse bleue parut sur le seuil de la porte, la pipe à la bouche et une grosse clef à la main.

« Avant d'enfourner cela dans le grenier, venez boire un coup, mes gens, dit-il gaiement; la rosée de la nuit a bien un peu mouillé le foin : pendant que vous déjeunerez, le soleil l'essuiera. »

Les charretiers enroulèrent autour de leurs bras les cordes qu'ils avaient détachées et disparurent dans la maison.

L'aubergiste demeura sur le seuil, examinant le foin, ouvrant ses larges narines comme pour le flairer. Cette bonne figure rougeaude m'inspira de la confiance, et j'allais risquer de me laisser voir, lorsque j'entendis d'affreux cris, évidemment poussés par quelqu'une de mes semblables. Je me tapis dans le foin, pressentant qu'il se passait quelque épouvantable scène de carnage, et, en effet, je vis bientôt paraître une jeune paysanne qui portait un superbe coq par les pattes.

« Est-il gras au moins? dit l'aubergiste en le lui prenant des mains. Eh! pas trop.... pas trop.... »

Il rentra sur ces paroles suivi par la jeune servante, et moi, profitant de cet instant de solitude, je m'envolai par terre et pris à tout hasard le premier chemin qui s'offrit à moi.

J'étais résolue à fuir partout les hommes, et mon cœur se remplissait de regrets pour ma chère maîtresse, Camille, près de laquelle j'avais connu une inébranlable sécurité.

Je courus, je voletai, je fis beaucoup de chemin en peu de temps et ne m'arrêtai que sur la lisière de ce qui me parut être une forêt. De grands arbres s'étendaient à perte de vue; ils

étaient parfois si pressés que la lumière n'éclairait leurs troncs qu'obliquement. Les allées étaient tapissées d'herbe et de mousse; sous les grands arbres croissaient des arbustes qui m'offraient des perchoirs commodes, et surtout je n'apercevais rien qui me rappelât mes persécuteurs : je ne voyais pas une maison, je n'entendais aucun bruit humain. En conséquence, je gravis le talus, m'enfonçai résolûment dans une allée et pénétrai jusqu'au cœur de la forêt.

Cette première journée fut charmante; quelques vermisseaux, quelques graines apaisèrent ma faim; un ruisseau qui coulait sous la mousse me fournit quelques gorgées d'eau limpide : je n'en demandais pas davantage. Le soir, je perchai dans le creux d'un vieux chêne, je passai une très-bonne nuit et me réveillai dès l'aurore avec tous les hôtes de la forêt. J'y étais seule de mon espèce; mais que d'oiseaux et d'animaux de toute figure et de toute allure je rencontrai sur ma route dans ma promenade du matin, qui se termina par la découverte d'un ravissant petit lac sur lequel nageaient gracieusement de jolies poules noires!

Des chevreuils et beaucoup d'autres bêtes dont je n'avais jamais entendu parler, dont je n'avais jamais rencontré l'image, vinrent s'y désaltérer; de jeunes lapins batifolaient dans l'herbe, des





Est-il gras au moins ? (Page 195.)

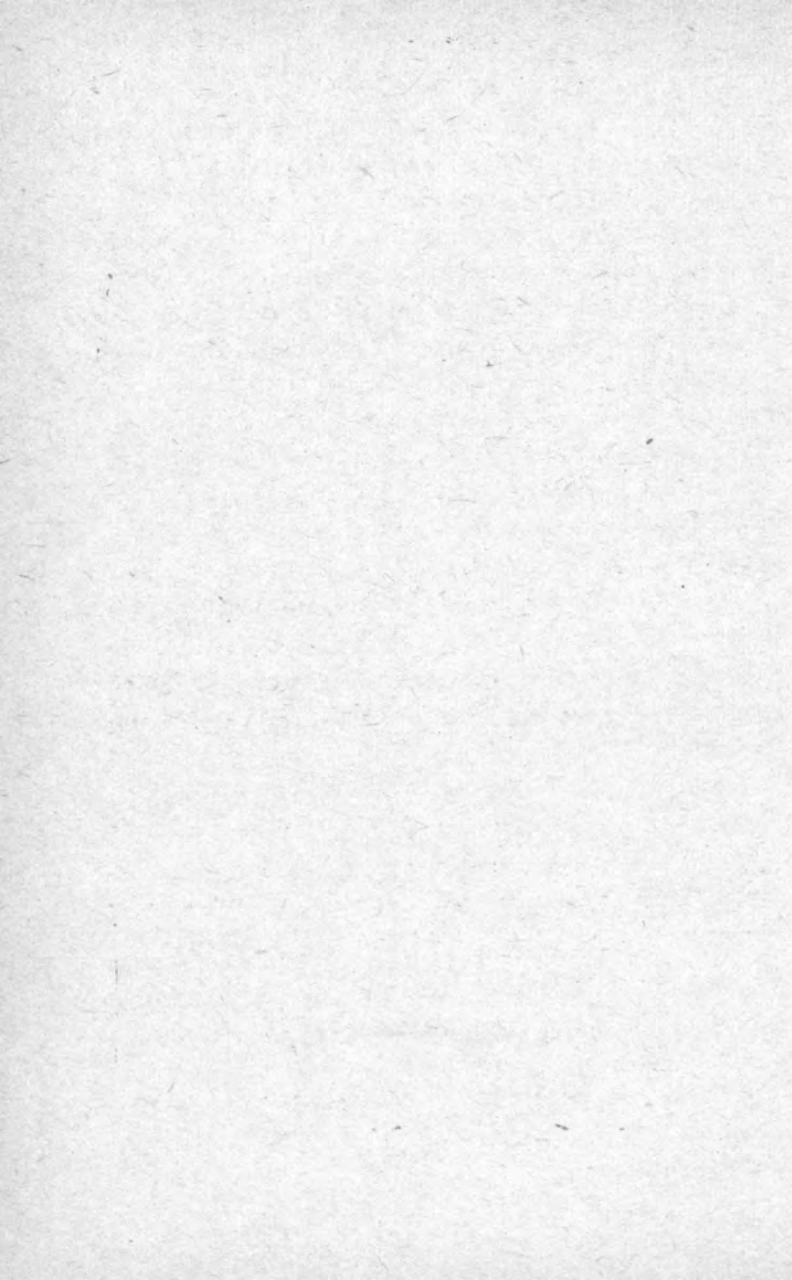


lièvres bondissaient par les allées, des oiseaux de tous les plumages sautillaient sur les branches des grands arbres.

Je marchai gravement autour de ce beau lac, écoutant les chants, contemplant les paysages, me trouvant une sorte de petite reine dans ce royaume d'où l'homme me paraissait exilé. Cette première journée de forêt fut tellement délicieuse que je résolus de demeurer en cet endroit. Nul danger ne me menaçait : du moins je le croyais ; j'étais naturellement sobre et me rendais très-bien compte des vivres que je trouverais à ma portée ; ma solitude serait profonde, car à la tournure des poules noires sur l'eau j'avais deviné qu'elles n'étaient pas de ma race ; mais pouvais-je désirer la compagnie de bêtes sans intelligence ou celle de gens toujours prêts à me transformer en rôti ?

Ayant élu domicile dans le rond-point autour du lac, je vécus une huitaine de jours de cette vie sauvage et charmante, à laquelle de cruelles angoisses et une terrible aventure devaient mettre fin.







## XVII

**Le poupon. — Le piège. — Les huttes.**

J'étais trop observatrice pour ne pas m'apercevoir que tout n'était pas roses dans la vie des animaux qui m'entouraient. D'abord, pour commencer par moi, je ne me faisais aucun scrupule de vivre de moucherons, et j'étais sans cesse le témoin de scènes qui me donnaient à penser. Je voyais les araignées tendre très-habilement des filets aux mouches, des bêtes rampantes en étrangler d'autres dans l'ombre, de

gros oiseaux culbuter de petits nids et de charmantes petites bêtes manger des oisillons ; je ne pus m'empêcher de regarder avec défiance un très-joli animal au pelage fauve, à la queue en panache, à la figure fine mais rusée. Il venait me considérer sur ma branche d'un petit air aimable qui me donnait des frissons.

Malgré tout, je me résignais à vivre ainsi et je n'avais pas aperçu un seul visage humain depuis longtemps, lorsqu'un matin je vis déboucher par un des sentiers une fillette de douze ans qui portait sur la tête un gros paquet de linge et traînait par la main un enfant d'au moins quatre ans costumé en poupon, c'est-à-dire vêtu d'une petite robe de drap et coiffé d'un bonnet d'indienne violette. Arrivée au bord du lac, la fillette saisit l'enfant, lui ôta, un peu de force, le bonnet violet et lui infligea un débarbouillage qui ne paraissait lui plaire qu'à demi. Cela fait, elle s'agenouilla devant une pierre polie et se mit à laver. J'éprouvais un singulier plaisir à la voir frotter ce linge sur cette pierre, à entendre ses coups de baltoir, et je suivais des yeux avec complaisance les évolutions du gros poupon qui s'amusait comme un bienheureux à lancer des petites pierres dans le lac et à poursuivre les fourmis dans l'herbe où il se roulait avec délicesses. Sa sœur et lui échangeaient des paroles de



Elle lui infligea un débarbouillage. (Page 202.)





temps en temps, et ainsi j'appris qu'elle s'appelait Madeleine et qu'il s'appelait Baptiste.

Je serais restée à les contempler toute la journée, mais il me fallait songer à déjeuner. Je descendis avec précaution de mon vieux chêne, et m'éloignant du lac le plus possible, afin de ne pas risquer d'être rencontrée par eux, j'allai faire ma provision de bouche.

En poursuivant un gros scarabée, je m'enfonçais très-avant dans un fourré, quand je me sentis saisir si violemment par la patte que je perdis connaissance. Mon saisissement dura évidemment quelque temps, et revenue à moi, je me retrouvai la patte prise comme dans un étau. Le moindre mouvement me causait une douleur tellement cuisante que je demeurai immobile. De terribles angoisses m'assiégèrent l'esprit. Que deviendrais-je si je ne pouvais échapper à cette machine infernale qui me retenait prisonnière? Je mourrais certainement de faim ou de soif, et, ce qui m'épouvantait plus encore, je ne pourrais fuir le joli animal à la fourrure brillante.

Je pensai à la petite lavandière dont je m'étais si maladroitement éloignée, et, pour essayer d'attirer son attention, je jetai des cris rauques qui me causaient à moi-même une sorte d'effroi. Tout à coup j'entendis remuer les feuilles : je

pensai aussitôt à l'animal à la fourrure brillante et je fermai involontairement les yeux. Un froissement de branches me les fit ouvrir presque aussitôt et j'aperçus, ô bonheur! la figure souriante du gros poupon.

« Madeleine! cria-t-il d'une voix perçante, c'est une poule, viens-t'en voir. »

Il demeura devant moi, ses deux petites mains entr'ouvrant les branches du fourré, mais n'osant pas approcher et appelant de temps en temps Madeleine.

Enfin elle arriva, entra bravement dans le fourré, jeta son paquet par terre et s'approcha de moi.

« La pauvre bête est prise au piège sans doute, dit-elle en examinant le sol.

— Madeleine, Madeleine, regarde, cria tout à coup l'enfant.

— Quoi? demanda Madeleine occupée à écarter l'herbe et les feuilles.

— Là, devant nous, la bête, la bête. »

Je regardai dans la direction de son petit doigt, et j'aperçus tapi sous un rocher le joli animal à la fourrure luisante.

Madeleine prit une poignée de terre et la lança dans cette direction; l'animal disparut comme par enchantement.

« C'est un renard, dit-elle; père disait bien

qu'il avait trouvé des terriers par ici. Cette vilaine bête aurait joliment mangé cette pauvre poule si tu ne l'avais pas entendue crier. Mon Dieu, comme elle est prise! je ne sais pas du tout comment la sortir du piège.

— Hale sur elle, conseilla Baptiste.

— Je hale tout doucement; mais j'ai peur d'arracher la patte. »

Bien qu'elle opérât très-doucement en effet, j'éprouvais, comme on le pense, des souffrances intolérables.

Pour en finir je fis un mouvement violent qui me rendit libre; mais à quel prix, hélas! Je laissais ma patte dans le piège et je tombai toute mutilée sur la mousse.

« Le piège lui a coupé la patte, dit Madeleine; c'était bien facile, il ne lui restait plus que les nerfs et la peau. Pauvre bête! Veux-tu la porter, Baptiste? »

Le gros poupon ne demandait pas mieux; il me prit dans ses bras. Madeleine remit le paquet sur sa tête et nous nous enfonçâmes dans la forêt. Chemin faisant, Baptiste me prodiguait les caresses les plus tendres, et Madeleine et lui prenaient leurs arrangements pour me faire accepter par maman et papa.

Que m'importait! J'étais estropiée pour la vie

et une mort honorable et prompt m'eût semblé le plus grand des bienfaits.

Enfin nous arrivâmes dans une superbe clairière, où s'élevaient deux maisonnettes sans fenêtres, sans cheminées, faites de branchages encore feuillus, couvertes de paille.

Du milieu de la ruche, — ces huttes avaient l'air de ruches, — passait un beau filet de fumée bleue. Madeleine et Baptiste entrèrent en même temps dans la plus petite hutte, qui était toute parfumée d'une odeur particulière et où je vis un homme à la barbe grise qui creusait des sabots.

« Père, Baptiste a trouvé une bien jolie poule prise au piège dans la forêt, dit Madeleine.

— Regardez, ajouta Baptiste en me présentant au sabotier, elle n'a plus qu'une patte.

— Tiens! d'où vient-elle? dit le brave homme; pauvre bête! la voilà estropiée pour toute sa vie.

— Père, nous la garderons, n'est-ce pas? dit Baptiste.

— Elle n'est pas à toi, petiot.

— Si, dit-il en pleurnichant; c'est moi qui l'ai entendue crier, dis, Madeleine.

— Et si nous ne l'avions pas découverte, le renard allait probablement la manger, ajouta Madeleine.

— Allez la montrer à votre mère, dit le sabotier, elle en décidera. »

Nous passâmes dans la hutte voisine, où il y avait des meubles, un foyer et une belle petite statue placée dans les branches.

Une paysanne entassait des feuilles sous un petit chaudron, ce qui donnait autant de fumée que de feu.

Je lui fus présentée, elle me regarda avec intérêt, mais ajouta que je n'étais plus bonne qu'à faire une soupe.

A ces mots, Baptiste se mit à hurler de désespoir. Le père, attiré par ses cris, entra dans la hutte et écouta d'un air grave la motion de la ménagère.

« Sans doute, cette poulette donnerait un bon diner du dimanche, dit-il; mais elle ne nous appartient pas. On pourrait venir la réclamer, je n'ai aucun droit sur les bêtes de la forêt; sans cela, je me donnerais un rôti tous les jours d'un coup de fusil.

— Et comment vivra-t-elle sans marcher? » demanda la mère.

Le poupon vit une menace dans ces paroles et recommença ses hurlements.

« On pourrait lui faire une jambe de bois, dit le bon sabotier. Ne te chagrine pas, Baptiste, on ne la tuera pas; voyons, va-t'en me chercher une gaule de sureau : si je peux lui faire une jambe, on ne la tuera pas. »

Baptiste me déposa par terre, disparut, puis revint avec une grande gaule que le sabotier se mit à éplucher avec son couteau. Il tira de la branche une sorte de moelle et prit ses mesures. Je le laissai faire : mon moignon engourdi fut enfoncé dans le tuyau, ficelé avec un peu de chanvre et je me retrouvai debout. Malgré la difficulté que j'éprouvais à faire mouvoir cette vilaine patte de bois, je fis le tour de la hutte pour l'essayer et surtout pour témoigner de ma bonne volonté. Ma démarche lente et forcément majestueuse fit rire toute la famille des sabotiers, qui m'adopta à l'unanimité.

Le petit Baptiste s'en alla prendre dans le chaudron une savoureuse pomme de terre qu'il émietta devant moi. Je mangeai uniquement pour lui faire plaisir, — une pauvre amputée telle que j'étais pouvait-elle songer à avoir de l'appétit? — et je passai le reste de la journée dans un coin de la hutte, essayant de temps en temps ma jambe de bois qui me paraissait de plomb, et pleurant en dedans la patte élégante et agile que j'avais laissée dans le piège de la forêt.





## XVIII

Les grands frères. — La chasse. — La rencontre.

J'aurais habité chez des princes, que je ne me serais pas sentie plus heureuse que chez mes sabotiers.

Ils me firent aimer le peuple, le bon, celui qui vit gaiement de son travail et qui se trouve suffisamment riche quand il peut servir de la soupe aux choux assaisonnée d'air pur à ses enfants. Oui, chez ces humbles amis je trouvai de la dignité, de la bonté, de la bonne humeur.

Le père et la mère exerçaient une véritable autorité dans ces huttes, et mon petit ami Baptiste était fort bien mis à sa place par ses grands frères quand il lui prenait fantaisie de désobéir. Les grands frères, qui avaient quinze et dix-sept ans, travaillaient avec leur père, et de cet atelier en plein vent il ne sortait que des chansons honnêtes ou des sifflements joyeux. Tous travaillaient dur, mais se portaient à merveille, et, quand la soupe fumait sur la table, il n'y avait pas d'estomac qui ne fût disposé à lui faire honneur.

Naturellement j'étais présente aux repas et je recevais ma part d'une main ou d'une autre. Cette bestiole infirme qui avait des manières délicates et qui semblait aimer la société des hommes, leur était très-sympathique.

Je passai agréablement une partie de l'été, je m'étais familiarisée avec ma jambe de bois, et j'étais parvenue à me composer une démarche qui n'était pas trop disgracieuse ; mais cependant quels sacrifices m'imposa cette infirmité ! Hélas ! moi dont la démarche légère avait quelque chose de celle de l'oiseau, je ne pouvais plus faire usage de mes ailes ; moi si portée à aimer les sommets, je ne pouvais plus percher nulle part, j'étais réduite à vivre terre à terre, et j'aurais doublement souffert si j'avais été mêlée à des animaux et à des gens désagréables.



Heureusement, je me trouvais dans un milieu honnête et bon, mais il était dit que je ne vivrais pas longtemps en sécurité. Au moment même où Madeleine et Baptiste prenaient leurs petits arrangements pour arriver à me faire accueillir nuit et jour dans la hutte, quand 'es jours deviendraient froids, j'entendis les grands qui parlaient entre eux d'un changement probable de résidence. Le travail touchait à sa fin, et il était question de se transporter dans la forêt d'un département voisin pour y abattre de grands hêtres, qui se transformeraient en sabots au printemps prochain. Il paraît que le déplacement du petit mobilier était toute une affaire; car cette question était souvent agitée entre eux, et du mobilier on passait à Bigarrette.

« Il n'y aura pas moyen d'emmener cette pauvre poule, disait François, l'aîné des garçons : là-bas la forêt fourmille de renards, et la bête, étant infirme, ne pourra leur échapper.

— Laissons-la toujours vivre jusque-là, reprenait Jacques; Madeleine et Baptiste auraient trop de chagrin de la voir tuer. »

Toutes ces conversations témoignaient de l'affection qu'on me portait, mais, au fond, me causaient de très-justes alarmes. Par précaution, je ne quittais plus Madeleine ou le poupon, au-

quel on avait taillé un habillement d'homme dans un vieux jupon à sa mère. Mon Dieu, qu'il avait une drôle de tournure avec cette grande culotte et cette grosse veste de drap qui le rendaient tout glorieux ! Mais il avait beaucoup regretté dans son ancien accoutrement son petit bonnet à lacets et il lui arrivait de le remettre sur sa grosse tête et de s'aller promener en cet équipage. Le chapeau mobile que le vent enlevait, qui se dérangeait sans cesse, lui était antipathique : il aimait mieux son bonnet. Ce bonnet et son habillement d'homme lui composaient un accoutrement assez original ; mais jamais personne ne se montrait dans la forêt, et, le dimanche, il mettait d'autorité le chapeau de feutre pour accompagner sa mère à ce bourg où était l'église, qui devait me rester inconnue.

Ce changement de costume fut d'ailleurs le signal d'un changement de vie chez mon petit ami Baptiste, et il n'y avait pas huit jours qu'il avait quitté sa robe de drap, qu'on lui annonçait que le lundi suivant il irait à l'école. A ce seul mot d'école, il entra dans une colère rouge et déclara qu'il aimait mieux rester jouer autour des huttes.

Mais le père arriva qui donna à mon poupon révolté quelques bonnes secousses et quelques

chiquenaudes sur les oreilles, qui produisirent un effet calmant.

Le lendemain, qui était un dimanche, sa mère et Madeleine passèrent la journée à le raisonner sur ce terrible lundi qui était proche. Mais rien n'y faisait. Il criaillait en hurlant : « Je ne veux pas aller à l'é... co... co... co... le. »

Et moi je pensais qu'il était bien insouciant et bien paresseux, et tout en regrettant sa compagnie, j'aurais voulu l'engager à être plus docile et moins sauvage.

Le lundi matin, j'assistai à sa toilette, qui fut des plus orageuses : il voulait mettre son bonnet, courir nu-pieds et refusait énergiquement de se laisser débarbouiller. Il fallut que Madeleine lui tint les deux mains pendant que la sabotière lavait à grande eau sa petite figure, qu'il noirissait toujours on ne sait comment. On l'obligea également à faire sa prière : il boudait le bon Dieu lui-même ; il fallut que sa mère lui prit la main et traçât de force le signe de la croix. Enfin, voilà le nouvel écolier tout prêt, de jolis sabots neufs aux pieds, son chapeau sur la tête, son livre sous le bras, un gros morceau de pain accompagné d'un bon morceau de lard ficelé dans des feuilles, mais ayant la figure grognon, et la bouche en avant de la plus laide manière qui se puisse voir.

Madeleine le prit par la main et le traîna pendant quelques pas ; sa mère, voyant à sa tournure qu'il n'avancerait guère, coupa une gaule et le suivit, la brandissant sitôt qu'il faisait mine de s'échapper.

Je marchais derrière, blâmant en mon for intérieur mon petit paresseux, et fort curieuse de savoir si on allait le mener ainsi jusqu'à l'école.

A la première clairière, Madeleine et sa mère l'embrassèrent, lui recommandant d'être bien sage, de bien apprendre sa leçon. Et lui pleurnichait toujours sous son chapeau, et quand il les vit s'éloigner, le voilà qui jette par terre chapeau, livre et provisions et qui se roule de désespoir sur la mousse.

Je le regardais avec pitié ; je trouvais la paresse et la colère de vilains défauts, quand j'entendis des chants et des rires dans un chemin très-couvert. Baptiste les entendit comme moi, il paraît, car il se releva tout à coup et ramassa précipitamment son chapeau, son livre et son pain. Il avait à peine fini, que trois garçonnetts débouchèrent dans la clairière. Ils s'en allaient gaiement à l'école, ceux-là, leurs livres attachés avec des ficelles et occupés à peler de longues gaules

« Eh ! c'est le petit des huttes, dit l'un d'eux  
Est-ce que tu viens à l'école, Baptiste ?

— Oui, répondit Baptiste, » qui renfonçait ses larmes par amour-propre.

Et, emboitant fièrement le pas derrière eux, il les suivit.

Et comme je me détournais, riant de l'air résolu de mon pauvre gros poupon, j'aperçus la sabotière et Madeleine, qui, cachées derrière un houx, avaient tout vu et tout entendu.

Le soir, Baptiste arriva moitié riant, moitié pleurant; il avait dit sa leçon, il avait reçu une gifle d'un grand, mais il s'était amusé avec les petits, auxquels il avait montré comment se font les flûtes de sureau.

Le lendemain, il rechigna encore un peu pour se mettre en route, puis, peu à peu, il se résigna et devint un assez bon écolier.

Le jeudi, nous recommencions notre vie d'aventures, et comme la conversation des grands me revenait sans cesse à la mémoire, je roulais dans ma tête mille projets d'évasion.

Un de ces charmants jours de congé, je résolus d'emmener Baptiste au delà du rayon de nos promenades habituelles, et, sans qu'il s'en aperçût, nous nous éloignâmes beaucoup des huttes. Je désirais vivement voir ce qui se passait au delà de ces grands arbres qui fermaient toujours l'horizon devant moi. Je n'osais m'aventurer seule, craignant de m'égarer et de rencontrer

mon ennemi le renard, dont je connaissais maintenant les habitudes perfides.

Marchant tout doucement devant Baptiste, je l'entraînai beaucoup plus loin que le but ordinaire de nos promenades. J'avais beau avancer, tout me paraissait d'une désespérante monotonie. C'étaient toujours des fourrés, puis des clairières; des clairières, puis des fourrés. Je commençai à croire que cette forêt ne finissait pas et qu'il m'était interdit de songer à m'en sauver, quand tout à coup retentirent des bruits étranges qui jetèrent le poupon dans une animation extraordinaire : « La chasse, la chasse ! » cria-t-il en courant de toutes ses forces en avant.

Il courait si vite, et il était si petit, que je le perdis bientôt de vue. Je continuai à sautiller dans sa direction; mais l'allée aboutissait à un chemin creux, et je demeurai sur le talus, n'osant pas descendre et cherchant à me rendre compte des bruits que j'entendais. C'était un véritable concert de trompettes; de temps en temps de furieux aboiements leur répondaient : je me demandais, non sans angoisse, comment tous ces chiens avaient pu se réunir.

Vis-à-vis de moi s'étendait une large clairière; tout à coup j'aperçus un charmant animal qui arrivait l'oreille au guet et la démarche hésitante. Il était élégant comme un chevreuil, mais

beaucoup plus grand, beaucoup plus vigoureux, et il avait la tête ornée de branchages qui semblaient sortir de son front. Soudain, retentirent les trompettes, puis les aboiements; le bel animal bondit vers le fourré voisin et disparut, et peu après je vis déboucher par tous les sentiers des chiens, des hommes, des cavaliers: tous se précipitaient sur les traces du fuyard. Ce spectacle, nouveau pour moi, m'intéressait extraordinairement, et je cherchais une place plus comode et surtout plus élevée, quand, juste en face de moi, sur le talus voisin, les genêts s'ouvrirent et un jeune homme apparut. Il était vêtu, comme ceux qui venaient de passer, d'un joli habit de velours gris à boutons brillants; il avait d'élégantes bottes à revers, une trompette d'or en bandoulière et une casquette ronde. Il l'ôta un moment pour s'essuyer le front, et, quel ne fut pas mon saisissement en reconnaissant Henri, le cousin de ma chère Camille!

C'était bien son visage allongé, ses yeux bleus, ses moustaches blondes, sa physionomie ouverte et intelligente.

Il regarda longtemps devant lui, puis, portant la trompette à sa bouche, il en tira des sons que je trouvai ravissants. Cela fait, il sauta dans le chemin et attendit deux personnes qui arrivaient à cheval. Le cavalier était d'un cer-

tain âge; mais l'amazone paraissait toute jeune, et, lorsqu'elle arriva devant moi et qu'elle releva son voile vert, long et flottant, je reconnus, — je frémis encore de joie à ce souvenir, — je reconnus Camille.

Sa vue me mit hors de moi-même; je sautillai sur le talus, au risque de déboîter ma jambe, je coquetai à tue-tête; mais il faut croire que tous mes mouvements et mes cris se perdaient absolument dans les bruits de la forêt, car les trois personnages entamèrent l'entretien avec la plus parfaite tranquillité.

« Le cerf est forcé, je crois, disait Henri; j'ai entendu l'hallali en arrivant sur ce talus; donc, ne vous donnez pas la peine d'aller plus loin.

— Pauvre bête! dit Camille qui avait beaucoup grandi, mais qui était cependant bien la même.

— Où as-tu laissé ton cheval, Henri? demanda M. Daulair.

— Je l'ai attaché à un arbre dans la clairière, mon oncle. Voulez-vous m'attendre au carrefour? je vous rejoins. »

Ils allaient partir. De désespoir, j'oubliai mon infirmité, voletai sur une branche et dégringolai dans le chemin.

Henri tressaillit, se détourna et m'aperçut.



« J'ai cru qu'un lièvre, levé par mes chiens, me tombait sur les jambes, dit-il en riant : c'est une poule. C'est très-singulier, elle a une jambe de bois, » ajouta-t-il.

Il m'avait prise et examinait curieusement ma jambe.

« Henri ! » dit tout à coup Camille qui, penchée sur le cou de son cheval, me regardait de loin.

Il releva la tête.

« C'est Bigarrette ! »

Non, de ma vie, je n'oublierai le son de cette voix ; mon cœur battait comme jamais cœur de poule n'a battu.

« Mais... en effet... elle lui ressemble... moins la patte ? »

— Henri, apportez-la-moi, je vous en prie, » reprit Camille.

Je passai dans les mains de Camille, qui s'écria :

« C'est elle, c'est bien elle ! Père, voilà ma pauvre Bigarrette. Oh ! quelle aventure ! Je puis l'emporter, n'est-ce pas ? »

— Ma fille, je ne pense pas que tu en aies le droit. Et, d'abord, est-ce bien Bigarrette ?

— C'est elle, père, elle ne ressemble à aucune autre poule ; je vois parfaitement dans les plumes de sa collerette la trace de certains coups de ciseaux que j'y donnai pour la festonner. C'est elle, elle m'appartient.

— Demande à ces enfants si elle t'appartient, » répondit M. Daulair.

Sur le talus venait d'apparaître le gros poupon. et, derrière lui, Madeleine.

« Mes enfants, savez-vous à qui est cette poule ? »

— Elle est à nous, cria le poupon.

— Y a-t-il longtemps que vous l'avez ? demanda Camille ; où l'avez-vous achetée ? »

Madeleine répondit qu'elle ne m'avait pas achetée et raconta notre première rencontre.

« Père, ceci me laisse bien libre, il me semble ; Henri, donnez, s'il vous plaît, cinq francs à cette petite. »

Henri ouvrit son porte-monnaie et donna cette somme énorme à Madeleine, qui ne pouvait en croire ses yeux. Le pauvre poupon, qui ne connaissait pas encore la valeur de l'argent, fut moins accommodant. J'étais sa petite compagne de promenade, il me regardait quelque peu comme sa propriété.

« Je veux ma poule, criait-il en jetant son chapeau par terre par un geste furieux ; Madeleine, prends ma poule à la dame. »

La dame, qui était Camille, lui jeta un regard compatissant, mais partit au grand trot sans tenir compte de ses réclamations passionnées.

Je voyageais d'une manière bien inusitée pour



Je **veux** ma poule, criait-il en jetant son chapeau. (Page 222).



une poule ; mais pouvais-je me plaindre ? N'étais-je pas au comble du bonheur ? Il me semblait que c'en était fait, et que la série d'épreuves par lesquelles j'avais passé se terminerait de cette façon merveilleuse.

Le carrefour était un immense espace découvert, au centre duquel un grand nombre de voitures s'étaient échelonnées. Du plus loin que j'aperçus une grande calèche à filets bleus, deux chevaux gris pommelé, un nègre en livrée, je reconnus la voiture, les chevaux et Zanzi, de Romainville.

Camille me présenta à Mme Daulair, assise dans la calèche, et à Zanzi, qui me témoigna la plus vive amitié. On s'apitoya beaucoup sur mon infirmité, et tous paraissaient heureux de réparer l'injustice dont j'avais été la victime. Des bras de Camille je passai dans les bras de Zanzi, qui ne craignit pas de tenir cette petite poule sur ses genoux, et qui s'empressa de raconter au cocher l'aventure de la vipère.

Et ce fut ainsi, triomphalement en quelque sorte, que je rentrai au château de Romainville.

Au moment où la calèche pénétra dans la grande avenue, un souvenir cruel me revint. Allais-je retrouver Finotte et retomber sous son autorité malveillante ? J'avais eu à peine le temps

d'éprouver cette angoisse d'imagination que j'aperçus une femme qui s'éloignait, un paquet sous le bras, en donnant des signes de colère et de chagrin.

« Voilà Finotte qui part, dit Zanzi; si les bêtes qu'elle soignait pouvaient le savoir, elles s'en réjouiraient.

— Elle est donc définitivement renvoyée, Zanzi ?

— Oui, ce matin mademoiselle lui a fait donner son compte. N'a-t-elle pas tué à coups de sabot un malheureux petit pigeon que mademoiselle aimait.

— C'est une méchante fille, Zanzi.

— Oui, très-méchante. »

La voiture franchissait la grille du château de Romainville, et Zanzibar, en descendant de son siège, alla me déposer dans la grande cour où j'avais jadis vécu et souffert sous l'administration de Finotte. Fatiguée d'émotion, je demeurai sans mouvement étendue sur le sable. Quelques poules curieuses s'approchèrent de moi, puis retournèrent à leurs vulgaires occupations; un vieux coq, qui avait levé la tête en entendant ouvrir la barrière, replongea le bec dans son jabot; la jeunesse ne m'honora pas de son attention. Les poulets tout à fait enfantins seuls ne s'éloignèrent pas et les plus hardis allèrent

même jusqu'à sauter par-dessus moi avec la familiarité propre au jeune âge.

J'étais devenue étrangère à Romainville ; mais il ne me fallut que quelques jours pour reprendre mes anciennes habitudes et me faire connaître de tout le monde.

Je n'étais plus d'ailleurs la vagabonde d'autrefois : les temps difficiles avaient mûri mon jugement et donné un cours très-sérieux à mes pensées.

Je le sentais, ma vie était finie quant aux aventures Protégée par Camille et Zanzibar, connue par tout le monde, bien soignée par la jeune fille très-douce qui succédait à Finotte, je n'avais plus qu'à me laisser vivre. Ce fut dans ces loisirs que j'éprouvai l'étrange désir d'écrire le récit de ma modeste petite existence.

La salle d'étude de Camille m'était ouverte, j'y passai des journées entières, griffonnant mes souvenirs sur un cahier que je cachais sous le dernier rayon d'une bibliothèque. Le jour même où j'écrivais la dernière ligne de ce récit qui avait renouvelé une à une toutes les émotions naguère ressenties, j'entendis parler de l'arrivée d'un écrivain connu. Cette nouvelle me causa une impression étrange. J'allai m'enfermer dans la petite salle d'étude, je pris le cahier où, d'une écriture informe mais lisible, j'avais consigné mes aventures, et le

feuilleterai d'un air songeur. Quelle gloire ce serait pour moi de me voir imprimée, pensai-je, et, puisque j'ai une intelligence qui ressemble beaucoup à celle des hommes, pourquoi n'essayerais-je pas de me survivre par une publication ?

De réflexion en réflexion j'en arrivai à me dire que l'histoire de Bigarrette serait une histoire tout comme une autre, et, prenant une feuille de papier blanc, je traçai la note suivante :

« Bigarrette, ayant écrit ses mémoires, demande à les soumettre au jugement d'un éditeur. »

Je mis la lettre sous enveloppe, écrivis l'adresse, et, lorsque j'entendis un murmure de voix qui annonçait le retour des promeneurs, je pris l'enveloppe dans mon bec et allai me poster au coin du perron.

La chose était trop remarquable en soi pour ne pas être remarquée, et j'entendis Camille qui s'écriait :

« Regardez donc Bigarrette, un papier dans le bec. »

Elle se baissa, le prit et le tendit à son amie en lui disant : « C'est à votre adresse. »

La dame lut tout haut mon avis ; on s'étonna, on courut à la bibliothèque, j'attirai mon manuscrit, et Camille le lut tout haut sans désem-  
parer.



Puis ce furent des rires et des surprises sans fin.

En fin de compte, la dame promet de parler à un grand éditeur, et me voici presque certaine de passer à une postérité plus ou moins reculée.

Cela me flatte excessivement; mais les paroles de M. le curé me reviennent en mémoire et font évanouir cette petite fumée de vanité.

Est-il donc si désirable de vivre lorsqu'on ne peut se survivre, et qu'est-ce qu'un peu de gloire purement humaine bornée par le temps? Ah! que mes lecteurs futurs le sachent bien, je donnerais mon esprit, mes succès, ma vie pour avoir une âme!





## TABLE DES MATIÈRES

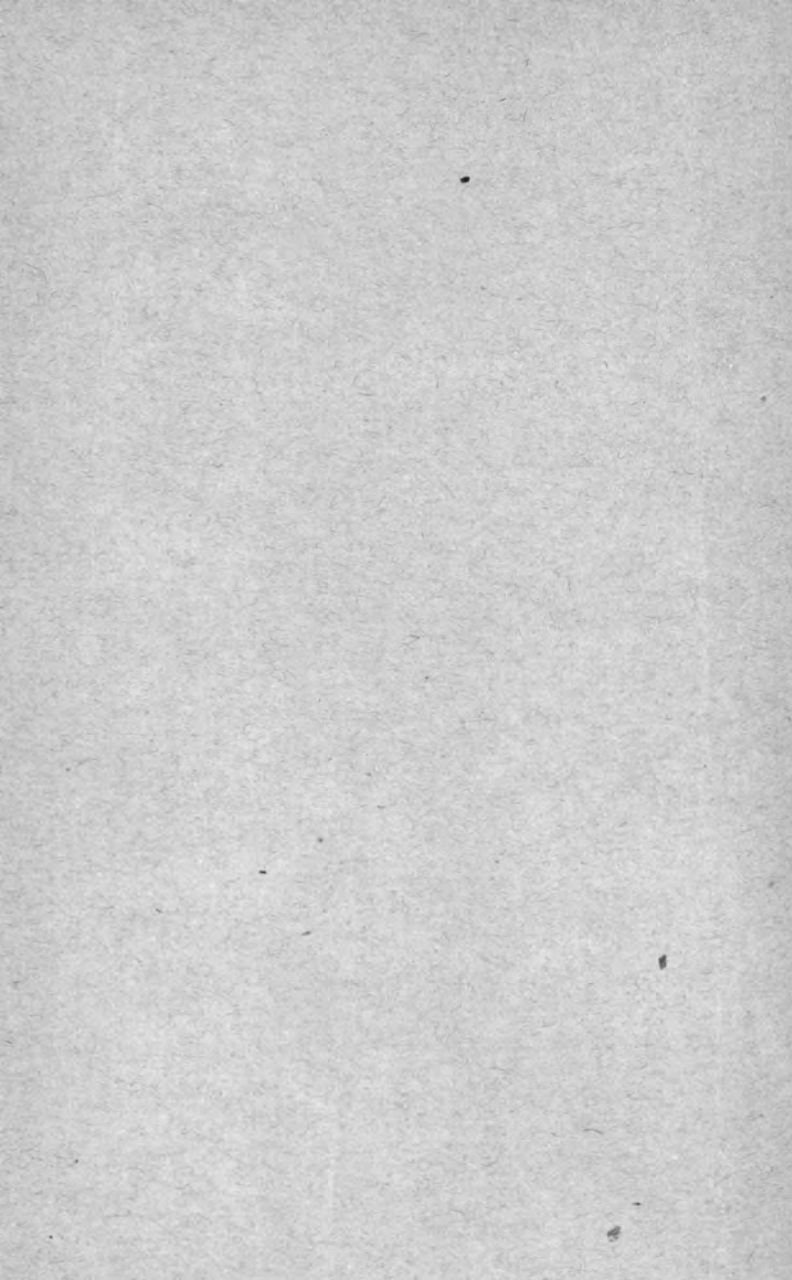
---

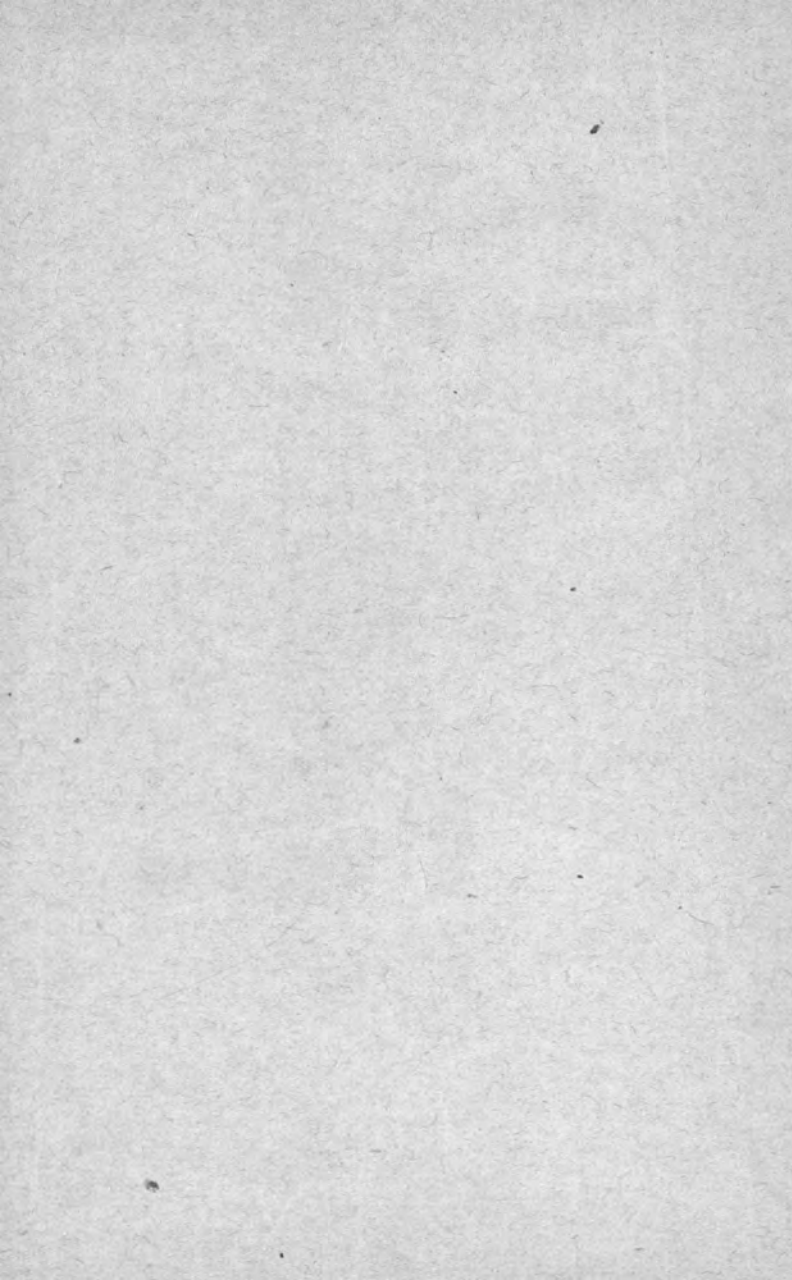
	Pages
I. Ma naissance. — Mon nom. — Monsieur C'est-Évident.....	1
II. La mort de Caline. — Je la remplace.....	13
III. La famille du charbonnier. — Les effets du papier imprimé.....	31
IV. Mon ennemie. — Affreuse découverte. — Soucis d'argent..	43
V. Mme Daulair. — Mon sort se débat. — Camille et Zanzibar.....	53
VI. Ma vie de luxe. — Mon portrait. — La politique. — Mélina.....	65
VII. Une humble amie. — L'histoire de l'aveugle.....	79
VIII. Camille et son bon cœur. — La surprise. — Être riche!	93
IX. Je quitte Paris. — Étonnements sur étonnements. — Mon ennemie.....	103
X. Je deviens mélancolique. — On me fait l'honneur de me ranger parmi les couveuses. — Terrible découverte. — Je contracte une maladie.....	111
XI. Amère déception. — Dans la cour de la ferme. — Henri et son fusil.....	125
XII. La vipère. — Le marché — Le presbytère.....	137
XIII. Sur la margelle. — Le diner. — Les femmes.....	155
XIV. Installation. — La poule de M. le curé. — Je vais au sermon.....	165
XV. Je deviens méchante. — L'accident. — Sacrifiée..	179
XVI. L'auberge du Vieux-Hêtre. — La forêt.....	193
XVII. Le poupon. — Le piège. — Les huttes.....	201
XVIII. Les grands frères. — La chasse. — La rencontre..	211

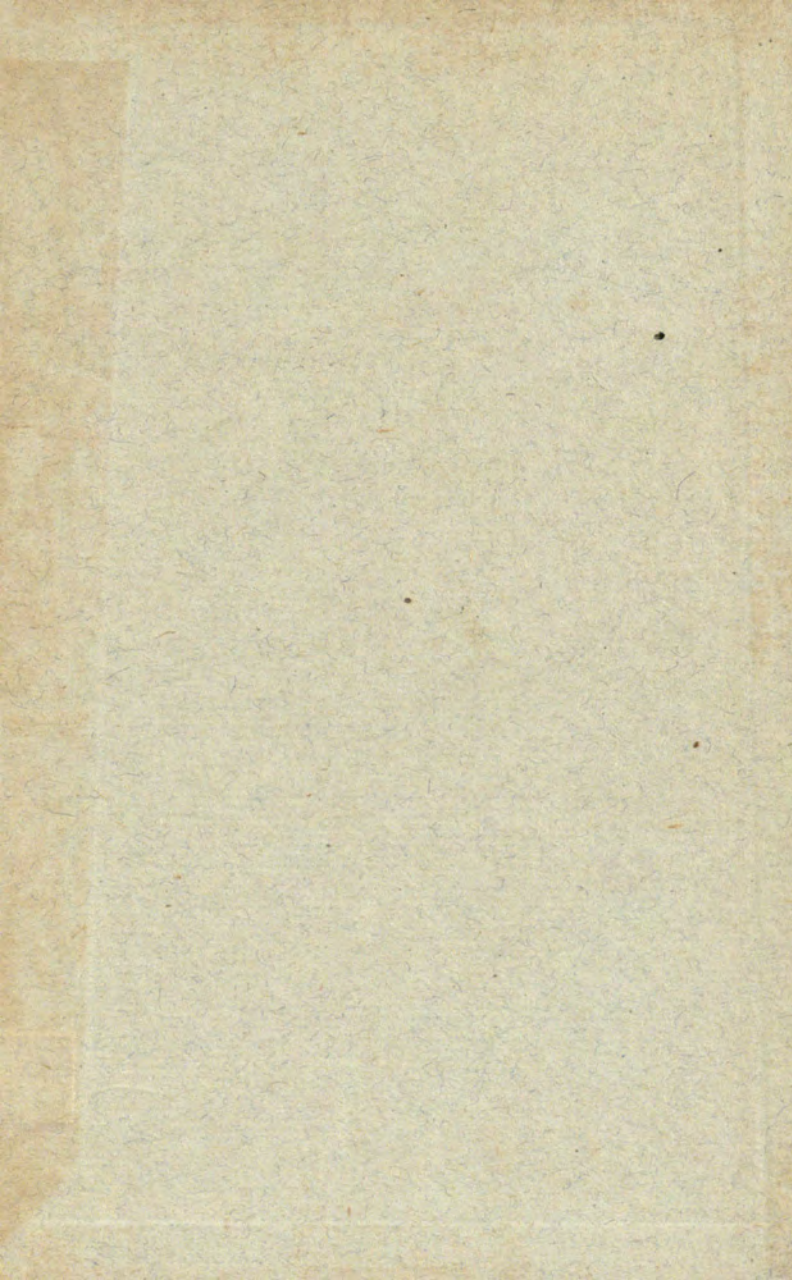
---

PARIS-LILLE. -- IMP. A. TAFFIN-LEFORT. -- 82-4-21

---







**AD-30439**

Wojewódzka i Miejska  
Biblioteka Publiczna w Rzeszowie

**A-30439**



001-0035363-00